

W. H. HUDSON

**VERTES
DEMEURES**

ROMAN DE LA FORÊT TROPICALE

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR

VICTOR LLONA

Guyane

BIBLIOTHEQUE ALEXANDRE FRANCONIE



20026424

LIBRAIRIE PLON

Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

ANG.

BIBLIOTHÈQUE PLOM

109

Avec
un
traduction 130

a Dominique Braga,
amical souvenir
et très sincère
hommage de
Victor Lema

VERTES DEMEURES

DU MÊME AUTEUR :

Le Pays pourpre, *aventures du nommé Richard Lamb dans la Bande Orientale* (Amérique du Sud), racontées par lui-même et mises en français par VICTOR LLONA. Un volume de la collection *Feux Croisés*.

Un Flâneur en Patagonie (STOCK).

OUVRAGES DU TRADUCTEUR :

Les Pirates du whisky, Roman (BAUDINIÈRE).

La Croix de feu, Roman (BAUDINIÈRE).

TRADUCTIONS DE VICTOR LLONA

Aux lisières de la mort, d'après AMBROSE BIERCE.

Mon Antonia, d'après WILLA CATHER.

Prochainement Aphrodite, d'après WILLA CATHER.

Gatsby le Magnifique, d'après F. SCOTT FITZGERALD.

Mon père et moi, d'après SHERWOOD ANDERSON.

Je suis un homme, d'après SHERWOOD ANDERSON.

Sereine Blandice, d'après une Anglaise de qualité.

Dans le royaume des fleurs, d'après ISIDORA NEWMAN.

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1929.

W. H. HUDSON

VERTES
DEMEURES

ROMAN DE LA FORÊT TROPICALE

traduit de l'anglais

PAR VICTOR LLONA



PARIS

LIBRAIRIE PLON

LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT

IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6°

Tous droits réservés

DEPARTEMENT DE LA SEINE
BIBLIOTHEQUE
A. F. COLONIE
P. AG / 254 AG

Droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

VERTES DEMEURES

CHAPITRE PREMIER

Jeune homme au passé sans tache, qui ne suivait pas la carrière des armes ni n'ambitionnait en aucune façon de se distinguer dans la politique, riche, fêté dans la société, amateur des plaisirs mondains, des livres, de la nature, obéissant — je le croyais du moins — aux motifs les plus élevés, je m'étais laissé entraîner par des amis et par des parents dans une conspiration destinée à renverser les gouvernants de mon pays — le Vénézuéla — pour mettre à leur place des hommes plus méritants — en l'occurrence nous-mêmes.

L'équipée échoua parce que les autorités en avaient eu vent, ce qui précipita les événements. Nos chefs étaient disséminés dans le pays, voire à l'étranger ; et quelques têtes chaudes du parti, qui étaient alors à Caracas et craignaient probablement de se voir arrêter, frappèrent un coup imprudent : le président fut attaqué en pleine rue et blessé. Mais on arrêta les assaillants, dont plusieurs furent fusillés le lendemain. Quand cette nouvelle me parvint, j'étais à une certaine distance de la capitale, dans la propriété d'un ami sur la rivière Québrada Honda, dans l'État de Guarico, à une trentaine de kilomètres de la ville

de Zaraza. Mon ami, officier dans l'armée, était un des chefs du mouvement ; et comme j'étais le fils unique d'un homme que le ministre de la Guerre haïssait profondément, il nous fallut fuir pour sauver notre tête. En de pareilles circonstances, nous ne pouvions espérer de pardon, fût-ce à cause de notre jeunesse.

Notre première idée fut de gagner la côte ; mais comme le risque d'un voyage à La Guayra, ou tout autre port du Nord, apparaissait trop grand, nous nous acheminâmes dans la direction opposée, vers l'Orénoque, dont nous suivîmes le courant jusqu'à Angostura. Or, quand nous eûmes atteint cet endroit, où il nous était possible de respirer et de nous sentir comparativement saufs — pour le moment du moins — je modifiai mon intention qui était de quitter, ou de tenter de quitter, le pays. Dès l'enfance, je portais un intérêt particulier à ce vaste territoire, pour ainsi dire inexploré, que nous possédons au sud de l'Orénoque, avec ses innombrables rivières dont personne n'a relevé le tracé et ses forêts sans pistes ; et à ses sauvages habitants, aux mœurs et au naturel antiques, impollués par tout contact avec les Européens. Visiter ces contrées primitives avait été pour moi un rêve chéri ; et je m'étais même préparé jusqu'à un certain point pour une telle aventure en apprenant quelques-uns des dialectes indiens des États septentrionaux du Vénézuéla. Me trouvant donc au sud de notre grand fleuve, avec des loisirs illimités, je décidai de satisfaire ce désir. Mon compagnon prit congé de moi et se dirigea vers la côte ; quant à moi, je m'occupai de faire mes préparatifs et de recueillir des renseignements auprès des personnes qui avaient voyagé dans l'intérieur pour commercer avec les indi-

gènes. Je résolus enfin de remonter le courant et de pénétrer dans la partie occidentale de la Guyane et le territoire amazonien limitrophe à la Colombie et au Brésil, pour revenir à Angostura dans un délai de six mois environ. Je ne craignais pas d'être arrêté dans cette région à demi indépendante et dans sa majeure partie sauvage, car les autorités de la Guyane se préoccupaient assez peu des soulèvements politiques qui pouvaient se produire à Caracas.

Je remontai l'Orénoque, rendant visite à l'occasion aux petits établissements chrétiens voisins de la rive droite, ainsi qu'aux villages indiens ; et de la sorte, ayant beaucoup vu et beaucoup appris, j'atteignis au bout de trois mois la rivière Méta. Pendant cette période, je m'amusai à tenir un journal où j'inscrivais le récit de mes aventures, mes impressions sur le pays et ses habitants, tant semi-civilisés que sauvages ; et à mesure que mon journal augmentait de volume, je me pris à sonner qu'à mon retour éventuel à Caracas, il pourrait être utile et intéressant pour le public, et me procurer par surcroît quelque célébrité ; pensée qui ne fut pas sans me donner un certain plaisir et beaucoup d'encouragement, si bien que je me pris à observer les choses de plus près et à faire attention à l'expression. Mais ce livre ne devait pas être.

A l'embouchure de la Méta je continuai ma route, dans l'intention de rendre visite à l'établissement d'Atahapo, où la grande rivière Guaviare, entre autres, se vide dans l'Orénoque. Mais je n'étais pas destiné à l'atteindre, car au petit établissement de Manapuri je tombai malade d'une fièvre de langueur ; et là se termina la première demi-année de mes vagabondages, sur laquelle il est inutile de rien ajouter.

Il aurait été impossible de choisir pour y tomber

malade un endroit plus misérable que Manapuri. L'établissement, composé de méchantes huttes, avec quelques grandes constructions en boue ou en claies recouvertes de plâtre et chaumées de feuilles de palmier, était entouré d'eau, de marécages et de forêts où pullulaient des myriades de grenouilles et des nuées de moustiques ; même à quelqu'un en parfaite santé un tel endroit aurait été à charge. La plupart des habitants, au nombre d'environ quatre-vingts ou quatre-vingt-dix, étaient des Indiens de cette classe abâtardie qu'on rencontre souvent dans les petits postes avancés destinés aux échanges commerciaux. Les sauvages de la Guyane sont de grands buveurs, mais non des ivrognes comme nous l'entendons, puisque leurs liqueurs fermentées contiennent si peu d'alcool qu'il faut en absorber des quantités démesurées pour produire l'intoxication ; dans les établissements ils préfèrent les poisons plus puissants de l'homme blanc ; le résultat est que, dans un petit poste comme Manapuri, on peut assister, comme sur une scène, au dernier acte de la grande tragédie américaine. Laquelle sera suivie sans doute par d'autres tragédies, plus grandes encore. Mes pensées au cours de cette période de souffrances étaient pessimistes à l'extrême. Parfois, quand la pluie presque continuelle s'interrompait une demi-journée, je réussissais à me traîner à une petite distance ; mais j'étais dans l'impossibilité presque absolue de me livrer au moindre effort, désireux à peine de vivre, et ne prenant pas le moindre intérêt aux nouvelles de Caracas, qui me parvenaient à de longs intervalles. Au bout de deux mois, sentant une légère amélioration dans ma santé, et avec un regain d'intérêt dans la vie et dans ses affaires, il me vint à l'esprit de sortir mon journal et

d'y inscrire un bref compte rendu de mon séjour à Manapuri. Je l'avais placé pour plus de sûreté dans une petite caisse en bois blanc, que m'avait prêtée un trafiquant vénézuélien, vieux résident de l'établissement, nommé Pantaléon — tout le monde l'appelait don Panta — homme qui logeait ouvertement dans sa maison une demi-douzaine d'épouses indiennes et était connu pour sa malhonnêteté et son avarice, mais qui m'avait témoigné une sincère amitié. La caisse occupait un des coins de la misérable hutte recouverte de feuilles de palmier que j'habitais ; mais en la prenant je découvris que plusieurs semaines durant, la pluie avait coulé goutte à goutte sur elle, et que le manuscrit n'était plus qu'une pulpe humide. Je le lançai sur le plancher avec un juron, et me rejetai sur mon lit avec un gémissement.

Ce fut dans cet état d'abattement que me trouva l'ami Panta, lequel me rendait fidèlement visite à toute heure du jour ; et quand en réponse à ses questions anxieuses, je lui montrai du doigt la masse pulpeuse sur le plancher de boue, il la retourna avec le pied, et, éclatant d'un gros rire, il la poussa dehors, en disant qu'il l'avait prise pour quelque reptile inconnu qui aurait rampé jusque-là pour se soustraire à la pluie. Il affecta de s'étonner que je regrettasse sa perte. Ce n'était là qu'une narration véridique, s'exclama-t-il ; si je voulais écrire un livre pour les lecteurs sédentaires, il me serait facile d'inventer mille mensonges bien plus divertissants que n'importe quelles expériences vécues. Il était venu, ajouta-t-il, me proposer quelque chose. Voilà vingt ans qu'il vivait en cet endroit, et il s'était accoutumé au climat, mais je ne devais pas prolonger mon séjour si je désirais vivre. Il me fallait partir tout de suite pour une contrée dif-

férente — pour les montagnes, où le pays était ouvert et sec. « Et si vous voulez de la quinine quand vous y serez, fit-il en terminant, reniflez le vent quand il soufflera du sud-ouest, et vous l'aspirerez dans votre organisme, tout frais venu de la forêt. »

Quand je lui fis observer avec abattement que dans l'état où je me trouvais il me serait impossible de quitter Manapuri, il m'informa qu'une petite troupe d'Indiens séjournait dans l'établissement ; qu'ils étaient venus, non seulement pour trafiquer, mais pour rendre visite à un membre de leur tribu, à savoir sa propre femme, achetée à son père depuis plusieurs années. « Et l'argent qu'elle m'a coûté je n'ai point eu à le regretter jusqu'à ce jour, car c'est une bonne épouse ; pas jalouse, » ajouta-t-il, en lançant une malédiction sur toutes les autres. Ces Indiens venaient des montagnes Quénévéta et appartenaient à la tribu des Maquiritari. Lui, Panta, ou mieux encore, son excellente épouse, les intéresserait à mon sort, et moyennant une honnête récompense, ils m'emmèneraient par des étapes lentes et aisées jusqu'à leur pays, où je serais bien traité et recouvrerais la santé.

Quand je l'eus bien examinée, cette proposition produisit sur moi un effet si tonique que non seulement je l'acceptai avec joie, mais que, dès le lendemain, je pus circuler et me préparer pour le voyage avec une certaine énergie.

Au bout d'une huitaine de jours, je dis adieu à mon généreux ami Panta que je considérais, après l'avoir si longtemps fréquenté, comme une espèce d'animal sauvage qui aurait bondi sur moi, non pour me déchirer, mais pour m'arracher à la mort ; car nous savons que même les cruelles bêtes de proie et les hommes méchants ont parfois des élans doux et bienfaisants

qui sur le moment les poussent à agir à l'opposé de leur naturel, en agents passifs d'une puissance supérieure.

C'était une souffrance continuelle que de voyager dans l'état d'affaiblissement où je me trouvais, et la patience de mes Indiens fut mise à une dure épreuve ; mais ils ne m'abandonnèrent point ; si bien que nous finîmes par franchir la distance, que j'évaluai à soixante-cinq lieues environ, en me sentant vers la fin du parcours plus vigoureux et mieux portant qu'au moment de l'entreprendre. Je fis dès lors de rapides progrès vers un rétablissement complet. L'air, avec ou sans la vertu médicinale des arbres chinchona apportée par le vent de la distante forêt, était salubre ; et quand je me promenais au flanc de la colline au-dessus du village indien ou, plus tard, quand je pus les gravir, sur les sommets, le monde, tel que je le voyais du haut de ces sauvages montagnes, présentait une ampleur et un pittoresque varié particulièrement rafraîchissants et délicieux pour l'âme.

Je passai quelques semaines avec la tribu des Maquiritari, et les douces sensations du retour à la santé me rendirent heureux un certain temps ; mais ces sensations survivent rarement à la convalescence. A peine redevenu bien portant, je sentis s'agiter en moi l'esprit d'inquiétude. La monotonie de la vie sauvage me devint intolérable. Après une longue période d'accablement la réaction était venue, et je ne souhaitais plus que l'action, l'aventure — pour dangereuse qu'elle pût être ; et de nouveaux paysages, de nouvelles figures, de nouveaux dialectes. Je conçus enfin l'idée de me rendre à la rivière Casiquiaré, où je trouverais quelques petits établissements, et obtiendrais peut-être l'aide des autorités locales pour atteindre le Rio

Négro. Car j'avais formé le plan de suivre cette rivière jusqu'à l'Amazone, et ce fleuve jusqu'à Para et les rivages de l'Atlantique.

Quittant les monts Quénévétá, je me mis en route avec deux Indiens qui devaient me servir de guides et de compagnons ; mais comme ils ne se rendaient qu'à mi-chemin de la rivière, ils me laissèrent chez des sauvages amicaux vivant sur le Chunapay, affluent tributaire de la Cunucumaná, qui coule jusqu'à l'Orénoque. Je n'avais d'autre choix que d'attendre l'occasion de m'attacher à quelque parti d'Indiens qui pourrait survenir, en route vers le sud-ouest ; car, ayant fini par dépenser la totalité du petit stock d'ornements et de calicot que j'avais apporté de Manapuri, je ne pouvais plus acheter les services d'aucun homme. Je ferai peut-être bien d'énumérer exactement ici ce que je possédais. Depuis quelque temps je ne portais aux pieds que des sandales ; ma garde-robe se composait d'un unique complet et d'une chemise de flanelle, que je lavais fréquemment, me passant de chemise pendant qu'elle séchait. Par bonheur j'avais un excellent manteau en étoffe bleue, solide et belle, cadeau d'un ami d'Angostura qui, en m'en faisant don, m'avait dit qu'il durerait plus longtemps que moi, prophétie qui fut bien près de se réaliser. La nuit, il me servait de couverture, et jamais meilleur vêtement ne fut fabriqué pour tenir chaud à un homme qui voyage par temps froid et humide. Dans mon large einturon de cuir, je portais un revolver et une cartoucière en métal, ainsi qu'un bon couteau de chasse muni d'un solide manche en corne de cerf et d'une lourde lame, longue d'environ vingt-trois centimètres. La poche du manteau contenait un joli briquet en argent et une boîte d'allumettes — qu'on retrouvera

au cours de ce récit — et un ou deux objets insignifiants ; j'étais bien décidé à conserver ces articles jusqu'à la toute dernière extrémité.

Pendant mon ennuyeuse pause sur le Chunapay, les Indiens du village me contèrent une histoire alléchante qui en fin de compte me fit abandonner le voyage que je comptais entreprendre jusqu'au Rio Négro. Ces Indiens portaient des colliers, comme presque tous les sauvages de la Guyane, mais j'observai que l'un d'eux se parait d'un collier qui ne ressemblait pas aux autres et qui piqua grandement ma curiosité. Il se composait de treize plaques d'or de forme irrégulière, à peu près de la largeur de l'ongle du pouce, et rattachées par des fibres. On me permit de l'examiner, et je me convainquis que les pièces étaient en or pur et aplaties par les sauvages eux-mêmes. Je les questionnai ; ils me dirent que le collier provenait des Indiens du Parahuari, et que le Parahuari était un pays montagneux à l'ouest de l'Orénoque. Ils m'affirmèrent que chacun de ses habitants, homme ou femme, possédait un collier semblable. Ce rapport enflamma mon imagination à un tel point que, de jour comme de nuit, je ne pus plus trouver le repos à cause de l'or dont je rêvais sans cesse et des plans que je formais pour me rendre dans ce riche district, inconnu aux civilisés. Les Indiens secouèrent gravement la tête quand je tentai de les persuader de m'y conduire. Nous nous trouvions à une assez grande distance de l'Orénoque, et la Parahuari était à dix, peut-être même à quinze journées de marche au delà ; d'ailleurs le pays leur était inconnu et ils n'y avaient point de parents.

Malgré les difficultés et les retards, sans compter plusieurs aventures qui me mirent en péril, je réussis

enfin à atteindre le haut Orénoque et à passer sur l'autre rive. Risquant le tout pour le tout, je me frayai un passage vers l'ouest, à travers un pays inconnu et difficile, de village en village, où d'un moment à l'autre je courais le risque d'être assassiné avec impunité pour les misérables articles que je portais sur moi. Il me serait difficile de dire le moindre bien des sauvages de la Guyane ; mais je dois déclarer en leur faveur que loin de me faire le moindre mal quand je me trouvais à leur merci pendant ce long parcours, ils me donnèrent asile dans leurs villages, me nourrirent quand j'avais faim et m'aidèrent à continuer ma route quand il me devint impossible de retourner sur mes pas. N'allez pas pourtant vous imaginer que leur caractère ait la moindre douceur, le moindre de ces instincts d'humanité ou de bénévolence qu'on trouve chez les nations civilisées ; bien au contraire. Je les tiens aujourd'hui et, heureusement pour moi, je les tenais à l'époque où, comme je viens de le dire, je me trouvais à leur merci, pour des bêtes de proie possédant par surcroît une astuce ou une intelligence d'ordre inférieur beaucoup plus grande que celle de la brute ; et, pour toute moralité, ce respect des droits des autres membres de la même famille, ou tribu, sans lequel les communautés même les plus grossières ne sauraient rester unies. Comment donc pouvais-je habiter et voyager librement sans en recevoir de dommage, parmi des tribus qui ne sont pas en paix avec l'étranger et ne lui portent aucun sentiment de sympathie, dans un district où l'on ne voit l'homme blanc que rarement, si ce n'est jamais ? Parce que je les connaissais à fond. Sans cette connaissance, qu'il est toujours possible d'acquérir, et une extrême facilité pour apprendre de nouveaux dialectes, qui s'était

accrue par la pratique jusqu'à devenir presque de l'intuition, je me serais trouvé fort mal de mon audace après avoir quitté la tribu des Maquiritari. Je ne fus point d'ailleurs sans l'échapper belle à deux ou trois reprises.

Mettons fin à cette digression. J'aperçus enfin les fameux monts Parahuari, lesquels, à ma grande surprise, n'étaient en réalité que des collines, et des collines peu élevées. D'ailleurs je ne m'en émus guère. L'absence même de traits imposants dans le paysage semblait plutôt indiquer qu'il était riche en or ; autrement pourquoi son nom et la renommée de ses trésors auraient-ils été si connus de peuplades vivant aussi loin que le Cunucumaná ?

Mais l'or n'y existait point. Je le cherchai dans le système tout entier, qui s'étendait sur une longueur d'environ sept lieues, et visitai les villages où j'interrogeai longuement les Indiens. Ceux-ci n'avaient ni colliers d'or, ni d'or sous quelque forme que ce fût ; et jamais ils n'avaient entendu dire qu'il y en eût dans le Parahuari, pas plus que dans aucun autre endroit qui leur fût connu.

Le dernier village où je parlai du but de mes recherches, bien que je n'eusse plus d'espoir à cet égard, était à une lieue environ de l'extrémité occidentale de la rangée de collines, au milieu d'un pays élevé et accidenté entremêlé de forêts et de savanes, qu'arrosaient maints cours d'eau rapides ; près de l'un d'eux, nommé le Curicay, se dressait le village, parmi des arbres bas et clairsemés — un grand édifice, dans lequel la population tout entière, composée d'environ dix-huit personnes, passait la majeure partie de son temps quand elle n'était pas à la chasse, avec deux bâtiments plus petits qui y étaient rattachés. Le chef,

nommé Runi et âgé d'une cinquantaine d'années, était un sauvage taciturne, bien fait et assez digne, qui se montra peu accueillant, soit qu'il fût morose par nature ou peu satisfait de l'intrusion d'un blanc. D'ailleurs pendant quelque temps je ne fis aucun effort pour me le concilier. Quel profit en aurais-je tiré ?

Ce fut une journée de désespoir que celle que je passai dans la cabane à l'abri de la pluie qui tombait à verse, plongé dans de sombres réflexions, faisant semblant de somnoler sur mon siège, tout en observant par les étroites rainures de mes yeux mi-clos les autres, assis comme moi ou circulant dans la pièce, telles des ombres ou des personnages de rêve ; je ne me souciais d'eux en aucune façon et ne désirais me montrer animé de dispositions amicales, fût-ce en paiement des aliments qu'ils allaient peut-être m'offrir tout à l'heure.

Vers le soir la pluie cessa ; je me rendis au ruisseau voisin où, m'asseyant sur une pierre, j'ôtai mes sandales et lavai mes pieds meurtris dans le courant froid et rapide. La moitié occidentale du firmament était redevenue bleue, de ce tendre bleu lumineux qu'on voit après la pluie, mais les feuilles étincelaient encore d'eau et sous le feuillage vert les troncs humides apparaissaient presque noirs. La rare douceur de ce tableau toucha mon cœur et le rendit plus léger. Derrière moi, très loin, à l'est, les collines de Parahuari, sur lesquelles le soleil luisait en plein, se dressaient avec une étrange splendeur contre les grises nuées pluvieuses qui s'éloignaient de ce côté, et leur fraîche beauté mystique me fit presque oublier combien ces mêmes collines m'avaient lassé, meurtri et déçu. Vers le nord, vers le sud aussi, s'étendait la forêt, mais un paysage bien différent s'offrait à l'ouest. Au delà du

cours d'eau et de la frange de verdure qui le bordait, se déroulait une brune savane montant vers une chaîne basse, longue et rocheuse, derrière laquelle se dressait une grande colline solitaire, ou plutôt une montagne de forme conique, revêtue de forêts presque jusqu'au sommet. C'était le mont Ytaioa, le point culminant du district. A mesure que le soleil descendait derrière la chaîne de collines, par delà la savane, le firmament occidental prit une délicate teinte rosée qui ressemblait à une fumée rose qu'un vent aurait portée de loin et laissée suspendue — voile mince et brillant à travers lequel se voyait le ciel lointain, bleu et éthéré. Des bandes d'oiseaux, du genre des troupiales, passaient au-dessus de ma tête et s'éloignaient à tire d'aile, les bandes se succédant l'une l'autre, vers leurs perchoirs nocturnes, poussant dans leur vol un gazouillement clair, comparable au son d'une cloche ; et il y avait un je ne sais quoi d'éthéré dans ces gouttes mélodieuses, qui tombaient sur mon cœur comme des gouttes de pluie dans un étang pour mêler leur fraîche eau céleste à l'eau de la terre.

Quelques gouttes sacrées devaient être tombées dans le bourbeux marécage de mon cœur — des oiseaux qui passaient, du disque cramoisi à présent disparu derrière l'horizon, des collines assombries, du rose et du bleu du ciel illimité, de toute l'étendue du cercle visible ; car je me sentis purifié et j'éprouvai une étrange sensation, une singulière perception de la secrète innocence, de la spiritualité de la nature — la prescience de je ne sais quelle borne, incalculablement distante peut-être, vers laquelle nous nous dirigerions tous ; d'une époque où la pluie céleste nous aurait tous lavés de nos taches et de nos souillures. Cette paix inattendue que je trouvais ainsi m'apparaissait

d'un prix infiniment supérieur à celui du jaune métal que je n'avais pu découvrir, quelles que fussent les perspectives que m'eût ouvertes celui-ci. Je ne souhaitais plus que de me reposer quelque temps en ces lieux si retirés, si adorables et si pacifiques, où j'avais éprouvé des sensations si rares et une désillusion si bénie.

Mais si je voulais rester ici il fallait me rendre propice ce Runi qui, silencieux et le front enténébré, était assis là-bas, dans sa cabane ; et il ne me semblait point de ceux qui se laissent gagner par des paroles, pour flatteuses qu'elles pussent être. Je vis clairement que le moment était venu de me séparer du seul colifichet de valeur qui me restât — le briquet en argent ciselé.

Je rentrai dans la cabane et m'assis près du feu sur un tronc d'arbre, face à mon rébarbatif amphitryon, lequel, occupé à fumer, semblait ne pas avoir fait un mouvement depuis que je l'avais quitté. Je roulai une cigarette, puis sortis le briquet avec le silex et l'acier qui y étaient rattachés par deux chaînettes d'argent. Ses yeux s'allumèrent et suivirent avec curiosité mes mouvements. Sans mot dire il montra du doigt à mes pieds les brandons incandescents du foyer. Je secouai la tête et, frappant l'acier, je fis jaillir un brillant embrun d'étincelles, puis je soufflai sur l'amadou et allumai ma cigarette. Ceci fait, au lieu de remettre le briquet dans ma poche, j'en passai la chaîne dans la boutonnière de mon manteau et le laissai pendre sur ma poitrine comme un ornement. Quand la cigarette fut consumée, je toussai pour dégager ma gorge suivant le rite consacré, et fixai les yeux sur Runi, lequel, de son côté, fit un léger mouvement pour indiquer qu'il était prêt à entendre ce que j'avais à dire.

Mon discours fut long — il dura une demi-heure au moins — et je le prononçai au milieu d'un profond silence ; ce ne fut en majeure partie qu'un compte rendu de mes vagabondages dans la Guyane ; et comme il ne s'agissait somme toute que d'un catalogue des noms de tous les endroits que j'avais visités, et des tribus et des chefs avec lesquels j'étais entré en contact, je pus parler d'une façon continue et cacher de la sorte mon ignorance d'un dialecte qui était encore nouveau pour moi. Le sauvage de la Guyane juge l'homme d'après son endurance. Se tenir debout, aussi immobile qu'une statue de bronze, pendant une heure ou deux, en observant un oiseau ; demeurer assis ou couché sans remuer toute une demi-journée ; supporter sans sourciller une douleur qu'assez souvent on se sera infligée soi-même ; et, quand on prononce une allocution, la déverser comme un torrent, sans s'interrompre pour prendre haleine, sans hésiter dans le choix des mots, être capable de toutes ces choses, c'est prouver qu'on est un homme, un égal, un être qu'il faut respecter, dont il convient même de se faire un ami. Ce que réellement je désirais lui dire je le plaçai dans les quelques paroles qui terminèrent une harangue à peu près dépourvue de signification. Partout, lui dis-je, j'avais été l'ami de l'Indien, et je désirais être le sien, vivre avec lui à Parahuari comme j'avais vécu avec d'autres potentats ou chefs de villages et de familles ; être considéré par lui comme ces autres m'avaient considéré, non comme un étranger ou un blanc, mais comme un ami, un frère, un Indien.

Je cessai de parler ; un bruit léger qui ressemblait à un murmure circula dans la pièce, comme l'air longtemps contenu dans de nombreux poumons et relâché tout d'un coup tandis que Runi, toujours flegmatique,

poussait un grognement à peine perceptible. Je me levai alors et, détachant de mon manteau l'ornement d'argent, je le lui présentai. Il l'accepta, non d'un air très gracieux, comme s'y serait attendu quelqu'un d'étranger à ce peuple ; mais je n'en fus pas moins satisfait, certain que j'étais d'avoir produit une impression favorable. Au bout d'un moment il remit la boîte à son voisin, qui l'examina et la passa à un troisième, et de cette manière elle fit le tour de la pièce pour revenir une fois de plus à Runi. Alors il demanda à boire. Il se trouvait qu'on disposait d'une provision de casserie ; les femmes s'étaient probablement occupées pendant plusieurs journées à la préparer, ne se doutant guère qu'elle devait être prématurément consommée. On en apporta une grande jarre ; Runi vida poliment la première coupe ; je l'imitai, les autres suivirent ; les femmes burent aussi, dans la proportion d'une coupe environ pour trois que vidait chaque homme. Runi et moi, toutefois, bûmes le plus, car nous avions à maintenir nos rôles de personnages principaux. Les langues se délièrent ; car l'alcool, pour petite que soit la quantité qu'en contient cette liqueur, commençait à agir sur nos cerveaux. Je n'avais point comme eux un ventre en pot, fait pour contenir des quantités illimitées de viande et de boisson ; mais dans une occasion aussi importante, j'étais déterminé à ne point encourir le mépris de mon hôte qui m'aurait comparé, peut-être, au petit oiseau qui prend délicatement six gouttes d'eau dans son bec et s'en contente. Je voulais mesurer ma force avec la sienne et, s'il le fallait, boire jusqu'à en perdre les sens. Je finis par éprouver de la difficulté à me tenir sur mes jambes. Mais le vieux sauvage aguerri se trouvait déjà affecté.

Runi m'informa alors qu'il avait jadis connu un

homme blanc, que c'était un mauvais homme, ce qui lui avait fait dire que tous les hommes blancs étaient mauvais. Maintenant il découvrait qu'il n'en était pas ainsi, que j'étais un brave homme. Ses dispositions amicales augmentèrent avec l'ivresse. Il me fit présent d'un curieux petit cendrier, fait de la queue conique d'un tatou, creusée et munie d'un tampon de bois ; — ceci pour remplacer la boîte dont je m'étais privé. Il me fournit aussi un hamac d'herbe, qu'il fit suspendre séance tenante pour que je pusse m'étendre quand bon me semblerait. Il n'y avait rien qu'il ne voulût faire pour moi. Et, pour finir, quand on eut vidé d'autres coupes en grand nombre et qu'on eut apporté la troisième ou la quatrième jarre, il soulagea son cœur de ses sombres et dangereux secrets. Il versa des larmes — car « l'homme sans larmes » n'habite point les bois de la Guyane ; larmes pour ceux qui avaient été trahitusement mis à mort bien des années plus tôt ; pour son père, qu'avait tué Tripica, le père de Managa, lequel était encore sur la terre. Mais que lui et tous les siens prissent garde à Runi. Il avait déjà versé leur sang, il avait nourri de leur chair le renard et le vautour, et il ne prendrait point de repos aussi longtemps que Managa vivrait avec les siens à Uritay — les cinq collines d'Uritay, à deux journées de Parahuari. Tout en parlant de la sorte de son vieil ennemi, il s'excita si bien, qu'il finit par céder à une espèce de frénésie, se frappant la poitrine et grinçant des dents ; enfin il saisit un javelot, et en enfonça profondément la pointe dans le plancher d'argile, pour l'en arracher tout de suite et l'enfoncer dans le sol à plusieurs reprises, montrant ainsi comment il entendait traiter Managa et tous ceux de ses gens qu'il pourrait rencontrer — hommes, femmes

ou enfants. Ensuite il sortit en titubant pour brandir son javelot au dehors ; et, tourné vers le nord-ouest, il défia Managa à grands cris de venir massacrer les siens et brûler sa maison, comme il avait si souvent menacé de le faire.

— « Qu'il vienne ! Que Managa vienne ! » m'écriai-je, sortant en trébuchant pour le rejoindre. « Je suis ton ami, ton frère ; je n'ai ni javelot ni flèches, mais j'ai ceci, ceci ! » Et, sortant mon revolver, je le brandis. « Où est ce Managa ? » continuai-je. « Où sont les colines d'Uritay ? »

Il montra du doigt une étoile, très bas dans le sud-ouest.

— « Alors, » vociférai-je, « que cette balle aille trouver Managa, assis auprès du feu parmi les siens, qu'il tombe et verse son sang sur le sol ! » Et sur ces mots je déchargeai mon pistolet dans la direction qu'il avait montrée. Un cri de terreur éclata parmi les femmes et les enfants, tandis qu'à mes côtés Runi, dans un furieux transport de joie et d'admiration, se retournait pour m'embrasser. C'est la première et la dernière accolade que j'aie subie d'un sauvage nu du sexe mâle, et bien que l'occasion ne semblât point propice aux sentiments délicats, être serré sur ce corps ruisselant de sueur fut une sensation fort peu agréable.

De nouvelles bolées de casserie suivirent cet éclat ; enfin, incapable de continuer plus longtemps, je gagnai mon hamac en chancelant ; mais comme je n'y pouvais monter, Runi, tout débordant de tendresse, accourut à la rescousse, et nous roulâmes ensemble sur le sol. Soulevé par les autres arrivants, je tombai enfin dans mon lit-balançoire où je m'abîmai tout de suite dans un sommeil sans rêves, d'où je ne m'éveillai qu'après le lever du soleil, le lendemain matin.

CHAPITRE II

Il est heureux que la préparation de la casserie soit extrêmement longue et laborieuse ; en effet les femmes — car ce sont elles qui fabriquent cette boisson — doivent d'abord réduire en pulpe la matière première (pain de cassave) au moyen de leurs propres molaires, après quoi elle est lavée et mise à fermenter dans des auges. Grande est la diligence de ces esclaves zélées ; mais, quelle que soit leur ardeur, ce n'est qu'à de longs intervalles qu'elles peuvent satisfaire le goût qu'ont leurs seigneurs pour les copieuses libations. Un gala comme celui auquel je venais d'assister est donc le résultat d'une considérable mastication patiente et d'une silencieuse fermentation — la délicate fleur d'une plante qui a mis bien du temps à pousser.

Ayant pris rang de membre de la famille au prix de plusieurs sensations désagréables et d'une ou deux nausées de dégoût pour moi-même, je résolus, sans me laisser troubler par quoi que ce fût, de mener à Parahuari l'existence commode et insouciant de l'un flâneur, participant aux expéditions de chasse et de pêche quand l'envie m'en prendrait ; en d'autres circonstances jouissant de la vie selon mes propres goûts, à l'écart de tous compagnons, en communion avec la nature sauvage dans ce lieu solitaire.

Sans compter Runi, notre petite communauté comprenait deux hommes âgés, ses cousins, je crois, qui

avaient des femmes et des enfants adultes. Une autre famille se composait de Piaké, neveu de Runi, de son frère Kua-kó — sur lequel j'aurai à revenir — et d'une sœur, Oalava. Piaké avait une femme et deux enfants ; Kua-kó, âgé de dix-neuf à vingt ans, était célibataire ; Oalava était la plus jeune des trois. En dernier lieu, mais peut-être aurais-je dû lui donner la première place, venait la mère de Runi, nommée Cla-cla, probablement par imitation du cri de quelque oiseau, car sous ces latitudes les gens sont rarement, si ce n'est jamais, désignés sous leur véritable nom, lequel est un secret jalousement gardé, même des parents les plus proches. Je crois que Cla-cla était le seul être vivant qui connût le nom que ses parents lui avaient donné à sa naissance. Très vieille, maigre de corps, brune comme le vieux cuir recuit par le soleil, avec un visage sillonné d'innombrables rides et de longs cheveux rudes et parfaitement blancs, elle n'en était pas moins active à l'excès, et semblait abattre davantage de besogne que n'importe quelle autre femme de la communauté ; bien mieux, quand les tâches journalières se trouvaient accomplies, quand rien ne restait à faire pour les autres, alors commençait pour Cla-cla le travail de la nuit ; travail qui consistait à endormir tout le monde par un flux de paroles. On eût dit une machine à réglage automatique ; ponctuellement, chaque soir, la porte une fois fermée, le feu allumé et chacun en son hamac, elle se mettait en train et dévidait les histoires les plus interminables, jusqu'à ce que le dernier écouteur fût plongé dans un profond sommeil : et si quelqu'un se réveillait, pendant la nuit, elle ne manquait point de se remettre en marche, ramassant le fil de l'histoire où elle l'avait laissé choir.

La vieille m'amusait énormément, de nuit comme de jour, et je me lassais rarement de contempler sa figure de chouette tandis qu'accroupie auprès du feu, elle le surveillait sans le laisser jamais baisser faute de combustible ; guignant le pot qui mijotait et suivant les mouvements de tout le monde, prête à chaque instant à rendre service ou à courir après une poule égarée ou un enfant réfractaire.

Elle m'amusait tant, à son insu d'ailleurs, que je songeai qu'en toute justice je devais à mon tour faire quelque chose pour la divertir. Un jour je m'occupais à façonner un fleuret de bois avec mon couteau, tout en sifflant ou en chantant des bribes de vieux airs, quand je m'aperçus que la vénérable dame faisait des mines ravies — elle gloussait, hochait la tête et battait la mesure avec ses mains. Évidemment elle était capable d'apprécier un genre de musique supérieur à celui que pratiquaient les aborigènes. Abandonnant sur-le-champ mes fleurets, j'entrepris de fabriquer une guitare, qui me coûta beaucoup de peine et me força à déployer davantage d'ingéniosité que je ne m'en connaissais. Réduire le bois à la minceur voulue, le recourber ensuite et le fixer au moyen de chevilles de bois et de gomme, lui attacher le manche, les touches, les clés, et, pour finir, les cordes en boyau de chat — celles de toute autre espèce étant hors de question — tout cela m'occupa pendant plusieurs journées. Quand il fut terminé, j'eus un grossier instrument, à peine accordable ; pourtant quand j'en pinçai les cordes pour en tirer une musique entraînante ou un accompagnement à mes chansons, je remportai le plus franc succès ; si bien que je fus aussi content de mon ouvrage que si j'avais possédé la guitare la plus parfaite qu'on eût jamais fabriquée dans la vieille Espagne.

Je sautais aussi sur le plancher, en grattant mon instrument, pour instruire les sauvages de ces vives danses des blancs, où les pieds doivent déployer autant d'activité que les doigts du musicien. A vrai dire, les adultes contemplaient invariablement ces démonstrations avec une gravité profonde qui aurait découragé quelqu'un d'étranger à leurs manières. C'était une rangée de statues de bronze creux qui me regardait, mais je savais que les animaux qui vivaient à l'intérieur étaient chatouillés au bon endroit par mes chants, mes raclements et mes pirouettes. Cla-cla pourtant faisait exception ; elle m'encourageait assez souvent en émettant un son, mi-gloussement, mi-glapissement, en guise d'éclat de rire ; car elle était retombée en enfance ou, pour le moins, avait laissé choir le masque d'impassibilité que tout sauvage de la Guyane, à l'imitation de ses aînés, s'ajuste sur la figure dès l'âge de douze ans pour le porter toute sa vie, ne le laissant choir qu'à de rares intervalles, alors qu'il est très ivre. Les jeunes eux aussi témoignaient ouvertement leur plaisir, bien qu'en général, ils s'étudient à dissimuler leurs sentiments en présence des adultes ; je devins leur grand favori.

Je repris enfin la fabrication de mes fleurets et donnai à mes hôtes des leçons d'escrime, invitant parfois deux ou trois parmi les plus grands des garçons à m'attaquer simultanément, pour leur montrer combien il m'était facile de les désarmer et de les tuer. Cette pratique provoqua quelque intérêt chez Kua-kó, qui avait un peu plus de curiosité et d'entrain et moins de fausse dignité que les autres, et je devins fort intime avec lui.

Ces assauts d'escrime étaient fort amusants : à peine Kua-kó était-il en garde, fleuret au poing, que, jetant

au vent tous mes conseils, il me chargeait et m'attaquait selon sa méthode barbare, avec le résultat que je faisais tourner son fleuret à une douzaine de mètres tandis que, stupéfait et immobile, il le suivait des yeux, bouche bée.

Trois semaines s'étaient écoulées, quand, un matin, je me mis en tête de traverser tout seul la savane stérile qui s'étendait à l'ouest du village et du ruisseau, pour se terminer, comme je l'ai dit, par une basse chaîne pierreuse. Du village rien n'attirait l'œil dans cette direction ; mais je désirais prendre un meilleur point de vue sur cette grande colline solitaire ou montagne d'Ytaïoa et des sommets qui, pareils à des nuages, se dressaient au loin derrière elle. Passé le cours d'eau, le terrain s'élevait par une pente régulière ; la partie la plus haute de la chaîne vers laquelle je me dirigeais se trouvait à trois kilomètres environ de mon point de départ — une plaine brune et desséchée où rien ne poussait, hormis des touffes disséminées d'une herbe brûlée et pareille à des poils.

Quand parvenu sur le sommet, je découvris le pays qui s'étendait au delà, j'eus l'agréable déception de constater que le terrain stérile ne se prolongeait que d'environ deux kilomètres du côté le plus éloigné, et qu'une forêt lui faisait suite — une étendue de pays boisé fort attirant couvrant huit ou neuf kilomètres carrés et qui occupait une sorte de bassin oblong s'allongeant vers le sud à partir du pied d'Ytaïoa jusqu'à une chaîne de collines rocheuses. De ce bassin boisé, d'étroits et longs rubans de forêt s'allongeaient dans plusieurs directions comme les bras d'une pieuvre : une paire enlaçait les pentes d'Ytaïoa, une autre, beaucoup plus large, contournait une vallée qui coupait à angle droit la chaîne de collines du côté sud pour se percre

dans le lointain ; vers l'ouest, le sud et le nord, apparaissaient des montagnes, non en chaînes régulières, mais en groupes ou isolées, pareilles à des nuages bleus dressés comme des talus à l'horizon.

Heureux d'avoir découvert l'existence de cette forêt si voisine de ma demeure, et me demandant pourquoi mes amis indiens ne m'y avaient jamais conduit et ne s'aventuraient jamais eux-mêmes de ce côté, je me mis en route, le cœur léger, pour l'explorer, regrettant seulement d'être démuné d'une arme qui m'aurait permis de me procurer du gibier. La chaîne franchie, la marche à travers la savane me fut facile, car le sol nu et pierreux descendait sur toute la longueur du parcours. La partie extérieure du bois était fort clairsemée, étant formée en majeure partie par ces arbres nains qui poussent dans les sols rocailleux et par des buissons épineux et disséminés chargés de fleurs jaunes en forme de pois. Je parvins bientôt à une partie plus épaisse, où les arbres étaient beaucoup plus hauts et plus variés ; ensuite venait une nouvelle bande stérile, comme celle qui marquait la lisière du bois, où la pierre affleurait le sol, où rien ne croissait, hormis les buissons épineux et fleuris de jaune. Une fois franchi ce ruban stérile qui semblait s'étendre sur une distance considérable vers le nord et vers le sud sur une largeur de cinquante à cent mètres, la forêt redevenait dense et les arbres élevés avec beaucoup de broussailles qui par endroits obstruaient la vue et rendaient la marche difficile.

Je passai plusieurs heures dans ce paradis sauvage, bien plus délicieux que les vastes forêts ténébreuses dans lesquelles j'avais si souvent pénétré en Guyane : car ici, si les arbres n'atteignaient pas des proportions aussi majestueuses, la variété des formes végétales

était encore plus grande ; aussi loin que je m'avançai, nulle part il ne faisait sombre sous les arbres, et le nombre de gracieux parasites qui se voyaient de toutes parts, témoignaient de la bienfaisance influence de l'air et de la lumière. Même là où les arbres étaient le plus grands pénétrait le soleil, atténué par le feuillage en d'exquises teintes d'or verdâtre, remplissant les larges espaces inférieurs de tendres demi-lumières et de vagues ombres bleues et grises. Étendu sur le dos les yeux levés, j'éprouvai de la répugnance à me relever pour continuer ma promenade. Quel toit en effet j'avais au-dessus de ma tête ! Toit, dis-je, à l'instar des poètes qui, en leur indigence, se servent parfois de ce mot pour décrire le ciel infini et éthéré ; mais cela ne ressemblait pas davantage à un toit, cela n'arrêtait pas davantage l'envol de la pensée que les nuages les plus hauts qui flottent en changeant de forme et de couleur, et adoucissent comme le feuillage les rayons intolérables de midi. Qu'il me semblait lointain, ce pays feuillu et nuageux vers lequel je levais mon regard ! C'est, on le sait, la nature qui apprit aux architectes à donner au moyen de longues colonnades l'illusion de la distance ; mais un toit, en excluant la lumière, empêche de produire le même effet dans les parties élevées. Ici la nature est inimitable avec son dais aérien et vert, nuage imprégné de soleil — nuages sur nuages ; et quoique la vue puisse ne pas atteindre les plus élevés d'entre eux, les rayons n'en filtrent pas moins au travers, illuminant le large espace qui s'étend au-dessous — une salle après l'autre, chacune ayant ses lumières et ses ombres. Bien loin au-dessus de moi, mais pas aussi loin, et de beaucoup, qu'on l'aurait cru, voici que la tendre ténèbre d'une de ces salles ou espaces se trouve transpercée par un rais de lumière,

lance dorée qui s'abat par quelque brèche dans la partie supérieure du feuillage, glorifiant étrangement tout ce qu'elle touche — feuilles surplombantes, touffe de mousse semblable à une barbe et liane serpentine. Et dans la partie la plus dégagée de cet espace, ne tenant à rien, à en croire le jugement de l'œil, la lance révèle un emmêlement de fils d'argent qui brillent — la toile d'une grosse araignée d'arbre. Ces fils, si lointains et pourtant si visibles, me rappellent que l'artiste humain ne peut produire l'effet de la distance horizontale que par une monotone réduplication de pilier et d'arche, placés à des intervalles réguliers, et que le moindre écart dans cet agencement détruirait l'effet voulu. Mais la Nature produit ses effets au hasard et semble intensifier encore l'illusion par cette infinie variété de décoration dans laquelle elle se complaît, attachant l'arbre à l'arbre par un entrelacement de lianes semblables à des boas, énormes câbles qui, à mesure qu'ils se rapprochent du sol, s'affinent en toiles aériennes et en fibres aussi ténues que des cheveux que le vent de l'aile d'un insecte suffit à faire vibrer.

Oisif, avec ces pensées pour compagnes, je me félicitais qu'aucun être humain, sauvage ou civilisé, ne fût à mes côtés. Il valait mieux être seul pour prêter l'oreille aux singes qui jacassaient ; pour les regarder, absorbés par leurs frivoles occupations. Avec cette luxuriante nature tropicale, ses nuées vertes et ses trompeurs espaces aériens, remplis de mystère, ils s'harmonisaient bien par le langage, l'aspect et le mouvement ; — anges saltimbanques, vivant leurs fantastiques vies très loin au-dessus de la terre dans le paradis à mi-chemin du ciel qui leur est réservé.

Je vis plus de singes ce matin-là que je n'en voyais

d'habitude au cours d'une semaine de vagabondage. Et d'autres animaux aussi ; je me rappelle en particulier deux acouris à qui je fis peur, lesquels, après s'être éloignés de plusieurs mètres, firent halte et s'arrêtèrent pour me regarder à la dérobée comme s'ils se demandaient s'il fallait me considérer comme un ami ou comme un ennemi. Les oiseaux aussi étaient étrangement abondants ; bref, ce site me parut le terrain de chasse le plus riche que j'eusse vu, et je m'étonnais que les Indiens du village ne parussent point lui rendre visite.

A mon retour je fis avec enthousiasme le récit de mon excursion, omettant les choses qui avaient ému mon âme, pour ne parler que de celles qui émeuvent l'âme d'un Indien de la Guyane — l'aliment animal dont il a faim et dont, on l'imagine, la nature préférerait qu'il s'abstînt, tant il éprouve de difficultés à le lui arracher en quantité suffisante. A ma grande surprise ils secouèrent la tête et parurent troublés par mes paroles ; en fin de compte, mon hôte m'informa que le bois où je m'étais rendu était un endroit dangereux ; que s'ils y allaient chasser un grand dommage en résulterait pour eux ; et, pour terminer, il me conseilla de ne le point visiter de nouveau.

Leur expression et les vagues paroles du vieillard me firent comprendre que leur terreur était de nature superstitieuse. S'il y avait eu là des créatures dangereuses — des tigres ou des camoudis ou des sauvages solitaires et meurtriers — ils me l'auraient dit ; mais quand je les pressai de questions ils se bornèrent à répéter qu'« une chose mauvaise » existait en ce lieu, que les bêtes y foisonnaient parce qu'aucun Indien qui tenait à sa vie n'osait s'y aventurer. Je répliquai que s'ils ne me donnaient pas des renseignements plus

précis, je m'y rendrais sans faute, m'exposant de la sorte au péril qu'ils redoutaient.

Ce qu'ils prenaient pour un courage téméraire les étonna ; mais déjà ils commençaient à découvrir que leurs superstitions n'avaient aucune prise sur moi, que je n'y prêtais l'oreille que comme à autant de fables inventées pour amuser les enfants, et ils ne renouvelèrent point leurs efforts pour me dissuader.

Le lendemain je retournai à la forêt de mauvais aloi, qui présentait dès lors un charme nouveau et plus grand encore : la fascination de l'inconnu et du mystère ; pourtant, l'avertissement reçu m'avait donné de la méfiance, de la circonspection, car je ne pouvais m'empêcher d'y songer. Si l'on considère combien grande est la partie de leur existence qu'ils passent dans les bois, lesquels leur deviennent aussi familiers qu'à nous autres les rues de notre ville natale, il semble presque incroyable que ces sauvages aient une terreur superstitieuse de toutes les forêts qu'ils redoutent autant, même en plein jour, qu'un enfant nerveux, la cervelle farcie d'histoires de revenants, redoute une chambre obscure. Mais comme l'enfant dans sa chambre obscure, ils ne craignent la forêt que lorsqu'ils s'y trouvent seuls, et pour cette raison ils n'y chassent que par couples ou par bandes. Qu'est-ce donc qui les empêchait d'explorer ce bois-là, qui leur offrait une si séduisante moisson ? La question ne me troublait pas peu ; en même temps j'avais honte de la sensation que j'éprouvais et je luttais contre elle ; pour finir, je me frayai passage jusqu'à l'endroit écarté où je m'étais reposé si longtemps lors de ma précédente visite.

J'assistai là à une scène nouvelle et eus une étrange

aventure. Assis sur le sol à l'ombre d'un grand arbre, j'entendis tout à coup un bruit confus, comme une tempête de vent, mêlée d'appels et de cris aigus. Le bruit se rapprochait de plus en plus. Enfin, une multitude d'oiseaux de nombreuses espèces, mais pour la plupart de petite taille, apparurent, fourmillant entre les arbres, courant sur les troncs et les grosses branches, voltigeant dans le feuillage ou fendant l'air d'un vol soutenu, tantôt voletant sur place, tantôt s'élançant ici et là. Ils recherchaient et poursuivaient activement les insectes, tout en continuant d'avancer. Au bout de quelques minutes, ayant examiné les arbres du voisinage, ils disparurent ; mais, insatisfait de ce que j'avais vu, je sautai sur mes pieds et m'élançai après l'essaim. Toute prudence et tout souvenir de ce que les Indiens m'avaient dit étaient oubliés, tant je portais d'intérêt à cette armée d'oiseaux ; mais comme ils se mouvaient sans arrêt, ils m'eurent vite devancé et bientôt ma carrière se trouva arrêtée par un enchevêtrement inextricable de buissons, de plantes grimpantes et de grosses racines qui s'allongeaient sur le sol comme d'énormes câbles. Au milieu de ce labyrinthe feuillu je m'assis sur une racine protubérante pour refroidir mon sang avant de regagner mon observatoire.

Après cette tempête de mouvement et de bruits confus, le silence de la forêt paraissait bien profond ; mais il n'y avait pas longtemps que je me reposais, quand il fut rompu par les suaves accents d'une exquise mélodie d'oiseau, merveilleusement expressive et pure, qui ne ressemblait à aucun son musical que j'eusse jamais entendu. Elle semblait jaillir d'une épaisse grappe de larges feuilles déployées sur une plante grimpante à quelques mètres seulement

de l'endroit où j'étais assis. Les yeux fixés sur cette verte cachette, j'attendis en retenant mon souffle qu'elle se renouvelât, me demandant si un être civilisé avait déjà écouté de pareils accents. Non, à coup sûr, me dis-je, car le renom d'une mélodie si divine se serait depuis longtemps répandu. Je pensai au *rialejo*, le célèbre oiseau organiste ou flûtiste, et aux diverses manières dont son chant affecte celui qui l'écoute. Pour certains, son gazouillement ressemble au son d'un bel instrument mystérieux, tandis que pour d'autres il est comparable au chantonement d'un enfant au cœur joyeux, doué d'une voix mélodieuse. J'avais souvent entendu et écouté avec ravissement le chant du *rialejo* dans les forêts de la Guyane, mais ce chant-ci, ou plutôt cette phrase musicale, était d'un caractère totalement différent. Il était pur, plus expressif, plus doux, si bas qu'à une distance de quarante mètres je l'aurais à peine entendu. Mais son plus grand charme était sa ressemblance avec la voix humaine — une voix plus pure et plus éclatante, ce qui lui donnait un accent angélique.

On imaginera donc l'impatience qui me dévorait tandis que je prêtais l'oreille et mon profond désappointement quand je dus me convaincre que le chant ne se répéterait point ! Je me levai enfin à contre-cœur et revins lentement sur mes pas ; mais quand j'eus fait une trentaine de mètres, la douce voix résonna de nouveau derrière moi. Me retournant vivement, j'attendis, immobile. La même voix, et non pas la même chanson, la même phrase ; les notes étaient différentes, plus variées et énoncées avec plus de rapidité, comme si le chanteur s'était animé. J'écoutai, et le sang afflua à mon cœur ; mes nerfs frémirent d'un délice étrange et inconnu, le ravissement produit

par une telle musique accentué par la sensation du mystère. Peu après je l'entendis de nouveau. Cette fois, il n'était pas plus rapide ; c'était un doux gazouillement, moins sonore que la première fois, infiniment suave et tendre, s'atténuant en des sons zézayants qui bientôt cessèrent d'être perceptibles ; le tout avait duré le temps qu'il me faudrait pour répéter une phrase d'une douzaine de paroles. Ceci semblait être un adieu que m'adressait le vocaliste, car j'attendis en vain qu'il chantât de nouveau. Mais étant revenu à mon point de départ, j'y restai assis plus d'une heure, espérant toujours entendre une fois de plus la voix.

En s'approchant de l'occident, le soleil m'obligea enfin à quitter la forêt, non sans que j'eusse décidé d'y revenir le lendemain matin pour rechercher l'endroit où j'avais goûté une aventure aussi enchantresse. Quand j'eus franchi la ceinture stérile dont j'ai parlé et qui, comme je l'ai dit, se trouvait à l'intérieur du bois, et juste avant d'atteindre la lisière extérieure à l'endroit où les arbres rabougris et les buissons meurent au bord de la savane, quels ne furent pas mon ravissement et ma surprise en entendant une fois de plus la mystérieuse mélodie ! Elle semblait venir d'un groupe de buissons très proches de moi ; mais j'avais déjà adopté la conclusion que cette voix sylvaine était douée d'un ventriloquisme qui m'empêchait d'en déterminer la provenance exacte. Une chose pourtant me semblait certaine : c'était que le chanteur n'avait cessé de me suivre. A plusieurs reprises, tandis qu'immobile, je tendais l'oreille, la voix me parvenait, si faible et apparemment si lointaine, qu'à peine était-elle perceptible ; puis, tout d'un coup, elle résonnait brillante et claire à quelques

pas de moi, comme si le timide petit être s'était pris d'une audace subite; mais, éloigné ou tout proche, le vocaliste demeura invisible et, à la longue, la mélodie, véritable supplice de Tantale, cessa définitivement.

CHAPITRE III

Je n'eus point de déception lors de mes visites subséquentes à la forêt, ce qui semblait démontrer que j'avais raison d'attribuer ces étranges et mélodieuses émissions au même individu. Donc l'oiseau ou l'être, quel qu'il fût, tout en refusant encore de se montrer, guettait sans cesse mon apparition et me suivait partout. Cette pensée ne fit qu'augmenter ma curiosité; à force de méditer là-dessus, je finis par conclure que le mieux serait de persuader un des Indiens de m'accompagner dans le bois dans l'espoir qu'il pourrait m'expliquer ce mystère.

Un des trésors que j'avais réussi à conserver pendant mon séjour parmi ces enfants de la nature, lesquels se montraient toujours avides de posséder un jour ou l'autre ce qui m'appartenait, était une jolie petite boîte d'allumettes à ressort. Me rappelant que Kua-kó, entre autres, avait contemplé cette babiole avec des yeux cupides — la cupidité avec laquelle ils la regardaient tous avait fini par lui donner une valeur fictive à mes propres yeux — je tentai de le suborner en la lui offrant pour qu'il m'accompagnât dans mon repaire favori. Le jeune et brave chasseur refusa à plusieurs reprises, non sans chaque fois me proposer de me rendre un autre service ou de me donner quelque chose en échange de la boîte. Je finis par lui dire que je la donnerais au premier qui consentirait à m'ac-

compagner, et, craignant qu'il ne se trouvât quelqu'un d'assez vaillant pour remporter le prix, il finit par prendre courage et, le lendemain, comme je partais en promenade, il m'offrit de faire route avec moi. Le rusé essaya de se faire donner la boîte avant le départ — son astuce, pauvre jeune homme ! n'était guère profonde. Je lui dis que la forêt que nous allions visiter abondait en plantes et en oiseaux qui ne ressemblaient en rien à ceux que j'avais vus ailleurs, que je désirais en apprendre les noms et tout ce qui les concernait, et, qu'une fois que j'aurais les renseignements que je souhaitais, la boîte serait à lui, mais pas avant.

Nous nous mîmes enfin en route, lui, comme d'habitude, armé de sa *zabatana* avec laquelle j'imaginai qu'il ne manquerait pas de se procurer davantage de gibier qu'il n'en tombait d'habitude sous ses petits dards empoisonnés.

Quand nous eûmes atteint le bois je m'aperçus que mon compagnon était mal à son aise : rien ne put le décider à pénétrer dans les parties les plus touffues ; aux endroits mêmes où la forêt était très clairsemée et très éclairée, il fouillait constamment des yeux les buissons et les recoins ombreux, comme s'il s'attendait à y découvrir un monstre aux aguets. Par cette conduite il aurait pu me communiquer son inquiétude si je n'avais eu la conviction profonde que ses craintes étaient purement superstitieuses et qu'il ne pouvait y avoir d'animal redoutable dans un endroit où j'avais pris l'habitude de me promener tous les jours.

Mon intention était de vagabonder d'un air indifférent en lui montrant les arbres, les buissons ou les plantes grimpantes d'espèce rare ou en appelant son attention sur le cri lointain d'un oiseau dont je lui

demanderais le nom, dans l'espoir que la voix mystérieuse se ferait entendre et qu'il pourrait me donner quelque explication à son sujet. Mais nous circulâmes pendant plus de deux heures sans rien entendre d'autre que les voix d'oiseaux coutumières, et il ne s'éloigna jamais de moi de plus d'un mètre ni ne fit le moindre effort pour abattre quoi que ce fût.

Je pris enfin le parti de m'asseoir sous un arbre, dans une éclaircie voisine de la lisière du bois. Mon compagnon s'assit avec répugnance, l'esprit évidemment plus troublé que jamais, les yeux aux aguets et l'oreille tendue au moindre bruit. Les bruits n'étaient pas peu nombreux, vu le nombre d'animaux, et en particulier d'oiseaux, qui fréquentaient cet endroit favorisé.

Je me mis à questionner mon compagnon sur certains des cris qu'on entendait. Il y avait des notes et des appels qui m'étaient aussi familiers que le chant du coq — glapissements de perroquets et abois de toucans, plaintes lointaines du maam et du duraquara ; éclats de voix aigus et rieurs du grand grimpereau qui s'élançait d'un arbre à l'autre ; brefs coups de sifflet des cotingas ; et d'étranges sons, pulsations émouvantes, comme de pygmées heurtant des tambours métalliques, produits par les furtives grives pitta. A tous ces bruits s'en mêlaient d'autres moins connus. Un de ceux-ci résonnait sur le sommet des arbres, où il semblait errer perpétuellement dans le feuillage, note basse, répétée à quelques secondes d'intervalle, si mince, si lugubre et si mystérieuse, que je m'attendais presque à apprendre qu'elle était émise par le spectre tourmenté d'un oiseau mort. Mais non ; Kua-kó se contenta de me dire qu'elle était lancée par un « petit oiseau » trop petit, il faut

le croire, pour posséder un nom. Du feuillage d'un arbre voisin tombaient des pépiements cristallins, comme ceux d'une minuscule mandoline, dont on aurait négligemment pincé deux ou trois cordes. Ils étaient poussés, m'informa-t-il, par une grenouille verte qui vivait sur les arbres ; et de la sorte mon sauvage, vexé peut-être de s'entendre poser d'aussi insignifiantes questions, balaya les jolies fantaisies que mon esprit avait tissées dans la solitude sylvestre. Car à entendre ce musical cliquetis, j'avais fini par m'imaginer que le site était fréquenté par une troupe de singes de féerie, de singes troubadours, et que pour peu que j'eusse le coup d'œil assez vif, je découvrirais un jour le ménestrel assis, qui sait ? en tunique verte, jambes croisées sur un haut rameau balancé, tout en grattant négligemment une mandoline suspendue à son cou par un ruban jaune.

Bientôt d'un vol rasant et vif, sa grande queue déployée en éventail, un oiseau vint se percher sur une branche bien en vue, à moins de trente mètres. Il était d'une couleur uniforme rouge-marron, long de corps, de la taille d'un gros pigeon : ses mouvements trahissaient la curiosité la plus vive, car il sautillait d'ici, de là, nous regardant d'un œil et puis de l'autre, tandis que sa longue queue s'élevait et s'abaissait en cadence.

— « Regarde, Kua-kó, fis-je à voix basse, voilà un oiseau que tu pourrais tuer. »

Mais il se contenta de secouer la tête, sans cesser de rester sur le qui-vive.

— « Alors donne-moi la sarbacane, » lui dis-je en riant, et j'avançaï la main pour la saisir. Mais il m'empêcha de la prendre, sachant bien que je ne ferais que perdre une flèche si j'essayais de m'en servir.

Comme j'insistais pour qu'il tuât l'oiseau, il chuchota à mon oreille, comme s'il craignait d'être entendu par un autre que moi : « Je ne puis rien tuer ici. Si je tirais sur l'oiseau, la fille de la Didi attraperait le dard avec sa main et me le renverrait pour me frapper ici, » et il toucha sa poitrine à la place du cœur.

Je ris encore une fois, me disant qu'après tout Kua-kó n'était pas un si mauvais compagnon — qu'il n'était pas dépourvu d'imagination. Mais en dépit de mes rires ses paroles avaient provoqué mon intérêt, me suggérant l'idée que les Indiens avaient entendu la voix dont j'étais si curieux et qu'elle était un aussi grand mystère pour eux que pour moi ; puisque, ne ressemblant à celle d'aucune créature connue d'eux, leurs esprits superstitieux devaient l'attribuer à un des nombreux démons ou monstres à moitié humains habitant toute forêt, cours d'eau et montagne ; la crainte qu'ils en éprouvaient avait dû les chasser du bois. En ce cas, à en juger par les paroles de mon compagnon, ils avaient modifié dans une certaine mesure la forme de cette superstition, en inventant pour se faire peur la fille d'un esprit des eaux. Je songeai que si leurs yeux perçants et exercés n'avaient pu voir cette voltigeante créature forestière à l'âme musicale, il n'était guère probable que j'y réussirais.

Je me mis en devoir de l'interroger, mais il parut moins disposé à parler et plus effrayé que jamais. Chaque fois que j'ouvrais la bouche, il m'imposait silence d'un geste inquiet, les yeux dilatés. Tout à coup il bondit comme saisi de terreur et détala à toutes jambes. Gagné par la peur, je me redressai d'un saut et m'élançai après lui avec la célérité possible. Mais il était déjà loin, courant comme si sa vie dépendait de sa vitesse. A peine avais-je fait une quarantaine

de mètres, mes pieds s'empêtrèrent dans une liane traînante et je mesurai le sol de toute ma longueur. La soudaineté et la violence du choc m'étourdirent sur le moment, mais quand, m'étant vivement relevé, j'eus constaté qu'aucun monstre inexprimable — Curupita ou autre — ne se précipitait sur moi pour me dévorer sur place, je finis par avoir honte de ma couardise et retournai m'asseoir à l'endroit que je venais de quitter. Je tentai même de fredonner un air, pour me prouver à moi-même que je m'étais complètement remis de la panique dont m'avait infecté le misérable Indien ; mais dans ces cas-là il n'est jamais possible de retrouver immédiatement une sérénité complète, et un vague soupçon continua à m'inquiéter. Quand j'eus passé là une demi-heure environ, prêtant l'oreille aux bruits que faisaient au loin les oiseaux, je retrouvai peu à peu mon ancienne confiance et me sentis même disposé à pénétrer plus avant dans le bois.

Tout d'un coup, me faisant sursauter, tant elle était plus proche et forte que jamais, la mystérieuse mélodie commença. Impossible de s'y méprendre : elle provenait du même être que j'avais déjà entendu : mais aujourd'hui elle présentait un caractère tout autre. L'émission était bien plus rapide, avec des silences moins fréquents, totalement dépourvue de son habituelle tendresse, sans s'infléchir une seule fois jusqu'à ce babillage discret comparable à un chuchotement, qui me faisait croire que l'esprit du vent articulait ses murmures et prononçait des discours. Cette fois elle était forte, rapide et continue, mais en outre, tout en restant musicale, elle avait un je ne sais quoi d'incisif, une résonance aiguë comme celle du ressentiment, qui frappait douloureusement l'ouïe.

L'impression qu'un être non humain, et pourtant

intelligent, m'interpellait avec colère, s'empara si fermement de mon esprit, que la crainte me ressaisit ; je m'éloignai d'un pas rapide pour m'échapper du bois. La voix, me sembla-t-il, continua à me tancer violemment, sans se laisser distancer par moi, ce qui m'incita à accélérer l'allure ; encore un peu, et je me mettais à courir, mais elle changea une fois de plus de nature. Elle se mit à présenter des pauses, des intervalles de silence, longs ou brefs, après chacun desquels la voix parvenait à mon oreille avec un son plus modéré et plus suave — avec un peu plus de cette qualité fondante, comme celle de la flûte, qu'elle possédait naguère. Cette douceur du ton, de pair avec l'émission articulée qui l'accompagnait, me suggéra l'idée d'un être qui, n'étant plus irrité, me parlait maintenant d'une humeur pacifique, me raisonnait sur mes indignes craintes et me suppliait de rester avec lui dans le bois.

Pour étrange que fût cette voix incorporelle, dont le mystère ne cessait de produire une légère sensation de gêne, il semblait impossible de douter qu'elle ne fût animée à présent d'un sentiment d'amitié ; et quand j'eus recouvré mon sang-froid, je goûtai de nouvelles délices à l'écouter — délices qu'intensifiaient la peur si récemment ressentie et cette intelligence apparente. Pour la troisième fois je me rassis au même endroit, et par intervalles la voix m'y parla un certain temps, m'exprimant, du moins je l'imaginai, la satisfaction et le plaisir qu'on tirait de ma présence.

Mais plus tard, sans perdre son ton amical, elle se modifia une fois de plus. Elle parut s'éloigner ; on eût dit qu'on me la lançait de très loin ; et, à de longs intervalles, elle se rapprochait de moi en rendant un son nouveau, dont le sens, je finis par l'in-

terpréter ainsi, était un ordre ou une supplication. Je me demandai si elle m'invitait à la suivre. Et si j'obéissais, à quelles délicieuses découvertes ou à quels épouvantables dangers elle pourrait me conduire. La curiosité, en même temps que la conviction que l'être — je l'appelais « être » à présent, non plus oiseau — me portait de l'amitié, surmonta toutes mes craintes, et je me dirigeai au hasard vers l'intérieur du bois. Je n'eus plus bientôt le moindre doute que l'être désirait que je le suivisse ; car une jubilation nouvelle résonnait dans la voix qui continua à m'escorter, s'approchant de temps à autre si près de moi que je me prenais à fouiller des yeux les ombres environnantes comme le pauvre et craintif Kua-kó.

Je cédai alors à une nouvelle fantaisie, car j'étais déterminé à la considérer comme une fantaisie ou une illusion ; je m'imaginai qu'un être aux pieds rapides foulait le sol auprès de moi ; que par instants je percevais le vague froissement d'un pas léger et surprénais un mouvement dans les feuilles, les frondaisons et les tiges qui pendaient, comme des fils, non loin du sol, comme si un corps les touchait au passage et les faisait trembler ; à une ou deux reprises j'entrevis même un objet gris et brumeux qui se déplaçait à peu de distance dans les ombres les plus épaisses.

Conduit par l'être, alerte et vagabond, je parvins à un endroit où les arbres étaient très grands, où le sol humide et sombre était presque dégarni de broussailles ; alors la voix cessa de se faire entendre. Après avoir patiemment attendu, l'oreille dressée, pendant un certain temps, je jetai les yeux autour de moi en éprouvant une légère sensation de crainte. Le soleil ne devait se coucher que dans deux heures ; mais en ce lieu l'ombre des grands arbres formait un perpétuel

crépuscule : d'autre part, le silence était prodigieux, les rares cris d'oiseaux qui parvenaient jusqu'à moi venaient d'une longue distance. Je m'étais flatté de l'idée que la voix m'était devenue jusqu'à un certain point intelligible ; son explosion de colère avait sans doute été causée par ma poltronnerie à prendre la fuite aux trousses de l'Indien ; à ce courroux avaient succédé des dispositions de nouveau amicales qui m'avaient conduit à revenir ; et, pour finir, elle m'avait exprimé le désir d'être suivie. Maintenant qu'elle m'avait conduit en ce lieu rempli d'ombre et d'un profond silence, qu'elle avait cessé de me parler et de me guider, je ne pouvais m'empêcher de penser que j'étais parvenu au terme, que si l'on m'avait conduit jusqu'ici, c'était dans une intention précise, que dans cette sauvage et solitaire retraite une formidable aventure allait m'échoir.

Comme rien ne venait interrompre le silence, j'eus tout loisir de creuser cette idée. Je regardais de tous mes yeux et j'écoutais avec intensité, ne respirant qu'à peine, si bien que la tension finit par devenir douloureuse — trop douloureuse enfin. Je me retournai et fis un pas avec l'intention de regagner l'orée du bois. Tout de suite, près de moi, claire comme le son d'une cloche d'argent, résonna la voix, un instant seulement — deux ou trois syllabes pour répondre au mouvement que je venais d'esquisser. Après quoi, elle se tut de nouveau.

Derechef je m'immobilisai, comme pour obéir à un commandement, et je restai dans le même état d'incertitude. J'ignore si la modification était réelle ou imaginaire, mais le silence devint de plus en plus profond, les ténèbres de plus en plus épaisses. D'illusoires terreurs m'assaillirent. Les fables de l'antiquité, d'après

lesquelles de belles formes et des voix mélodieuses attiraient les hommes vers la mort, acquièrent soudain une signification redoutable. Je me rappelai certaines croyances indiennes, en particulier celle du monstre informe et mangeur d'hommes qui attire ses victimes au cœur de la forêt en imitant la voix humaine — parfois celle d'une femme en détresse — ou en chantant une étrange et ravissante mélodie. J'en arrivai presque à ne plus oser jeter les yeux autour de moi de peur de le voir s'avancer vers moi sur ses énormes pieds aux orteils dirigés en arrière, la gueule horriblement fendue et grondante, découvrant ses longs crocs verdâtres. Il était horripilant de se sentir la proie de pareilles imaginations dans un endroit aussi sauvage et solitaire — il était odieux de subir leur mainmise tout en sachant qu'elles n'étaient que des imaginations, les fantasmes qui hantent l'esprit des sauvages. Mais si ces êtres surnaturels n'existaient point, il y avait dans ces bois d'autres monstres, trop réels ceux-là, qu'il serait terrible de rencontrer, seul et sans armes, puisque contre de tels adversaires un revolver aurait eu autant d'efficacité qu'un fusil de bois. Un gigantesque camoudi, capable de me broyer les os comme autant de brindilles dans ses replis restrictifs, pourrait bien se dissimuler parmi ces ombres et s'approcher de moi à la dérobée sans que je pusse distinguer sa couleur sombre d'avec ce sombre terrain. Ou un jaguar ou tigre noir pourrait se glisser vers moi, masqué par un buisson ou par le tronc d'un arbre, pour bondir sans crier gare. Ou, éventualité plus redoutable encore, par ici pourrait accourir soudain une meute de ces léopards chasseurs, rapides et indiciblement féroces, devant lesquels tout habitant de la forêt s'enfuit en hurlant ou tombe paralysé

pour être instantanément mis en pièces et dévoré.

Un léger froufrou me fit tressaillir et lever les yeux vers le feuillage. Tout là-haut, dans un pâle rayon de lumière qui traversait les feuilles, apparut un grotesque visage humain, noir comme l'ébène et orné d'une grande barbe rouge. Il me regarda et disparut aussitôt. Ce n'était qu'un grand araguato, ou singe hurleur, mais si profonde était ma démoralisation, que je ne pus me libérer de l'idée qu'il s'agissait d'autre chose que d'un singe. Je bougeai de nouveau, mais à peine avais-je avancé le pied, claire, nette, impérieuse, retentit la voix ! Sa signification ne pouvait plus faire de doute. Elle m'ordonnait de rester immobile — d'attendre — d'être sur mes gardes — d'écouter ! Eût-elle crié : « Écoute ! Ne bouge pas ! » je ne l'aurais pas mieux comprise. Pour pénible que fût l'attente, je me sentais incapable d'échapper. Quelque chose de terrible, j'en avais la conviction, allait se produire, soit pour me détruire, soit pour me libérer du charme qui me tenait prisonnier.

Et tandis que je restais là, enraciné au sol, la sueur perlant en grosses gouttes sur mon front, soudain, tout près de moi résonna un cri, fin et clair pour commencer, s'élevant par degrés pour s'achever en un hurlement si puissant, si perçant et d'une nature si peu terrestre, que je sentis le sang se glacer dans mes veines et qu'un cri de désespoir s'échappa de mes lèvres ; à ce moment, avant que ce long hurlement eût expiré, un formidable chœur éclata autour de moi comme un coup de tonnerre ; et dans cet affreux ouragan de sons, je me mis à trembler comme une feuille ; et les feuilles des arbres s'agitèrent comme sous un grand vent, et la terre elle-même parut trembler sous mes pieds. Les sensations que j'éprouvai à ce moment passèrent tout

en horreur ; j'étais assourdi, peut-être serais-je devenu fou si, comme par miracle, je n'avais eu la chance d'apercevoir sur une branche au-dessus de ma tête, un grand araguato en train de rugir, gueule béante, la gorge et la poitrine gonflées.

Ce qui m'avait tellement terrifié n'était qu'un concert de singes hurleurs ! Mais mon extrême terreur n'avait rien de surprenant, étant donné les circonstances ; puisque tout ce qui avait précédé l'exécution : l'obscurité et le silence, l'attente et mon imagination surchauffée, avait contribué à monter mon esprit au plus haut degré de la surexcitation. Je ne m'étais point trompé dans mes conjectures : c'est dans une intention précise que mon invisible guide m'avait conduit en ce lieu ; et ce but était de me placer au milieu d'une congrégation d'araguatos afin de me mettre à même pour la première fois d'apprécier congrûment leur incomparable puissance vocale. Je les avais déjà entendus, mais de loin : ici, ils se trouvaient réunis par vingtaines, par centaines peut-être — la population entière de la forêt, j'imagine — tout près de moi ; et l'on se fera une vague idée de l'énorme puissance et du caractère terrifiant du vacarme produit par leurs voix combinées si je dis que cet animal — bien mal nommé « hurleur » — rugit d'un gosier plus sonore que le lion le plus vigoureux qui ait jamais éveillé les échos d'un désert africain.

Quand, au bout de trois ou quatre minutes, eut pris fin ce concert de rugissements, je m'attardai quelques instants en cet endroit. Mais, comme la voix ne se faisait plus entendre, je regagnai la lisière du bois et me remis en marche pour rentrer au village.

CHAPITRE IV

Peut-être ne fus-je capable de réfléchir avec une cohérence absolue à ce qui venait de se passer qu'une fois sorti d'entre les ombres de la forêt — dans cette lumière nette et franche du jour où les choses paraissent ce qu'elles sont et l'imagination, comme un prestidigitateur démasqué, se retire à la hâte sous les risées du public. En rentrant je fis halte à mi-route sur la chaîne stérile pour jeter un regard aux lieux que je venais de quitter ; ma récente aventure prit alors dans mon esprit un aspect à demi risible. Toute cette préparation, ce mystérieux prélude à quelque chose d'inédit, d'inimaginable, surpassant toutes les fables anciennes et modernes et toutes les tragédies — pour aboutir à un concert de singes ! Certes le concert avait été grandiose, à vrai dire, l'un des plus étonnants que nous puisse offrir la nature, et pourtant — je m'assis sur une pierre et me mis à rire de bon cœur.

Le soleil plongeait derrière la forêt, son large disque rouge se montrait encore à travers la cime des arbres, et la bordure du feuillage était d'un vert lumineux, telle une flamme verte, dispersant en flocons une lumière tremblante et enflammée ; mais plus bas, les arbres plongeaient dans une ombre profonde.

Que mon cœur était joyeux tandis que je contempiais cette scène ! Car il m'était agréable à présent

de songer à l'étrange aventure qui venait de m'arriver, de me dire que j'en étais sorti sain et sauf, qu'aucun œil humain n'avait surpris ma défaillance, et que le mystère subsistait toujours pour me fasciner ! En effet, pour ridicule que m'apparût le dénouement, la cause de tout, la voix elle-même, m'était plus que jamais un motif d'émerveillement. Qu'elle provenait d'un être intelligent, j'en avais la ferme conviction ; et bien que je fusse par trop matérialiste pour admettre un seul instant qu'il pouvait s'agir d'un être surnaturel, je n'en sentais pas moins qu'il y avait un sens plus profond que je ne me l'étais imaginé d'abord dans les paroles de Kua-kó concernant la fille de la Didi. Il était évident que les Indiens en savaient long sur la mystérieuse voix et qu'ils en avaient une peur extrême.

Mais c'étaient des sauvages et leurs mœurs n'étaient point les miennes ; tout bien disposés qu'ils pouvaient être envers quelqu'un d'une race supérieure, il y avait toujours dans leurs relations avec lui une basse astuce, en partie inspirée par la méfiance, à la base de toutes leurs paroles et de tous leurs actes. Il est aussi impossible à un blanc de se placer mentalement à leur niveau, qu'à ces aborigènes de lui montrer la franchise absolue dont seraient capables des enfants. Quel que puisse être le sujet à quoi l'étranger qui se trouve parmi eux témoigne de l'intérêt, ce sera justement sur celui-là qu'ils montreront de la réticence ; et cette réticence, qui se dissimule sous des mensonges aisément inventés ou sous une feinte stupidité, augmente invariablement avec le désir qu'on exprime d'être renseigné.

Il était évident pour eux qu'un intérêt extraordinaire m'attirait vers le bois ; je ne pouvais donc compter sur eux pour me dire quoi que ce fût, pour

m'éclairer sur la question ; et je conclus que les paroles de Kua-kó sur la fille de la Didi et sur ce qu'elle ferait s'il s'avisait de lancer une fléchette à un oiseau, lui avaient échappé par accident dans un moment d'émotion. Je n'avais donc rien à gagner en questionnant les Indiens ou, en tout cas, en leur disant combien le sujet me passionnait. D'autre part, je n'avais rien à craindre ; cela, mes aventures l'avaient rendu fort clair ; la voix provenait peut-être d'une créature fort espiègle et fort délurée, pleine d'humeurs fantasques, mais rien de pire. Elle avait de la sympathie pour moi, j'en étais sûr ; en même temps elle pouvait n'en point avoir pour les Indiens ; car, ce jour-là, elle ne s'était fait entendre qu'après la fuite de mon compagnon ; et si elle m'avait montré du courroux, c'était peut-être parce que le sauvage m'accompagnait.

Tel était le résultat de mes réflexions sur les événements de la journée quand je rentrai sous le toit de mon hôte et pris place parmi mes amis pour me restaurer avec la volaille et le poisson bouillis que contenait la marmite, dans laquelle une femme hospitalière m'invita d'un signe à plonger les doigts.

Kua-kó reposait dans son hamac. Quand j'entrai, il souleva la tête et me regarda avec fixité, surpris probablement de me revoir vivant, sans blessure et d'humeur placide. Je lui ris au nez. Décontenancé, il laissa retomber sa tête. Au bout d'une minute ou deux, je pris la boîte d'allumettes et la jetai sur sa poitrine. Il la saisit et, se redressant, me regarda avec un parfait ahurissement. A peine pouvait-il croire à sa bonne fortune ; car, n'ayant point exécuté sa part du traité, il s'était résigné à la perte du prix tant convoité. Sautant sur le sol, il leva la boîte d'un air de triomphe. La joie illuminait son regard d'ordinaire

impassible ; tout le monde se rassembla autour de lui, chacun s'efforçait de prendre la boîte pour l'admirer de nouveau, bien que tous ils l'eussent déjà vue une douzaine de fois. Mais à présent elle appartenait à Kua-kó et non plus à l'étranger ; par conséquent elle leur appartenait davantage qu'auparavant, donc elle devait présenter un aspect nouveau, plus beau, et son métal un poli plus brillant. Et le merveilleux coq d'émail qui ornait le couvercle — probablement l'ouvrage d'un artisan de Paris, mais identique à un coq de la Guyane, l'oiseau familier qu'ils ne songent pas plus à tuer et à manger que nous autres nos chats et nos canaris — ce coq devait frapper davantage par son air valeureux, il devait être plus coq que jamais, avec sa crête cramoisie et ses barbes, son rouge plumage de soie lustrée et sa queue arquée aux plumes vert foncé. Mais comme Kua-kó, pour disposé qu'il fût à faire admirer et louer sa boîte, ne la voulait point lâcher, il dit pompeusement à ses compagnons qu'ils n'avaient aucun titre à la tripoter, car elle n'était pas à eux, mais à lui — Kua-kó — et pour toujours ; qu'il l'avait conquise en m'accompagnant — vaillant homme qu'il était ! — dans ce sinistre bois où eux — créatures inférieures ! — ne se seraient jamais risqués à poser le pied. Je ne traduis pas ses paroles, mais c'est là ce qu'il leur donna fort clairement à entendre, à mon grand amusement.

Quand l'émotion se fut calmée, Runi, qui avait conservé un calme plein de dignité, se livra à quelques commentaires insidieux dans le but apparent de provoquer un récit de ce que j'avais vu et entendu dans la forêt mal famée. Je répondis négligemment que j'y avais vu un grand nombre d'oiseaux et de singes — de singes si familiers que j'aurais pu en abattre un si

j'avais eu une sarbacane, bien que je ne me fusse jamais exercé avec cette arme.

Cela les intéressa d'entendre parler de l'abondance et de la familiarité des singes, bien que ce ne dût guère être une nouvelle pour eux ; mais que ces animaux avaient dû se montrer familiers pour que moi, qui n'avais point été nourri dans le sérail — moi qui n'étais point nu, brun de peau, avec des yeux de lynx et silencieux comme la chouette dans mes mouvements — j'eusse réussi à les regarder de près ! Runi se contenta de faire observer, à propos de ce que je venais de dire, que sa tribu ne pouvait aller chasser en ces lieux ; puis il me demanda si je ne redoutais rien.

— « Rien », répliquai-je d'un air indifférent. « Les choses que vous craignez ne font aucun mal à l'homme blanc et ne m'importent pas davantage que ceci » — ce disant je pris une pincée de cendre blanche dans ma main et la dispersai d'un souffle. — « Et contre d'autres ennemis, j'ai ceci, » ajoutai-je, en touchant mon revolver. Un beau discours, en vérité, après l'épisode des araguatos ; mais je ne le prononçai point sans rougir — mentalement.

Il secoua la tête et dit que c'était là une arme insuffisante contre certains ennemis ; et aussi — non sans raison — qu'elle ne procurerait guère d'oiseaux ou de singes à la marmite.

Le lendemain matin mon ami Kua-kó, prenant sa sarbacane, m'invita à sortir avec lui. Je n'y consentis qu'avec de fâcheux pressentiments, pensant qu'il avait surmonté ses craintes superstitieuses et qu'enflammé par mon rapport sur l'abondance du gibier que contenait la forêt, il voulait y aller avec moi. L'aventure de la veille me faisait penser qu'à l'avenir il était pré-

férable de m'y rendre tout seul. Mais je faisais trop d'honneur au pauvre jeune homme : il n'avait guère l'intention d'affronter à nouveau le terrible inconnu. Nous partîmes dans une direction opposée et marchâmes pendant des heures à travers des bois où les oiseaux étaient rares, et seulement des espèces les plus petites.

Mon guide me surprit alors pour la seconde fois en offrant de m'apprendre à me servir de la sarbacane. C'était donc là ma récompense pour le cadeau de la boîte ! Je consentis avec empressement et, la longue arme, si mal commode à porter, à la main, imitant les mouvements silencieux et prudents, l'allure alerte de mon compagnon, j'essayai de me convaincre que j'étais un simple sauvage de la Guyane, ignorant de l'artificiel état social dans lequel j'étais né, dépendant pour conquérir ma nourriture de ma dextérité et d'un petit rouleau de dards empoisonnés. Par un effort de la volonté je me vidai de mon expérience et de ma connaissance de la vie — du moins dans la mesure du possible — et concentrai ma pensée sur les générations de mes progéniteurs imaginaires et décédés, qui avaient erré dans ces bois jusqu'aux années nébuleuses et oubliées d'avant Christophe Colomb ; et si le plaisir que je prenais dans ces imaginations était enfantin, il n'en fit pas moins passer la journée assez rapidement. Kua-kó se tenait constamment à mon coude pour m'aider et pour me conseiller ; et je soufflai bien des dards hors du long tube sans réussir à toucher un seul oiseau. Dieu sait ce que je touchai, car les dards s'envolaient loin du but dans de folles trajectoires pour se perdre à jamais, hormis quelques-uns que mon camarade aux yeux perçants put suivre jusqu'à leur point de chute et qu'il réussit

à récupérer. Le tableau de toute une journée de chasse fut une paire d'oiseaux, que Kua-kó lui-même avait touchés, et un petit sarigue que ses yeux aigus avaient découvert au sommet d'un arbre où il gîtait en boule dans un vieux nid, sur le côté duquel il balançait imprudemment sa queue pareille à un serpent. La quantité de dards que j'avais gâchée devait représenter une perte sérieuse pour l'Indien, mais il n'en parut point affecté et il ne dit rien à ce sujet.

Le lendemain, à ma grande surprise, il s'offrit à me donner une nouvelle leçon, et nous partîmes ensemble une fois de plus. Il s'était muni d'un gros paquet de dards, mais — sage qu'il était ! — ceux-ci n'étaient point empoisonnés ; je pouvais donc les gaspiller sans grand dommage. Je crois que ce jour-là je fis quelques progrès ; en tout cas, mon professeur déclara qu'avant peu je pourrais toucher un oiseau. Je répondis en souriant que s'il me plaçait à vingt mètres d'un oiseau pas plus petit qu'un homme, je réussirais peut-être à le frapper avec une flèche.

Ce discours produisit sur lui un effet inattendu et remarquable. Il s'arrêta net, me regarda d'un air égaré, fit une vaste grimace et, pour finir, éclata d'un gros rire, qui imitait assez bien les rugissements du singe hurleur, tout en frappant ses cuisses nues avec une formidable énergie. Retrouvant enfin son sang-froid, il me demanda si une femme petite n'était pas la même chose qu'un petit homme, et sur ma réponse affirmative, il partit d'un nouvel et extravagant éclat de rire.

Pensant qu'il serait facile de l'amuser tant que durerait cette humeur folâtre, je fis quantité de mauvaises plaisanteries — pas plus mauvaises d'ailleurs que celle qui venait de provoquer une allégresse aussi désor-

donnée — car cela m'amuse de le voir se comporter de cette façon insolite. Mais aucune ne produit son effet, il ne fallait pas songer à mettre dans le mille une deuxième fois ; Kua-kó se contentait de me regarder fixement d'un œil vide et de grogner comme un pécari, sans marquer de l'approbation ni interrompre sa marche. Pourtant, par intervalles, il revenait à ma boutade du très grand oiseau, et s'esclaffait derechef, comme si le sel d'une aussi merveilleuse plaisanterie n'était point facile à épuiser.

Le troisième jour nous sortîmes encore ensemble et je m'exerçai à tirer les oiseaux — réussissant à leur faire peur sinon à les tuer ; mais avant midi, apprenant que mon compagnon avait l'intention de se rendre dans un lieu éloigné où il s'attendait à trouver un gibier de plus grande taille, je le quittai pour rentrer au village. L'exercice à la sarbacane avait perdu sa nouveauté et je ne me souciais nullement de m'y adonner toute la journée et tous les jours ; au surplus, j'avais hâte, après un aussi long intervalle, de rendre visite à *mon* bois, car c'est ainsi que j'avais commencé à le nommer, dans l'espoir d'entendre cette mystérieuse mélodie que je m'étais pris à chérir et à regretter quand j'en étais privé, ne fût-ce qu'un seul jour.

CHAPITRE V

Après avoir hâtivement déjeuné, je m'acheminai vers le bois, la tête pleine d'agréables anticipations.

J'y arrivai un peu après midi ; mais nulle voix mélodieuse et familière ne me souhaita la bienvenue comme je m'y attendais, et mon invisible compagnon ne se fit point entendre de toute la journée. Mais ce jour-là j'eus une curieuse petite aventure et entendis quelque chose de fort extraordinaire, de fort mystérieux, que je ne pus m'empêcher d'associer dans mon esprit au chantre invisible qui me suivait si souvent dans mes excursions.

La journée était extrêmement brillante, sans nuages, mais venteuse, et me trouvant dans une partie assez clairsemée du bois, non loin de sa lisière, où la brise se faisait sentir, je m'assis sur la partie inférieure d'une forte branche à moitié rompue, mais encore attachée au tronc, bien que ses rameaux extrêmes reposassent sur le sol. Devant moi poussait une plante basse et étalée, couverte de feuilles larges, rondes et polies ; la rondeur, la rigidité et l'horizontalité parfaite des feuilles supérieures leur prêtait l'apparence d'une série de petites plates-formes ou de dessus de tables ronds disposés presque au même niveau. A travers les feuilles, les dépassant d'une trentaine de centimètres, s'élevait un mince tronc mort, et d'une brindille à son sommet pendait une toile d'araignée rompue. Une

minuscule feuille morte qui s'y était prise jetait son ombre, petite mais bien visible, sur les feuilles déployées au-dessous d'elle en plate-forme : à mesure que celles-ci tremblaient et se balançaient au vent, la tache noire tremblait avec elles ou glissait rapidement sur les surfaces vertes et brillantes, restant rarement immobile.

Or, comme les yeux baissés je regardais les feuilles et la petite ombre dansante, ne songeant guère à ce que je regardais, je remarquai une petite araignée au corps plat et aux pattes courtes qui rampait avec circonspection sur la surface supérieure d'une feuille. Ce fut sa couleur rouge pâle barrée d'un noir de velours qui attira d'abord mon attention, à cause de sa beauté ; je découvris bientôt qu'il ne s'agissait pas d'une araignée tisseuse et sédentaire, mais d'une chasseresse errante qui capturait sa proie, comme un chat, en rampant vers elle, à couvert et en se défilant, pour lui sauter dessus au bon moment. L'ombre mouvante l'avait attirée et, comme le montra la suite, elle l'avait prise pour une mouche qui courait sur les feuilles et voletait de l'une à l'autre.

Alors commença une série d'étonnantes manœuvres de la part de l'araignée pour circonvenir la mouche imaginaire. Chaque fois que l'ombre filait devant elle, vite, l'araignée s'élançait dans la même direction, se dissimulant sous les feuilles, s'efforçant de se rapprocher sans alarmer sa proie ; puis l'ombre se mettait à tourner, et la chasseresse devait exécuter un nouveau mouvement stratégique. Profondément absorbé par cette scène curieuse, je me pris à souhaiter que l'ombre demeurât un moment immobile pour donner sa chance à la chasseresse. Mon vœu enfin fut satisfait : l'ombre s'immobilisa presque et l'araignée s'avança

vers elle sans paraître bouger. Comme elle s'approchait, je crus voir le petit corps rayé trembler de surexcitation. Vint alors la scène finale : rapide et raide comme une flèche, la chasseresse se lança sur l'ombre-mouche et se mit à se tortiller, s'efforçant évidemment de saisir sa proie avec ses crocs et avec ses dents ; ne trouvant rien sous elle, elle souleva verticalement la partie supérieure de son corps, comme pour chercher des yeux aux alentours l'insaisissable mouche ; mais peut-être après tout le geste n'exprimait-il que la surprise ? J'étais sur le point de donner libre cours au rire sonore que je retenais, quand, juste derrière moi, comme s'il émanait d'une personne qui aurait suivi la scène par-dessus mon épaule et se serait amusée de son dénouement autant que moi, retentit un joyeux et clair éclat de rire.

Je tressaillis et regardai bien vite autour de moi : aucune créature vivante n'était présente. La masse de feuillages pendants dans laquelle je plongeai mon regard s'agitait, comme si un corps venait de s'y enfoncer. L'instant d'après, feuilles et rameaux avaient repris leur immobilité ; je n'aurais pourtant pu jurer qu'un souffle léger ne les avait point secoués. Mais j'étais si persuadé d'avoir entendu tout contre moi un véritable rire humain, ou un son émanant d'une créature vivante qui imitait exactement un rire, que j'examinai soigneusement le sol, m'attendant à trouver un être d'une espèce quelconque. Mais je ne trouvai rien et, me rasseyant sur la branche pendante, j'y demurai longtemps, écoutant d'abord, réfléchissant ensuite sur le mystère de ce doux éclat de rire ; en désespoir de cause, je finis par me demander si, comme l'araignée qui pourchassait une ombre, je n'avais pas été la victime d'une illusion, si je n'avais pas cru

entendre un son là où il ne s'en était produit aucun.

Le lendemain je retournai au bois. Après avoir erré deux ou trois heures sans rien entendre, je conclus qu'il était inutile de continuer à hanter les endroits que je connaissais, et me dirigeai vers le sud, pénétrant ainsi dans la partie la plus dense de la forêt, là où les broussailles rendaient la marche difficile. Je ne craignais pas de me perdre ; le soleil et mon instinct qui a toujours été bon, me permettraient de revenir à mon point de départ.

Je me frayais donc résolument passage depuis plus d'une demi-heure, constatant qu'il n'était point facile d'avancer sans dévier constamment de la direction que je tenais à suivre, quand je débouchai dans un endroit beaucoup plus dégagé. Les arbres étaient plus petits et plus rares à cause de la nature rocailleuse du terrain qui s'abaissait en pente assez rapide, mais celui-ci était humide et recouvert de mousses, de fougères, de plantes rampantes et de buissons bas, le tout du vert le plus vif. Les buissons et les hautes fougères arrêtaient la vue de toutes parts, mais j'entendis bientôt un bruit léger et continu que je reconnus, après avoir avancé de vingt ou trente mètres, pour le glouglou d'une eau courante ; au même instant je m'aperçus que ma gorge était desséchée, que les paumes de mes mains fourmillaient de chaleur. Je hâtai le pas, me promettant une lampée d'eau bien fraîche, quand tout à coup, par-dessus le suave glouglou mobile de l'eau, je perçus un autre son — une série de roucoulements qui pouvaient être poussés par un oiseau. Je n'en tressaillis pas moins — tant avaient revêtu d'importance pour moi tous les sons qui évoquaient le chant d'un oiseau — et, faisant halte, j'écoutai attentivement. Le bruit ne se répéta point. Marchant

avec la plus grande circonspection pour ne pas alarmer le mystérieux vocaliste, je m'avançai alors jusqu'à un arbre dont la base s'entourait du feuillage épais et penniforme d'un arbrisseau, qui poussait entre ses racines. De l'autre côté de cet arbre, le sol était encore plus découvert et le soleil y pénétrait. Le cours d'eau que je cherchais se trouvait dans cet espace dégagé, à une vingtaine de mètres de moi, bien que l'eau fût encore cachée à ma vue. Mais il y avait là autre chose encore ; ma marche circonspecte s'arrêta net. Je restai figé, regardant de tous mes yeux, osant à peine respirer de peur d'effrayer et de chasser ce que je voyais.

C'était un être humain — une jeune fille à en juger par l'apparence, — étendue sur la mousse parmi les fougères et les herbes, près des racines d'un petit arbre. Un de ses bras se repliait derrière sa nuque pour soutenir sa tête, tandis que l'autre s'allongeait devant elle, la main levée vers un petit oiseau brun perché sur un rameau pendant, tout juste hors de sa portée. Elle paraissait jouer avec l'oiseau, cherchant peut-être à l'attirer sur sa main ; cette main d'ailleurs semblait le tenter grandement, car il sautillait sans cesse le long du rameau en agitant les ailes et la queue, toujours sur le point, semblait-il, de se laisser tomber sur le doigt qui lui était tendu. De l'endroit où j'étais placé, il m'était impossible de voir distinctement, néanmoins je n'osais bouger. J'observai pourtant qu'elle était de petite taille, n'ayant pas plus d'un mètre quarante, mince, avec des petits pieds et des petites mains délicatement formés. Ses pieds étaient nus. Son seul vêtement consistait en une légère robe taillée comme une chemise qui descendait au-dessous de ses genoux, d'un gris blanchâtre, et vaguement luisante comme une étoffe soyeuse. Sa chevelure était surprenante ;

libre et épaisse, ondulée ou crêpée, elle tombait en nuage sur ses épaules et sur ses bras. Elle paraissait sombre, mais sa nuance exacte était insaisissable, comme celle de la peau, qui ne semblait ni brune ni blanche. Tout compte fait, si proche de moi que fût la créature, il y avait en elle une certaine qualité vaporeuse qui la rendait comme vague et lointaine ; un gris verdâtre paraissait être sa couleur dominante. Cette teinte je ne tardai guère à l'attribuer à l'effet du soleil qui tombait sur elle à travers le vert feuillage ; car une fois, un instant, elle se souleva pour rapprocher son doigt de l'oiseau, et alors un rayon de soleil tomba sans être tamisé sur ses cheveux et sur son bras, et le bras à ce moment apparut d'une blancheur de perle et les cheveux, à l'endroit même que touchait la lumière, présentaient un étrange lustre et le jeu d'une couleur iridescente.

Il n'y avait pas plus de trois secondes que je la contemplais quand, avec un petit cri aigu et grinçant, l'oiseau s'envola, pris d'une soudaine inquiétude ; au même instant la jeune fille se retourna et m'aperçut à travers le léger écran feuillu. Mais bien qu'elle m'eût vu inopinément, elle ne montra point comme l'oiseau de l'inquiétude ; ses yeux seulement, grands ouverts dans une expression de surprise, restèrent fixés sur mon visage. Et lentement, imperceptiblement — car je ne perçus point le mouvement, tant il fut graduel et régulier, comme celui de la brume qui change de forme et de place, sans pourtant qu'elle ait paru bouger aux yeux — elle se souleva sur ses genoux, sur ses pieds, se retira et, le visage toujours tourné vers moi, les yeux toujours fixés sur les miens, elle disparut enfin, comme si elle s'était fondue dans la verdure. Le feuillage était là occupant l'endroit précis où elle

se tenait un moment plus tôt — le plumeux feuillage d'un acacia, les tiges et les larges feuilles en fer de lance d'une plante aquatique, les sveltes frondes retombantes des fougères, et pourtant ils étaient immobiles et ce qui venait de passer à travers semblait ne point les avoir touchés. Elle avait disparu : et cependant, plié en deux, je continuais de fixer l'endroit où je l'avais vue pour la dernière fois, l'esprit étrangement troublé, possédé par des sensations que je ressentais vivement, et pourtant d'une façon contradictoire. Si vive était l'image laissée en mon cerveau qu'elle semblait être encore devant mes yeux ; et elle n'y était point, elle n'y avait jamais été, car c'était un rêve, une illusion, et il n'existait pas, il ne pouvait exister d'être semblable en ce monde grossier : et pourtant je savais qu'elle avait été là — que l'imagination était impuissante à conjurer une forme aussi exquise.

Il fallait me satisfaire de l'image mentale, car bien que je fusse resté plusieurs heures à cet endroit, je ne la revis plus, pas plus que je n'entendis aucun son familier et mélodieux. Car j'étais dorénavant convaincu qu'en cette sauvage et solitaire fille j'avais enfin découvert la mystérieuse fauvette qui me suivait si souvent dans le bois. De guerre lasse, comme il se faisait tard, je bus au ruisseau et avec lenteur, avec regret, je sortis de la forêt.

De bonne heure le lendemain matin j'étais de retour dans le bois, le cœur plein de délicieux espoirs. Je venais à peine de pénétrer entre les arbres, qu'un doux gazouillement parvint à mes oreilles ; il était identique à celui que j'avais entendu la veille au moment précis où j'allais apercevoir la jeune fille entre les fougères. Si vite ! pensai-je, ravi, et à pas prudents j'explorai

le terrain, espérant la surprendre. Mais je ne vis rien : et ce ne fut que lorsque j'eus commencé à douter d'avoir entendu quoi que ce fût d'inaccoutumé et que je me fusse assis sur un rocher pour me reposer, que le son se répéta, doux et faible comme tantôt, très proche et très distinct. Je n'entendis plus rien à cet endroit, mais ailleurs, une heure plus tard, la même note mystérieuse retentit près de moi. Pendant le temps que je passai encore dans la forêt je fus servi plusieurs fois de la même façon, et pourtant je ne vis rien, et aucun changement ne se produisit dans la voix.

Ce ne fut que quand la journée fut près de s'achever que je renonçai à ma quête, profondément désappointé. Il me vint alors à l'esprit que la décevante créature en agissait ainsi avec moi, parce qu'elle était piquée d'avoir été surprise dans une de ses plus secrètes cachettes au cœur du bois et qu'il lui plaisait de me punir de la sorte.

Le lendemain, aucun changement ; elle était présente derechef, me suivant à n'en pas douter, mais toujours invisible, sans se départir de cette note moqueuse de la veille, qui semblait me défier de la trouver une seconde fois. A la fin je me vexai et résolus d'être quitte avec elle en m'abstenant de me montrer dans le bois pendant un certain temps. Un simulacre d'indifférence la rendrait, je l'espérais du moins, plus accessible à l'avenir.

Le jour suivant, affermi dans ma résolution, j'accompagnai Kua-kó et deux autres sauvages dans un endroit éloigné où ils espéraient que les fruits mûrissants d'un cachou auraient attiré des oiseaux en grand nombre. Mais les fruits étaient encore verts, de sorte que nous n'en cueillîmes aucun et que nous ne tuâmes que peu d'oiseaux. En revenant, Kua-kó se tint cons-

tamment à mon côté et bientôt, comme nous nous étions laissé distancer par nos compagnons, il me complimenta sur mon adresse à la sarcabane bien qu'à mon habitude, je n'eusse réussi qu'à disperser mes dards.

— « Bientôt tu seras capable de frapper, » me dit-il, « de frapper un oiseau aussi gros qu'une femme petite ; » et il se remit à rire sans modération. Enfin, devenu plus communicatif, il me dit que je posséderais bientôt une sarbacane à moi tout seul, avec des flèches en abondance. Il façonnerait les flèches lui-même, et son oncle Otawinki, qui avait l'œil juste, ferait le tube. Je traitai ces paroles comme autant de plaisanteries, mais il m'assura solennellement qu'il ne l'entendait point ainsi.

Le lendemain matin il me demanda si j'allais à la forêt de mauvaise réputation et, quand je lui répondis négativement, il parut étonné et, à ma grande surprise, visiblement déçu. Il tenta même de me persuader d'y aller, lui qui, auparavant, me conseillait si ardemment de m'en abstenir. Devant mon refus, il se décida à m'emmener chasser dans les bois. Mais bientôt il revint à la charge : il ne comprenait pas pourquoi je ne voulais point aller dans ce bois et il me demanda si je commençais à en avoir peur.

— « Non, je n'ai point peur, » répondis-je, « mais à présent je le connais à fond et j'en suis fatigué. J'ai vu tout ce qu'il contient — oiseaux et bêtes — et j'ai entendu tous ses étranges bruits. »

— « Oui, entendu, » fit-il, en hochant la tête d'un air malin, « mais tu n'as *vu* rien d'étrange ; tes yeux ne sont pas encore assez bons. »

Je ris d'un air méprisant et répondis que j'avais vu tout ce que le bois contenait d'étrange, y compris

une étrange jeune fille ; et je lui en décrivis l'aspect, en lui demandant, pour finir, s'il croyait qu'un homme blanc prenait peur à la vue d'une jeune fille.

Mes paroles l'étonnèrent ; puis il parut ravi et, devenant plus communicatif et plus généreux encore que la veille, il me dit que je serais bientôt un personnage des plus importants dans sa tribu et que je me distinguerais grandement. Il me fit grise mine quand je ris de ses discours et se remit à parler avec le plus grand sérieux de la sarbacane encore inexistante qui devait être à moi — parlant d'elle comme de quelque chose de très remarquable, égale au don d'un vaste terrain ou au poste de gouverneur d'une province au nord de l'Orénoque. Et bientôt il parla de quelque chose de plus merveilleux encore que la promesse d'une sarbacane avec des dards à foison. Il ne s'agissait ni plus ni moins que de sa jeune sœur, nommée Oalava, fille de seize ans environ, timide, taciturne, aux yeux doux, plutôt maigre et sale ; point laide, sans pour cela être désirable. Et ce petit souillon cuivré des déserts, il proposait de me le donner en mariage !

Si vif était mon désir de le faire parler, que je réussis à dominer mes muscles ; je lui demandai quelle autorité lui — un jeune homme insignifiant qui n'était pas encore digne de s'acheter une femme — il pouvait avoir pour disposer d'une sœur avec cette désinvolture ? Il répliqua qu'il n'y aurait point de difficulté : que Runi accorderait son consentement, tout comme Otawinki, Piaké et les autres parents ; et, en dernier lieu la moins importante de toutes ces personnalités, comme le voulaient les coutumes matrimoniales de ces latitudes, Oalava elle-même serait prête à accorder sa personne — *quéyou*, porté à la

manière d'une feuille de vigne, collier de dents d'accouri et le reste — à un soupirant aussi digne que moi. Finalement, pour rendre plus séduisante encore cette perspective, il ajouta que je n'aurais point à me soumettre aux tortures volontaires pour prouver que j'étais un homme et en état de pénétrer dans le purgatoire matrimonial. Il était beaucoup trop indulgent, lui dis-je et, avec toute la gravité que je pus assumer, je lui demandai quel genre de torture il me recommanderait. Pour moi — une personne aussi valeureuse — « pas de torture », répondit-il magnaniment. Mais lui — Kua-kó — il s'était arrêté sur la forme de torture qu'il s'infligerait un jour. Dans un grand sac il mettrait des fourmis-flamme. « Autant que cela ! » s'écria-t-il d'un air triomphant, en se baissant pour remplir de sable ses deux mains. Puis il s'introduirait tout nu dans le sac et en attacherait étroitement les bords autour de son cou, pour montrer aux spectateurs qu'il pouvait endurer l'inférieure douleur d'innombrables piqûres envenimées, sans un gémissement et d'un visage impassible. Le pauvre garçon n'avait aucune originalité d'esprit, puisqu'il s'agissait en l'espèce d'une des plus communes parmi les formes de torture que s'infligent les Indiens de la Guyane. Mais la soudaine et surprenante admiration avec laquelle il en parla, la joie diabolique qui illumina son visage d'ordinaire impassible, me remplirent soudain d'horreur et de dégoût. Quelle étrange espèce de satanisme à rebours est celui-ci, qui se réjouit à la pensée d'une torture infligée à soi-même et non à un ennemi ! Et dire qu'envers les autres ces sauvages se montrent doux et pacifiques ! Non, je ne pouvais croire en leur douceur ; elle n'était que de surface, quand rien n'excitait leurs instincts cruels. J'aurais pu rire de tout

cela, mais l'exultation de mon compagnon m'avait rempli de dégoût et je ne voulais plus entendre parler de cette affaire.

Mais lui, il en voulait parler encore — lui à qui d'habitude il fallait, comme on dit, arracher les mots avec un tire-bouchon ; et, revenant à la charge, il déclara que personne au village ne s'attendrait à ce que je m'infligeasse des tortures ; qu'après ce que j'aurais fait pour eux — après les avoir délivrés d'une grande calamité — on n'attendrait plus rien de moi.

Je lui demandai de s'expliquer, car je commençais à comprendre que tout ce qu'il m'avait dit ne servait que d'introduction à une affaire de la plus haute importance. C'eût été bien entendu une grande erreur que de supposer que mon sauvage m'offrait une sarbacane et une sœur vierge et négociable pour des motifs purement désintéressés.

En réponse il fit une nouvelle allusion à cette plaisanterie qu'il n'avait décidément pas oubliée sur la possibilité de frapper avec une flèche un oiseau aussi grand qu'une petite femme. Il me demanda ensuite si cette mystérieuse fille que j'avais vue dans le bois n'était pas d'une taille à me satisfaire comme cible quand je me serais fait un peu plus la main. C'était donc là le grand exploit qu'on attendait de moi ; cette timide et mystérieuse fille à la voix musicale était l'être malfaisant qu'on me demandait de massacrer à coups de flèches empoisonnées ! C'était pour cela que Kua-kó désirait à présent que j'allasse souvent dans le bois, pour me familiariser de plus en plus avec les cachettes et les habitudes de ma victime, pour surmonter toute la timidité et tous les soupçons qu'elle avait pu avoir ; et au moment voulu, quand il me serait impossible de manquer mon coup, je devais

planter le dard fatal ! Le dégoût qu'il m'avait inspiré tout à l'heure, quand il se délectait à l'idée des tortures qu'il comptait s'infliger, n'était qu'un sentiment bien faible et bien passager en comparaison de ce que j'éprouvais alors. Je me tournai vers lui dans un soudain transport de rage et j'aurais à l'instant fracassé sur sa tête la sarbacane que j'avais dans la main, si l'étonnement qui se peignit sur son visage ne m'avait arrêté, m'empêchant de commettre une aussi fatale imprudence. Je dus me contenter de grincer des dents et de lutter pour dominer une haine et un courroux presque insurmontables. Pour finir, je jetai le tube sur le sol et lui ordonnai de le ramasser, en lui disant que je ne le toucherais plus, m'offrit-il pour épouses toutes les sœurs de tous les sauvages de la Guyane.

Il continua de me dévisager, muet d'étonnement, et la prudence m'inspira qu'il serait préférable de dissimuler autant que possible la violente animosité que j'avais conçue contre lui. Je lui demandai avec dédain s'il croyait que je pourrais jamais être capable de frapper quoi que ce fût — oiseau ou être humain — avec une flèche. « Non, » ajoutai-je, criant presque à tue-tête afin de soulager d'une façon quelconque mes sentiments et, tirant mon revolver : « Voici l'arme de l'homme blanc ; mais avec cette arme, il ne tue que des hommes — les hommes qui essaient de le tuer ou de le blesser — mais ni avec cette arme ni avec une autre, il n'assassine par trahison des jeunes filles innocentes. »

Après cela nous continuâmes quelque temps à marcher en silence ; il dit enfin que l'être que j'avais vu dans le bois et dont je n'avais point peur n'était pas une innocente jeune fille, mais une fille de la Didi, un être malfaisant ; et qu'aussi longtemps qu'elle conti-

nuerait d'habiter le bois, ni lui ni les siens ne pourraient y chasser, que même dans d'autres bois, ils craignaient sans cesse de la rencontrer. Trop écœuré pour causer avec lui, je continuai mon chemin sans rien dire ; et quand nous fûmes parvenus à la rivière, près du village, je me dépouillai de mes vêtements et me plongeai dans l'eau pour refroidir mon courroux avant de rejoindre les autres.

CHAPITRE VI

Songeant cette nuit-là, tout éveillé, à la jeune fille de la forêt, je conclus que je lui avais suffisamment montré combien sa capricieuse conduite était peu de mon goût et que par conséquent je n'avais plus besoin de me punir davantage moi-même en restant éloigné de mes vertes demeures bien-aimées. Le lendemain donc, à midi, quand eut cessé la grosse pluie qui était tombée pendant la matinée, je m'acheminai vers le bois. Le ciel était redevenu clair, mais il ne se produisait aucun mouvement dans l'atmosphère lourde et suffocante. Des nuages entassés, menaçants, en masses d'un bleu sombre à l'horizon occidental, annonçaient que de nouvelles averses allaient tomber avant la fin de la journée. Mon esprit toutefois était trop agité par l'idée d'une rencontre possible avec la nymphe forestière pour me permettre de prêter la moindre attention à ces signes de mauvais augure.

J'avais franchi la première bande boisée et me trouvais dans l'espace stérile qui lui faisait suite, quand un trait de couleur vive attira mes regards vers le sol, tout près de moi. C'était un serpent étendu sur la terre nue ; si j'avais continué mon chemin sans l'apercevoir, j'aurais fort probablement marché sur lui, ou tout au moins dangereusement près de lui. L'ayant examiné avec attention, je constatai que c'était un serpent corail, renommé autant pour sa beauté et sa

singularité que pour sa morsure mortelle. Long d'environ quatre-vingt-dix centimètres, il était très mince ; sa couleur principale était un vermillon éclatant, avec de larges anneaux, d'un noir de jais, disposés autour du corps à intervalles égaux, chaque anneau noir, ou bande, divisé en son milieu par une étroite raie jaune. Ce dessin symétrique et ses couleurs vivement contrastées lui auraient donné l'aspect d'un serpent artificiel, œuvre de quelque artiste plein de fantaisie, n'eût été l'éclat de la vie qui brillait dans ses replis. Eux aussi ses yeux fixes étaient des gemmes vivantes, et de la pointe de sa tête en fer de lance une langue luisante s'agitait sans cesse tandis que, arrêté à quelques mètres, je considérais le reptile. « Je vous admire grandement, sire serpent, » fis-je ou pensai-je. « Mais, d'après les autorités en matière militaire, il est dangereux de laisser derrière soi un ennemi, voire un ennemi potentiel ; pour commettre un acte pareil il faut être un mauvais stratège ou un homme de génie, et je ne suis ni l'un ni l'autre. »

Reculant de quelques pas, je ramassai une pierre, grosse à peu près comme le poing, et la lançai vers la menaçante tête avec l'intention de l'écraser ; mais la pierre frappa le sol rocailleux un peu à côté de la cible et, étant friable, vola en cent morceaux. Ceci provoqua la colère de la créature qui, à l'instant, tête dressée, se dirigea rapidement vers moi. Je battis de-rechef en retraite, cette fois avec moins de lenteur : ramassant un autre caillou, je m'apprêtais à le lancer quand un cri aigu et sonore retentit dans les buissons environnants. Au moment même apparut la fille de la forêt, non plus fuyante et timide, vaguement entrevue dans les ombres du bois, mais appelant audacieusement l'attention, exposée à la puissance entière

du soleil à son méridien, qui la rendait lumineuse et riche de couleur au delà de toute expression. La voyant ainsi, toutes ces émotions de crainte et d'horreur qu'excite invariablement en nous la vue d'un serpent venimeux en posture de combat sur notre chemin, s'évanouirent tout de suite de mon esprit : je n'éprouvai qu'un sentiment de surprise et d'admiration pour l'être étincelant qui, d'une allure rapide, aisée et onduleuse, s'avancait vers moi, ou plutôt vers le serpent, lequel se trouvait entre nous et se déplaçait avec une lenteur progressive à mesure qu'elle se rapprochait de lui. Il était impossible de se méprendre sur la cause d'une audace aussi soudaine et aussi surprenante, aussi contraire aux habitudes antérieures de la fille sauvage. Elle avait épié ma marche du fond de quelque cachette au milieu des buissons, prête sans doute à me promener dans le bois au gré de sa voix moqueuse, comme elle s'était déjà amusée à le faire plusieurs fois, quand mon attaque contre le serpent avait causé ce transport de colère. Le torrent de sons éclatants et pour moi inarticulés, prononcés dans une langue inconnue, ses gestes rapides, et par-dessus tout ses yeux étincelants et grands ouverts et son visage enflammé de couleur, rendaient impossible toute méprise quant à la nature de ses sentiments.

Quand je cherche un terme pour décrire l'impression produite sur moi à ce moment, je songe à *waspish* — irritée comme une guêpe — ou, mieux encore, à *avis-pada* — littéralement le même mot en espagnol, où il n'a pas tout à fait la même signification et n'est jamais employé dans un sens péjoratif — mais je les rejette tous deux après un instant de réflexion. Je n'en reviens pas moins à l'image d'une guêpe irritée, car elle offre peut-être la meilleure illustration ; d'une grosse guêpe

tropicale fonçant sur moi tout en colère, comme cela m'est arrivé cent fois, non pas précisément en volant, mais en se déplaçant avec rapidité d'un mouvement tenant de la course et du vol, à la surface du sol, avec un bourdonnement sonore et colérique, ses reluisantes ailes ouvertes et agitées ; surpassant en beauté la plupart des créatures animées par ses lignes aiguës mais gracieuses, sa surface polie et son coloris resplendissant et varié, et ce courroux qui lui sied si bien et semble lui donner un surcroît de splendeur.

Émerveillé par l'étrange spectacle de sa beauté et de sa passion, j'oubliai le serpent qui ne cessa pourtant d'avancer que lorsque la jeune fille se fut arrêtée elle-même à cinq mètres de moi ; je vis alors avec horreur qu'il était à côté de ses pieds nus. Bien que le reptile eût cessé d'avancer, il levait toujours la tête comme pour frapper ; mais bientôt la colère parut s'éteindre en lui ; la tête dressée et oscillante s'abaissa lentement pour venir s'appuyer sur le cou-de-pied nu de la jeune fille où, couchée sans faire un mouvement, la meurtrière créature semblait une jarrettière de soie de couleurs vives tombée du haut de sa jambe. Il était évident que cette fille n'en avait pas peur, qu'elle était un de ces êtres exceptionnels qui existent, paraît-il, dans tous les pays, et possèdent je ne sais quel pouvoir magnétique dont l'effet est de calmer jusqu'aux plus venimeux et aux plus irritables des reptiles.

Elle suivit la direction de mes yeux et regarda à terre, mais sans écarter son pied ; puis elle fit de nouveau entendre sa voix, encore forte et brève, mais où la colère n'était plus aussi prononcée.

— « Ne crains rien, je ne lui ferai pas de mal, » lui dis-je en langue indienne.

Sans prêter la moindre attention à mes paroles, elle

continua de parler avec un ressentiment croissant.

Je secouai la tête, en répliquant que son langage m'était inconnu. Puis, par gestes, j'essayai de lui faire comprendre que je ne molesterais plus la bête. Elle montra du doigt avec indignation le caillou que, sans m'en rendre compte, je tenais encore à la main. Je le lançai sans tarder loin de moi : tout de suite un changement se produisit en elle ; le ressentiment se dissipa, une lueur de tendresse éclaira son visage comme un sourire.

Je m'approchai légèrement d'elle et lui parlai de nouveau en langue indienne ; mais ce que je lui disais lui était évidemment inintelligible et elle se contenta de regarder tour à tour le serpent étendu à ses pieds, et moi. Une fois de plus j'eus recours aux signes et aux gestes : montrant du doigt le serpent et puis la pierre que j'avais jetée, je m'efforçai de lui faire entendre qu'à l'avenir je serais, par amitié pour elle, un véritable ami pour tous les reptiles venimeux, et que je souhaitais de lui voir envers moi les mêmes sentiments amicaux qu'elle portait à ces créatures. Qu'elle me comprît ou non, elle ne fit point mine de retourner à sa cachette, et continua à me considérer en silence d'un air qui semblait exprimer du plaisir à se trouver enfin face à face avec moi. Lassé d'une telle attitude, je m'approchai par degrés, si bien que je finis par me trouver, debout à côté d'elle, les yeux baissés avec un ravissement extrême vers ce visage qui dépassait tant en séduction tous les visages que j'eusse jamais vus ou imaginés.

Sa taille et ses traits étaient singulièrement délicats, mais ce fut sa couleur qui me frappa surtout, qui vraiment la rendait différente de tous les autres êtres humains. Il serait presque impossible de décrire la

couleur de son teint, tant il variait selon les sautes de son humeur — qui étaient aussi nombreuses que passagères — et selon l'angle sous lequel le frappait la lumière, et la puissance de cette lumière.

Sous les arbres, de loin, il m'avait paru d'un blanc ou d'un gris pâle assez indécis ; de près, au grand soleil, il n'était point blanc, mais d'un albâtre semi-pellucide, et à travers ce ton transparaissait du rose ; partout où les rayons frappaient directement, cette couleur était vive et lumineuse, comme celle qu'on se voit dans les doigts quand on les regarde devant un feu ardent. Mais la partie de sa peau qui restait dans l'ombre apparaissait d'un blanc plus indécis, et la couleur qui s'étalait par-dessous variait d'un vague violet rosé à un bleu vague. Avec ce teint la couleur des yeux s'harmonisait parfaitement. D'abord, enflammés de colère, ils m'avaient fait l'effet de deux flammes ; à présent l'iris était d'un rouge particulier, doux ou vague et tendre, d'un mauve qu'on voit parfois aux fleurs. Mais ce n'est que quand on les regardait de près qu'on apercevait cette délicate teinte, car les pupilles étaient grandes comme celles de certains yeux gris, et les longs cils sombres et ombrageants, vus à peu de distance, assombrissaient l'œil tout entier. Ne songez donc point à la fleur rouge, exposée à la lumière et au soleil, de concert avec le vert vif du feuillage ; ne songez qu'à une teinte de ce genre dans l'iris à demi caché, luisant et tout humide de l'humidité de l'œil, profond de la profondeur de l'œil, glorifié par le regard d'une âme brillante et belle. Ce qui variait le plus de couleur, c'était la chevelure. Cela était dû à son extrême finesse, à son extrême éclat et à son élasticité, qui la faisait s'étaler épars et floconneuse sur sa tête, ses épaules et son dos ; nuage mor-

doré à cause des cheveux de surface plus libres que les autres, écrin et couronne, bien adéquats à un visage d'une séduction aussi rare et aussi changeante. A l'ombre et de près, cette chevelure avait la couleur générale de l'ardoise, allant par endroits jusqu'au violet ; mais, même à l'ombre, le nimbe de cheveux fous et soyeux voilait à demi les teintes plus sombres d'une duveteuse pâleur ; et à quelques mètres de distance, cela donnait à la chevelure tout entière un aspect vague et comme brumeux. Au soleil la couleur variait davantage, apparaissant tantôt sombre, tantôt d'un noir intense, tantôt d'une incertaine nuance claire, avec, à la surface, un jeu de couleur iridescente, comme on en voit sur le plumage lustré de certains oiseaux ; et à peu de distance, avec le soleil brillant en plein sur la tête, elle semblait par moments aussi blanche que l'est un nuage à l'heure de midi. Si changeante était-elle et éthérée d'aspect avec son nuageux coloris, que toute autre chevelure humaine, même celles des plus belles teintes d'or, pâle ou rouge, semblaient pesantes et ternes et mortes en comparaison.

Mais plus frappante encore que la forme et que la couleur et que cette ravissante variabilité, était l'expression d'intelligence, qui en même temps semblait complémentaire et identique à la vivacité à tout voir, à tout entendre, qui se montrait sur son visage ; cette vivacité qu'on remarque chez les créatures sauvages, même au repos et exemptes de crainte ; mais rarement chez l'homme, jamais peut-être en tout cas chez l'homme intellectuel ou studieux. C'était une fille des bois, sauvage et solitaire, qui ne comprenait point la langue du pays que je lui avais parlée. Quelle vie intérieure ou spirituelle pouvait avoir un être comme celui-là, si ce n'est celle qui est dévolue à un

animal sauvage vivant dans les mêmes conditions? Pourtant quand je contemplais ce visage, il ne m'était pas possible de douter de son intelligence. Chez elle cette réunion de deux qualités opposées qui, chez nous autres, n'existent, ou ne peuvent exister ensemble, pour nouvelle qu'elle fût, me frappa comme le charme principal de la jeune fille. Pourquoi la nature n'avait-elle point fait cela avant? Pourquoi chez les autres l'éclat de l'esprit éteint-il ce bel éclat physique que possèdent les bêtes sauvages? Mais il me suffisait que ce qu'aucun homme n'avait cherché ou espéré de trouver existât ici ; qu'au travers de ce lustre inaccoutumé de la vie sauvage brillât la lumière spiritualisante de l'esprit qui nous rendait frères.

Ces pensées me traversèrent rapidement tandis que je repaissais ma vue de ce visage frais et piquant ; tandis que de son côté elle me rendait mon regard en pleins yeux, non seulement avec une curiosité intrépide, mais comme me reconnaissant, avec une telle expression de plaisir d'une rencontre si évidemment amicale, qu'encouragé, je pris son bras, en me rapprochant d'elle. A ce moment une vive inquiétude se peignit dans ses yeux ; elle les abaissa pour les relever tout de suite après vers mon visage ; ses lèvres tremblèrent et s'écartèrent légèrement, cependant qu'elle murmurait quelques sons attristés d'un ton si bas qu'il était tout juste sensible à l'ouïe.

Pensant qu'elle avait peur et allait s'échapper de mes mains, craignant par-dessus tout de la perdre si vite, je glissai le bras autour de sa mince taille afin de l'arrêter, tout en avançant un pied pour maintenir mon équilibre ; au même instant je sentis un choc léger et une vive sensation de brûlure me pénétra la jambe, si soudaine et si intense que je laissai retomber

mon bras, tout en poussant un cri de douleur et en m'écartant d'un pas ou deux. Mais elle ne bougea point quand je l'eus lâchée ; ses yeux suivirent mes mouvements ; puis elle regarda à ses pieds. Je suivis son regard. Qu'on se figure mon horreur quand j'y vis le serpent que j'avais si complètement oublié, et que cette vive douleur elle-même n'avait point rappelé à mon souvenir ! Il était là, un de ses replis autour de la cheville nue, et sa tête dressée à une trentaine de centimètres du sol, se balançant lentement d'un côté à l'autre, tandis que la rapide langue fourchue frétillait sans arrêt. Alors — alors seulement — je sus ce qui venait d'arriver, et je compris en même temps la cause de la soudaine expression d'alarme qui était apparue sur le visage de la jeune fille, des murmures qu'elle avait émis, et du regard d'effroi qu'elle avait jeté à ses pieds. Sa seule crainte avait été pour ma sécurité et elle m'avait averti ! Trop tard ! trop tard ! En bougeant j'avais marché sur le serpent ou l'avais touché du pied, et il m'avait mordu juste au-dessus de la cheville. Je commençai alors à saisir dans toute son étendue l'horreur de ma situation. « Faut-il donc que je meure ! O mon Dieu, n'y a-t-il rien qui puisse me sauver ? » m'écriai-je en mon cœur.

Elle restait immobile au même endroit : ses yeux me quittèrent pour se reporter sur le serpent ; par degrés la tête oscillante s'abaissa de nouveau, le repli se dénoua de sa cheville ; ensuite il s'éloigna, d'abord avec lenteur et la tête légèrement dressée, puis plus vite, et pour finir il rampa hors de vue. Parti ! — mais il laissait son venin dans mon sang — ô reptile maudit !

Après l'avoir suivi dans son mouvement de retraite, mes yeux se portèrent sur le visage de la jeune fille, qu'un émoi étrange ennuageait à présent ; ses yeux

s'abaissèrent sous mon regard, tandis que, pressant l'une contre l'autre les paumes de ses mains, elle nouait et dénouait ses doigts tour à tour. Comme elle semblait différente à présent, son brillant visage si pâli et si vague ! Mais ce n'était point seulement parce que la tragique issue de notre rencontre l'avait transpercée de douleur : à l'ouest, le nuage avait grandi ; il recouvrait à présent la moitié du ciel de vastes masses livides de vapeur, effaçant le soleil, et une vaste obscurité s'était abattue sur la terre.

Ce crépuscule soudain et un long roulement de tonnerre qui se rapprochait, réverbéré par les collines, augmentèrent mon angoisse et mon désespoir. Mourir en ce moment me parut indiciblement affreux. Le souvenir de tout ce qui me rendait si chère l'existence me transperçait le cœur — tout ce que la nature était pour moi, tous les plaisirs des sens et de l'intellect, les espoirs que j'avais chéris — tout cela me fut révélé comme dans un éclair. Le plus amer était la pensée qu'il me fallait dire un adieu éternel à cette belle créature que j'avais trouvée dans le désert — cette étincelante fille de la Didi — qu'il me fallait m'éloigner dans les maudites ténèbres de la mort, au moment même où j'avais triomphé de sa timidité, et ne jamais connaître le mystère de sa vie ! C'était cela qui me démoralisait absolument, faisait trembler mes jambes sous moi et sourdre de grosses gouttes de sueur sur mon front, jusqu'à ce que la pensée me vînt que le venin accomplissait déjà son œuvre rapide et fatale dans mes veines.

A pas incertains je me dirigeai vers un rocher éloigné d'un mètre ou deux et m'assis dessus. A ce moment l'espoir me vint que cette fille, si intime avec la nature, pouvait connaître quelque antidote pour

me sauver. Touchant ma jambe et faisant d'autres signes, je m'adressai de nouveau à elle en langue indienne.

— « Le serpent m'a mordu, » lui dis-je. Que dois-je faire? Ne connais-tu point une feuille, une racine pour me sauver de la mort? Secours-moi! Secours-moi! » m'écriai-je avec désespoir.

Elle comprit probablement mes signes sinon mes paroles; et pourtant elle demeura immobile, croisant et décroisant ses doigts et me regardant avec une douleur et une compassion indicibles.

Hélas! C'est en vain que je l'implorais : elle savait ce qui venait de se produire et quel en serait très probablement le résultat; mais elle était impuissante à me venir en aide. Il me vint alors à l'esprit que si je pouvais atteindre le village indien avant que le venin m'eût terrassé, on y pourrait peut-être faire quelque chose pour me sauver. Oh! pourquoi avais-je attendu si longtemps, perdu tant de précieuses minutes! La pluie s'était mise à tomber à grosses gouttes, l'obscurité s'était épaissie, le tonnerre résonnait presque sans interruption. Poussant un cri d'angoisse, je bondis sur mes pieds et allais m'élancer dans la direction du village, quand un éclair éblouissant me fit hésiter. Quand il se fut évanoui, je tournai une dernière fois les yeux vers la jeune fille. Son visage était d'une pâleur mortelle et ses cheveux semblaient plus noirs que la nuit; elle me regarda et me tendit les bras en poussant un cri bas semblable à un gémissement. « Adieu pour toujours! » murmurai-je, et lui tournant une fois de plus le dos, je me précipitai dans le bois comme un dément. Mais il est probable que dans mon trouble je m'étais trompé de direction, car au lieu de me trouver au bout de quelques minutes à la lisière de la forêt, au bord de

la savane, je m'aperçus que je m'enfonçais de plus en plus parmi les arbres. Je m'arrêtai, perplexe, sans pouvoir toutefois me débarrasser de la certitude que j'étais parti dans la bonne direction. Éventuellement je résolus de pousser en avant sur une centaine de mètres pour rebrousser chemin si je ne trouvais point de sortie. Mais ce n'était point là chose commode. Je me trouvai bientôt empêtré dans d'épaisses broussailles, ce qui me déconcerta à un tel degré, qu'en fin de compte je m'avouai avec désespoir que je m'étais irrémédiablement perdu. Et dans quelles circonstances ! Par intervalles un éclair jetait dans l'intérieur du bois une vive lueur bleue qui ne servait qu'à me montrer que je m'étais égaré dans un endroit où, même en plein midi et sous un ciel sans nuages, il m'aurait été fort difficile d'avancer ; or, ces brefs éclairs étaient suivis par d'épaisses ténèbres ; je ne pouvais que me frayer un passage en aveugle, me meurtrissant et me lacérant la chair à chaque pas, tombant sans cesse pour me relever et lutter de nouveau, tantôt escadant des arbres abattus, tantôt plongé jusqu'à mi-corps dans quelque mare ou dans quelque torrent.

Vains, absolument vains me paraissaient tous ces frénétiques efforts ; à chaque pause, quand, épuisé, je m'arrêtais pour respirer, suffoqué presque par les battements de mon cœur, une douleur sourde, continue, agaçante, à la jambe mordue me rappelait que je n'avais plus que peu de temps à vivre, qu'en m'attardant j'avais laissé échapper mon unique chance de salut.

Combien de temps luttai-je pour m'ouvrir un chemin à travers cet épais bois noir, je l'ignore ; peut-être deux ou trois heures ; mais les heures me semblaient des années chargées d'une agonie prolongée. Tout d'un

coup, je m'aperçus que je n'étais plus gêné par les broussailles, que je cheminai sur un sol net : mais il faisait plus sombre encore, plus sombre que la plus sombre nuit ; enfin, quand un éclair traversa le feuillage, je constatai que je me trouvais dans un lieu étrange d'aspect, où des arbres très hauts s'élevaient à une grande distance les uns des autres, sans broussailles pour entraver la marche. Reprenant mon souffle, je m'élançai au pas de course. Au bout d'un moment, je constatai que j'étais sorti d'entre les grands arbres et me trouvais dans un endroit plus découvert, garni d'arbrisseaux et de buissons : cela me fit espérer un instant d'avoir atteint enfin la lisière de la forêt. Vain espoir ! Une fois de plus il me fallut me démener à travers d'épaisses broussailles.

J'émergeai enfin sur une pente découverte, où de nouveau je pus voir sur une certaine distance autour de moi, à la faveur du peu de lumière qui traversait l'épais voile des nuages. M'étant péniblement traîné jusqu'au sommet de cette pente, je vis qu'une savane s'étendait au delà et me réjouis de m'être libéré de la forêt. Je fis quelques pas et je me trouvai sur le bord même d'un précipice de dix-sept mètres au moins de profondeur. Je n'avais jamais vu ce précipice ; je sus donc que je ne pouvais être du bon côté de la forêt. Mon seul espoir était à présent de sortir entièrement d'entre les arbres et de me mettre à la recherche du village ; j'entrepris donc de suivre le talus pour découvrir un chemin de descente. Aucune brèche ne se présenta, et bientôt je me trouvai arrêté par un épais fourré. J'allais revenir sur mes pas quand j'observai un arbre, haut et élancé, qui poussait au fond du précipice et dont le sommet s'étalant à deux mètres au-dessous mes pieds, semblait m'offrir un moyen d'éva-

sion. M'encourageant de la pensée que si je m'écrasais dans ma chute je ne ferais probablement qu'échapper à une mort lente et bien plus douloureuse, je me laissai tomber dans le feuillage qui s'étendait au-dessous de moi comme un nuage, tout en saisissant désespérément les branches dans ma chute. Un moment je me sentis soutenu ; mais, l'une après l'autre, les branches cédèrent sous mon poids et, à partir de ce moment, je ne me souviens, très vaguement, que d'un vol rapide à travers l'air avant de perdre connaissance.

CHAPITRE VII

En reprenant mes sens, j'eus d'abord vaguement l'impression que j'étais étendu quelque part, blessé et incapable de me mouvoir ; qu'il faisait nuit et qu'il fallait garder les yeux fermés à bloc pour empêcher qu'ils ne fussent aveuglés par des éclairs violents et presque ininterrompus. Blessé et endolori dans tout mon corps, mais au chaud et au sec, au sec certainement : ce n'étaient point d'ailleurs les éclairs qui m'aveuglaient, mais la lueur d'un feu. Peu à peu je commençai à remarquer les choses. Le feu brûlait sur un plancher d'argile à quelques pieds de l'endroit où j'étais couché. Devant lui, sur une bûche, était assis ou accroupi un être humain. Un vieillard, le menton sur la poitrine, les mains nouées devant ses genoux relevés ; je n'apercevais qu'une petite partie de son front et de son nez. Un Indien, me sembla-t-il, à en juger d'après ses cheveux raides, secs et grisonnants, sa peau d'un brun foncé. La cabane était vaste et s'abaissait sur les côtés jusqu'à soixante centimètres du sol ; mais elle ne contenait ni hamacs, ni arcs, ni javelots, et point de peaux, même sous moi, car je reposais sur des nattes de paille. Au dehors la tempête faisait encore rage ; la pluie ruisselait avec des écla-boussissements et, de temps à autre, le tonnerre grondait au loin. Il y avait aussi du vent ; je l'écoutai sangloter parmi les arbres et par moments une bouffée

entraîna, soulevait les cendres blanches autour des pieds du vieillard et agitait les flammes jaunes comme un drapeau. Je me rappelai le début de la tempête, la fille sauvage, la morsure du serpent, mes violents efforts pour trouver une sortie hors des bois et, pour finir, ce saut dans l'abîme où se terminait le souvenir. Que je n'eusse point été tué par la dent venimeuse ni par l'affreuse chute qui avait suivi, me parut un miracle. Et dans ces lieux sauvages et solitaires, privé de connaissance sous ce terrible orage et ces ténèbres, une créature humaine m'avait trouvé — un sauvage sans doute, mais néanmoins un bon Samaritain — qui m'avait sauvé de la mort ! Me sentant meurtri par tout le corps, je n'essayai point de bouger, redoutant la douleur que cela me causerait ; et je souffrais d'une atroce migraine ; mais tout cela me parut autant de désagréments insignifiants après de telles aventures et de tels périls. Je sentais que j'étais guéri, ou que j'allais guérir de cette venimeuse morsure ; que je ne mourrais point, que je vivrais, que je vivrais pour rentrer dans mon pays ; et cette pensée fit déborder mon cœur, des larmes de gratitude et de félicité montèrent à mes yeux.

En de pareils moments l'homme éprouve des sentiments de bienveillance et répandrait volontiers un peu de cet excès de bonheur sur ses semblables pour alléger d'autres cœurs ; et ce vieillard, qui était probablement l'instrument de mon salut, commença à exciter grandement mon intérêt, ma compassion. Car il semblait si misérable dans son grand âge et ses guenilles, si abattu, assis là, les genoux relevés, ses grands pieds bruns et nus presque noirs par contraste avec les blanches cendres végétales qui les entouraient ! Que faire pour lui ? Que lui dire pour ranimer ses esprits,

dans cette langue indienne qui ne possède guère ou point de mots pour exprimer la sympathie? Incapable de trouver quelque chose de mieux, je m'écriai soudain : « Fume, vieillard ! Pourquoi ne fumes-tu pas ? C'est bon de fumer ! »

Il tressaillit violemment et, se tournant, fixa les yeux sur moi. Je vis alors que ce n'était point un pur Indien, car bien qu'il fût brun comme le vieux cuir, il portait barbe et moustache. Curieux visage, celui de ce vieillard : on eût dit que la jeunesse et la vieillesse en faisaient leur champ de bataille. Son front était lisse, hormis deux lignes parallèles en son milieu qui s'étendaient sur toute sa longueur, le partageant en zones ; ses sourcils arqués étaient noirs comme l'encre, et ses petits yeux noirs étaient vifs et rusés, comme ceux d'un animal sauvage et carnivore. Dans cette partie de son visage la jeunesse s'était maintenue, surtout dans les yeux, qui paraissaient jeunes et pleins de vie. Mais plus bas l'âge avait triomphé, griffonnant de rides la surface entière de la peau, tandis que moustache et barbe étaient blanches comme le duvet du chardon.

— « Aha, l'homme mort est de nouveau vivant ! » s'exclama-t-il avec un rire qui ressemblait à un gloussement. Ceci en langue indienne ; puis, en espagnol, il ajouta : « Mais parlez-moi dans le langage que vous connaissez le mieux, señor ; car si vous n'êtes point Vénézuélien, moi, je veux être hibou. »

— « Et qu'êtes-vous donc, vieillard ? » lui demandai-je.

— « Ah ! j'avais raison ! Ma foi, monsieur, ce que je suis est nettement écrit sur ma figure. A coup sûr vous ne me prenez point pour un païen ! Je pourrais être un noir d'Afrique, ou un Anglais, mais un Indien

— cela, non ! Mais il y a une minute vous avez eu la bonté de m'inviter à fumer. Comment, monsieur, un pauvre homme peut-il fumer, qui n'a point de tabac ? »

— « Point de tabac, dans la Guyane ? »

— « Le croiriez-vous ? Mais, monsieur, ne me blâmez pas ; si la bête qui vint une nuit et détruisit mes plantes quand elles étaient prêtes à être coupées, avait pris des potirons et des patates douces à la place, cela eût mieux valu pour elle, ou les malédictions n'ont point d'effet. Et la plante pousse avec lenteur, monsieur, ce n'est point une mauvaise herbe qui mûrit en un jour. Quant aux autres feuilles de la forêt, je les fume, oui-da ; mais il n'y a point de réconfort pour les poumons dans une telle fumée. »

— « Ma blague à tabac était pleine, » dis-je. « Vous la trouverez dans mon manteau, si je ne l'ai pas perdu. »

— « Que les saints l'interdisent ! » s'écria-t-il. « Petite-fille, Rima, as-tu une blague à tabac parmi les autres objets ? Donne-la-moi. »

Je m'aperçus alors qu'une autre personne se trouvait dans la hutte, une mince jeune fille, qui se tenait assise contre la paroi de l'autre côté du feu, en partie cachée par l'ombre. Elle tenait sur ses genoux mon ceinturon de cuir, avec le revolver dans son étui et le couteau de chasse qui y était attaché, et les quelques objets que contenaient mes poches. Prenant la blague, elle la lui tendit ; il s'en empara avec une étrange avidité.

— « Je la rendrai bientôt, Rima, » fit-il. « Laisse-moi d'abord fumer une cigarette, et ensuite une autre. »

Il semblait donc probable que le brave vieillard avait déjà jeté des regards de concupiscence sur ma

propriété, et que sa petite-fille en avait pris soin pour moi. Mais comment la silencieuse et timide fillette l'avait-elle si bien défendue? C'était un problème, à voir l'intensité avec laquelle le vieillard semblait en jouir à présent, aspirant vigoureusement la fumée dans ses poumons pour, l'ayant gardée dedans dix ou quinze secondes, la laisser s'envoler par la bouche et par le nez en jets et nuages bleus. Son expression s'adoucit visiblement, il devint de plus en plus animé et loquace, et me demanda comment il se faisait que je me trouvais en ces lieux solitaires. Je lui dis que je demeurais avec l'Indien Runi, son voisin.

— « Mais, señor », fit-il, « si ce n'est point une impertinence, comment un jeune homme d'un aspect aussi distingué, un Vénézuélien, cohabite-t-il avec ces enfants du diable? »

— « Vous n'aimez donc point vos voisins? »

— « Je les connais, señor, comment les aimerais-je? » Il roulait déjà une deuxième ou une troisième cigarette, et je ne pus m'empêcher de remarquer qu'il prenait dans ses doigts beaucoup plus de tabac qu'il n'était nécessaire, et qu'à chaque coup le surplus se trouvait transporté dans je ne sais quel réceptacle secret dissimulé parmi ses guenilles. « Les aimer, señor! Ce sont des infidèles, et comme tels un bon chrétien ne doit que les haïr. Ce sont des voleurs, ils nous volent sous vos yeux mêmes, tant ils sont dépourvus de honte. Ce sont aussi des assassins; avec plaisir brûleraient-ils ce pauvre chaume au-dessus de ma tête et me tueraient ainsi que ma pauvre petite-fille qui partage cette vie solitaire avec moi, s'ils en avaient le courage. Mais tous ils sont de francs poltrons, et ils n'osent s'approcher de moi, ils n'osent même pas pénétrer dans ce bois. Vous ririez si vous m'enten-

diez dire ce dont ils ont peur, un enfant en rirait ! »

— « De quoi ont-ils donc peur ? » lui demandai-je, car ses paroles avaient excité mon intérêt à un vif degré.

— « En bien, señor, le croiriez-vous ? Ils craignent cette enfant, ma petite-fille, qui est assise là devant vous. Une pauvre innocente fillette de dix-sept étés, une chrétienne qui sait son catéchisme et ne ferait point de mal à la plus petite bête qu'ait créée le bon Dieu ; non, même à une mouche, laquelle n'est point considérée à cause de sa petitesse. Eh ! oui, señor, c'est grâce à son cœur tendre que vous êtes ici en sûreté et à l'abri, au lieu d'être dehors dans cette nuit de tempête. »

— « A elle, à cette jeune fille ? » répliquai-je avec étonnement. « Expliquez-vous, vieillard, car je ne sais point comment j'ai été sauvé. »

— « Aujourd'hui, señor, à cause de votre étourderie, vous avez été mordu par un serpent venimeux. »

— « Oui, cela est vrai, quoique j'ignore comment vous en avez pu avoir connaissance. Mais alors, pourquoi ne suis-je pas mort, avez-vous fait quelque chose pour me sauver des effets du poison ? »

— « Rien du tout. Qu'aurais-je pu faire si longtemps après la morsure ? Quand un homme est mordu par un serpent dans un lieu désert, il est entre les mains de Dieu. Il vivra ou mourra selon la volonté de Dieu. Il n'y a rien à faire. Mais sûrement, señor, vous vous rappelez que ma pauvre petite-fille était avec vous dans le bois quand le serpent vous mordit ? »

— « Une fille était là, une étrange fille que j'avais vue et entendue en marchant dans la forêt. Mais pas celle-ci, sûrement pas cette fille-ci. »

— « Pas une autre, » fit-il en roulant avec soin une nouvelle cigarette.

— « Ce n'est pas possible ! » ripostai-je.

— « Mal vous en eût pris, señor, si elle ne se fût trouvée là. Car après avoir été mordu, vous vous précipitâtes au plus profond du bois, tournant en cercle comme un dément, pendant combien de temps, le ciel seul le sait. Mais elle ne vous quitta pas une seconde ; elle était toujours près de vous, vous auriez pu la toucher avec votre main. Enfin quelque bon ange qui vous observait pour arrêter votre course, vous rendit fou tout à fait, vous fit sauter dans un précipice et perdre les sens. A peine aviez-vous touché terre qu'elle était avec vous, ne me demandez pas comment elle put descendre ! Et quand elle vous eut adossé à la falaise, elle vint me chercher. Par bonheur l'endroit où vous étiez tombé se trouve près d'ici, à cinq cents mètres à peine de cette porte. Et moi, de mon côté, j'étais disposé à l'aider à vous sauver ; car je savais que ce n'était point un Indien qui était tombé, puisqu'elle n'aime point cette race et qu'ils ne viennent point ici. La tâche ne fut pas commode, car vous pesez lourd, señor ; mais à nous deux nous vous avons porté dans cette hutte. »

Tandis qu'il parlait la jeune fille était restée assise dans la même attitude inquiète et inattentive qu'elle avait quand je l'avais remarquée tout d'abord, les yeux baissés, les mains pliées dans son giron. Évoquant la lumineuse créature qui dans le bois avait protégé le serpent contre moi et calmé sa rage, je trouvai difficile de croire ces paroles et restai encore un peu incrédule.

— « Rima, c'est votre nom, n'est-ce pas ? Voulez-vous venir ici et vous tenir devant moi pour me permettre de vous regarder attentivement ? »

— « Si, señor, » répondit-elle avec douceur ; et se

débarrassant des objets qu'elle tenait sur ses genoux, elle se leva ; puis, passant derrière le vieillard, elle vint se mettre devant moi, les yeux toujours fixés sur le sol, véritable image de l'humilité.

Sa taille était bien celle de la fille des bois, mais elle portait à présent un court vêtement de coton décoloré et le nuage épars de sa chevelure était comprimé en deux tresses qui pendaient sur son dos. Le visage lui aussi montrait les mêmes lignes délicates, mais de la brillante animation, du coloris changeant, de l'expression, il ne restait aucune trace. Comme je considérais sa figure, tandis qu'elle se tenait devant moi, silencieuse, timide et sans entrain, l'image de son être plus brillant apparut avec éclat à mon esprit. Je ne revenais pas d'étonnement devant un contraste pareil.

Avez-vous jamais observé un oiseau-mouche se mouvant en une danse aérienne parmi les fleurs — vivante gemme prismatique qui change de couleur à chaque changement de position — comment en se tournant il reçoit la lumière sur son col bruni et les plumes de sa collerette ; vert, or et flamme, les rayons se transforment en visibles flocons et retombent, se dissipant entièrement, pour être suivis d'autres, et d'autres encore ? Par ses formes exquises, sa changeante splendeur, ses mouvements rapides et l'immobilité intermittente qu'elle prend dans les airs, c'est là une créature d'un charme féérique qui défie toute description. Et avez-vous vu cette même créature se percher soudain sur une branchette, dans l'ombre, ses ailes brumeuses et l'éventail de sa queue repliés, l'iridescente gloire évanouie, pareille à quelque petit oiseau au terne plumage tristement perché dans une cage ? Aussi grande la différence qui apparaissait dans la jeune fille, telle que je l'avais vue dans la forêt et

telle qu'elle se montrait à présent sous le toit enfumé, à la lueur du feu.

L'ayant contemplée quelques instants, je parlai : « Rima, il doit y avoir beaucoup de force dans cette charpente, qui semble si délicate ; voulez-vous me soulever un peu ? »

Mettant un genou à terre et glissant ses bras autour de moi, elle m'aida à m'asseoir.

— « Merci, Rima. O misère ! » ajoutai-je en gémissant. « Reste-t-il dans mon pauvre corps un os qui ne soit pas brisé ? »

— « Rien de brisé ! » s'écria le vieillard, des nuages de fumée s'envolant avec ses paroles. « Je vous ai bien examiné, jambes, bras, côtes. Car voici ce qui s'est produit, señor. Un buisson d'épines dans lequel vous étiez tombé vous empêcha de vous aplatir sur le sol pierreux. Mais vous êtes contusionné, señor, tout noir de contusions ; et il y a davantage d'égratignures sur votre peau que de lettres sur une page écrite. »

— « On dirait qu'une longue épine a pénétré dans ma cervelle, tant elle me fait mal. Sentez mon front, Rima : est-il très chaud et sec ? »

Elle fit ce que je lui demandais, me touchant légèrement avec sa petite main fraîche. « Non, señor, pas chaud, mais tiède et moite », dit-elle.

— « Le ciel en soit loué ! Pauvre fille ! Et vous m'avez suivi à travers le bois au milieu de ce terrible orage ! Ah ! si je pouvais lever mon bras meurtri, je prendrais votre main pour la baiser par reconnaissance pour un si grand service. Je vous dois la vie, douce Rima, que ferai-je pour m'acquitter d'une si grande dette ? »

Le vieillard gloussa de joie, mais la jeune fille ne leva pas les yeux et s'abstint de parler.

— « Dites-moi, douce enfant, car je ne puis encore saisir la portée de tout ceci ; est-ce réellement vous qui avez sauvé la vie du serpent que je voulais tuer, est-ce vous qui vous teniez près de moi dans le bois avec le serpent étendu à vos pieds? »

— « Si, señor, » répondit-elle avec douceur.

— « Et c'est vous que j'aie vue un jour dans le bois, couchée sur le sol et jouant avec un petit oiseau? »

— « Si, señor. »

— « Et c'est vous qui me suiviez si souvent entre les arbres, m'appelant et vous cachant pourtant, si bien que je ne pouvais jamais vous voir? »

— « Si, señor. »

— « Oh ! ceci est surprenant ! » m'exclamai-je ; et le vieillard gloussa de nouveau.

— « Mais dites-moi, ma douce enfant, » repris-je, « vous ne m'avez jamais adressé la parole en espagnol ; quel est l'étrange et musical langage que vous parliez? »

Elle me lança un regard effarouché, parut troublée, mais s'abstint de répondre.

— « Señor, » dit le vieillard, « c'est là une question à laquelle vous permettrez à mon enfant de ne pas répondre. Non point, señor, que la bonne volonté lui fasse défaut, car elle est docile et obéissante, bien que ce soit moi qui le dise ; mais il n'y a point de réponse au delà de ce que je puis vous dire. Et c'est, señor, que toute créature, homme ou oiseau, a la voix que Dieu lui a donnée ; chez certains cette voix est musicale, et chez les autres elle ne l'est pas. »

— « Fort bien, vieillard, » me dis-je en moi-même ; restons-en là pour le moment. Mais si je dois vivre et non mourir, je ne me satisferai pas longtemps de cette explication trop simple. »

— « Rima, » fis-je à voix haute ; « vous devez être fatiguée ; je suis bien inconsideré de vous laisser debout si longtemps ».

Son visage s'anima légèrement. Elle se baissa et répliqua à voix basse : « Je ne suis pas fatiguée, señor. Permettez-moi de vous donner quelque chose à manger. »

Elle s'éloigna vivement vers le feu et revint peu après avec un plat de terre chargé de potiron rôti et de patates douces. S'agenouillant auprès de moi, elle me donna dextrement à manger avec une petite cuiller en bois. Je ne m'affligeai point de l'absence de viande ni des piquants condiments qu'aiment les Indiens ; je ne m'aperçus même pas qu'il n'y avait point de sel dans ces légumes, tant j'étais occupé à examiner ce beau visage délicat tandis qu'elle me donnait ses soins. L'exquise fragrance de son haleine était davantage pour moi que les mets les plus délicieux ; et c'était un délice chaque fois qu'elle levait la cuiller vers ma bouche d'entrevoir un moment ses yeux, qui maintenant semblaient sombres comme le vin quand on lève le verre pour voir la lumineuse lueur de rubis parmi la pourpre. Mais elle ne se départit pas un instant de son attitude silencieuse, humble, contrainte ; et quand je me la rappelais déchaînée contre moi dans son étincelant courroux, déversant ce torrent d'invectives en son mystérieux langage, je me confondais en étonnement et en admiration devant une pareille métamorphose et cette double personnalité. Ayant apaisé ma faim, elle s'éloigna sans bruit et, soulevant une natte de paille, disparut dans l'appartement privé où elle dormait, lequel était séparé par une cloison de la chambre où je me trouvais.

Le vieillard dormait sur une couchette ou bat-flanc

en bois de l'autre côté de la pièce, mais il n'était guère pressé de dormir, et après que Rima nous eut quittés, il mit une autre bûche dans le feu et alluma une nouvelle cigarette. Dieu sait combien il en avait déjà fumé. Il devint fort loquace et appela ses deux chiens, que je n'avais pas encore remarqués, pour me les montrer. Leurs noms m'amusèrent, Sucio et Goloso : Sale et Glouton. C'étaient des bêtes hargneuses, au poil jaune et rêche, qui ne gagnèrent point mon cœur, mais à en croire leur maître, elles possédaient toutes les vertus canines ; et il discourait encore sur ce sujet quand je m'endormis.

CHAPITRE VIII

Quand vint le matin j'étais trop courbaturé pour remuer, et ce ne fut que le lendemain que je pus me traîner dehors pour m'asseoir à l'ombre des arbres. Mon vieil hôte, qui s'appelait Nuflo, s'en alla avec ses chiens, laissant à la jeune fille le soin de s'occuper de moi. Deux ou trois fois pendant la journée elle se montra pour me donner à boire et à manger, mais elle demeura silencieuse et gênée comme le premier soir où je l'avais vue dans la case.

Tard dans l'après-midi Nuflo rentra, sans dire où il était allé ; peu après Rima réapparut, timide comme d'habitude, dans sa robe de cotonnade défraîchie, le nuage de sa chevelure comprimé en deux longues tresses. Ma curiosité plus excitée que jamais, je résolus d'approfondir le mystère de sa vie. La jeune fille ne s'était pas montrée communicative, mais à présent que Nuflo était de retour, je fus régalé d'autant de conversation que je me souciais d'entendre. Il parla de bien des choses, n'omettant que celles dont j'aurais souhaité l'entendre discourir ; mais son sujet de prédilection semblait être le gouvernement divin du monde, « la politique de Dieu » et ses nombreuses imperfections, autrement dit, les abus multiples que de temps à autre on avait laissé s'y glisser. Le vieillard était pieux, mais comme beaucoup de ceux de sa condition dans mon pays, il se permettait de critiquer fort libre-

ment les pouvoirs d'en-haut, depuis le Roi du ciel jusqu'au moindre saint dont le nom figure au calendrier.

— « Ces choses-là, señor, » disait-il, « ne sont pas bien réglées. Considérez ma situation. Ici je me trouve contraint pour mes péchés d'habiter ces déserts avec ma pauvre petite-fille... »

— « Elle n'est point votre petite-fille ! » l'interrompis-je soudain, pensant l'amener à un aveu par la surprise.

Mais il prit son temps pour répondre :

— « Señor, on n'est jamais sûr de rien en ce monde. Pas absolument sûr. Ainsi il peut arriver que vous vous mariiez un jour, et qu'en dû temps votre épouse vous fasse don d'un fils, d'un fils qui héritera votre fortune et transmettra votre nom à la postérité. Et pourtant, señor, dans ce monde, vous ne saurez jamais en toute certitude s'il est vraiment votre fils. »

— « Poursuivez ce que vous étiez en train de dire, » répondis-je avec quelque dignité.

— « Nous voici donc ici, » continua-t-il, « contraints d'habiter ce pays, et nous n'y trouvons point de protection convenable contre l'infidèle. Eh bien, monsieur, c'est là une injustice criante, et il n'est que seyant chez quelqu'un qui possède la véritable foi et est un loyal sujet du Tout-Puissant, que de montrer du doigt en toute humilité qu'Il devient fort négligent de Ses affaires et perd beaucoup de Son prestige. Et qu'est-ce qui est, señor, au fond de tout cela ? Le favoritisme. Nous savons que l'Être suprême ne peut se trouver partout en personne, ni s'occuper de chacun des petits tracassés qui s'élèvent dans le monde, affaires totalement indignes de Son attention ; et qu'il Lui faut, comme au Président du Vénézuéla ou à l'Empereur du Brésil,

déléguer des hommes — des anges si vous aimez mieux — pour conduire Ses affaires et surveiller chaque district. Eh bien, il est manifeste que pour ce pays de Guyane la personne qu'il fallait n'a pas été nommée. Toutes les mauvaises actions s'y commettent, et il n'y a point de remède, et le chrétien n'est pas mieux considéré que l'infidèle. Or, señor, dans une ville voisine de l'Orénoque, j'ai vu une fois sur une église l'archange Michel, tout en pierre, deux fois plus grand qu'un homme, un pied sur un monstre fait comme un caïman, mais avec des ailes de chauve-souris et la tête et le cou d'un serpent. Dans ce monstre il plongeait sa lance. Voilà le genre de personne qu'on devrait envoyer gouverner ces latitudes, une personne pleine de fermeté et de résolution, avec de la force dans le poignet. Et pourtant il est probable que cet homme — ce saint Michel — fait le pied de grue dans le palais, se tournant les pouces, en attendant d'être employé, alors que d'autres plus faibles et — le ciel me pardonne, point insensibles à un pot-de-vin, peut-être — sont envoyés dans cette province pour la gouverner. »

Telle était la corde qu'il faisait vibrer pendant des heures ; c'était un sujet élevé sur lequel il avait longuement médité au cours de sa solitaire existence, et il était heureux de l'occasion d'aérer ses griefs et d'exposer ses vues. Au début ç'avait été un plaisir que d'entendre à nouveau de l'espagnol, et le vieillard, pour ignorant qu'il fût des lettres, n'en parlait pas moins fort bien ; mais ceci, je puis le dire, est chose commune en notre pays, où chez le paysan la rapidité de l'intelligence et le sentiment poétique compensent souvent le manque d'instruction. Au surplus ses opinions me divertissaient, bien qu'elles ne fussent point neuves. Mais au bout d'un instant, je fus las de

l'écouter, et continuai pourtant, me déclarant d'accord avec lui, le poussant pour qu'il se rassasiât de parler, dans l'espoir qu'il en viendrait enfin à aborder des sujets personnels et à me raconter son histoire et l'origine de Rima. Mais cet espoir fut vain ; il ne voulut pas laisser tomber un seul mot pour m'éclairer, quelle que fût mon astuce à le pousser.

— « C'est bon, » pensai-je, « mais si vous êtes astucieux, vieillard, je le serai aussi ; et patient par surcroît ; car tout vient à point à qui sait attendre. »

Il n'était guère pressé de se débarrasser de moi. Au contraire, il fit de fort patentes allusions au fait que je me trouverais plus en sûreté sous son toit qu'avec les Indiens, tout en s'excusant de ne point me donner de viande à manger.

— « Mais pourquoi n'avez-vous point de viande ? Jamais je n'ai vu d'animaux plus abondants et moins farouches que dans ce bois. »

Avant qu'il pût répondre, Rima entra, avec un vase d'eau puisée dans la source ; me jetant un coup d'œil, il leva le doigt pour me faire comprendre qu'un tel sujet ne devait pas être discuté en sa présence ; mais dès qu'elle fut sortie de la pièce, il y revint de lui-même.

— « Señor, » fit-il, « avez-vous oublié votre aventure avec le serpent ? Sachez donc que ma petite-fille ne vivrait pas avec moi un jour de plus si je levais la main sur une quelconque créature vivante. Pour nous, señor, chaque jour est jour de jeûne, mais sans poisson. Nous avons du maïs, du potiron, de la cassave, des patates, et cela suffit. Et même de ces fruits cultivés de la terre elle mange peu dans la maison, préférant certaines baies et gommés sauvages, lesquelles sont davantage de son goût, et qu'elle cueille ici et là pendant ses courses dans le bois. Et moi, señor, l'aimant

comme je le fais, quel que puisse être mon penchant personnel, je ne répands point le sang ni ne mange de la viande. »

Je le regardai avec un sourire incrédule.

— « Et vos chiens, vieillard? »

— « Mes chiens? monsieur, ils ne s'arrêteraient ni ne se retourneraient si un coatimundi traversait leur chemin, un animal à l'odeur forte. Tel homme, tel chien. N'avez-vous point vu des chiens manger de l'herbe, monsieur, même au Vénézuéla, où ne prédominent point de pareils sentiments? Et quand il n'y a point de viande — quand la viande est interdite — ces sagaces animaux s'accoutument à un régime végétarien. »

Je ne pouvais guère dire au vieillard qu'il mentait, c'eût été de mauvaise politique; je passai donc là-dessus. « Je ne doute pas que vous ayez raison, » lui dis-je. « J'ai entendu dire qu'il y a en Chine des chiens qui ne mangent pas de viande, mais qui sont eux-mêmes mangés par leurs maîtres après avoir été engraisés avec du riz. Je ne me soucieraïis guère de dîner d'un de vos animaux, vieillard. »

Il les regarda d'un air critique et répliqua : « Certes, ils sont maigres. »

— « Je songeais moins à leur maigreur qu'à leur odeur. Leur parfum quand ils s'approchent de moi n'a rien qui rappelle les fleurs, mais ressemble à celui des autres chiens qui se nourrissent de viande et ont offensé mes narines trop sensibles, même dans les salons de Caracas. Il n'a rien de commun avec la fragrance du bétail quand il revient du pâturage. »

— « Tout animal, » répliqua-t-il, « dégage l'odeur qui est particulière à son espèce. »

Fait incontestable qui ne me laissait rien à dire.

Quand j'eus retrouvé suffisamment la souplesse de mes membres pour marcher avec aise, j'allai faire un tour dans le bois, espérant que Rima m'accompagnerait, et que là, parmi les arbres, elle rejetterait cette contrainte et cette timidité artificielles qui lui étaient coutumières dans la maison.

Ce fut ce qui se produisit ; elle m'accompagna dans ce sens qu'elle était toujours près de moi, ou à portée de l'oreille, et son attitude était maintenant aussi libre et dégagée que je pouvais le souhaiter ; mais je ne gagnai guère au change. Elle fut une fois de plus la créature affriolante, insaisissable, mystérieuse que j'avais connue tout d'abord par sa voix errante et musicale. La seule différence était que les sons mélodieux, inarticulés, se faisaient entendre moins souvent et qu'elle ne craignait plus de se montrer à moi. Ceci pour peu de temps suffit à me rendre heureux, puisque jamais on n'avait vu d'être plus ravissant, d'être dont le charme risquât moins de se perdre à force d'être vu.

Mais la garder près de moi ou toujours en vue fut, je le découvris, chose impossible : elle voulait être libre comme le vent, libre comme le papillon, allant et venant au gré de son caprice, disparaissant une douzaine de fois par heure. L'amener à marcher sobrement près de moi ou à s'asseoir et entrer en conversation, semblait aussi difficile que d'appriivoiser le petit oiseau-mouche au cœur de feu qui s'élance comme une flamme, demeure suspendu et immobile quelques secondes devant votre visage, puis, rapide comme l'éclair, disparaît à nouveau.

A la fin, convaincu qu'elle n'était jamais aussi heureuse que lorsqu'elle m'entraînait à sa poursuite dans le bois, que malgré sa sauvagerie d'oiseau elle possé-

dait un tendre cœur humain, facile à émouvoir, je résolu de chercher à l'attirer par un innocent stratagème. Étant sorti un matin, après l'avoir appelée plusieurs fois sans résultat, je pris un air abattu, comme si je souffrais ou étais déprimé par le chagrin ; enfin, ayant trouvé sous un arbre une racine favorablement exposée, dans un endroit où le sol était sec et couvert de sable jaune, je m'assis et refusai d'aller plus loin. Car elle voulait toujours me mener de plus en plus loin, et chaque fois que je faisais halte, elle revenait pour se montrer ou pour me gronder ou m'encourager dans son mystérieux langage. Mais c'est en vain qu'elle mit en œuvre tous ses jolis petits artifices : la joue appuyée sur la main, je demeurai assis, les yeux fixés sur le sable, observant les petites particules qui étincelaient comme de la poudre de diamant quand les touchait la lumière. Une heure entière se passa de la sorte, pendant laquelle je m'encourageais en me disant mentalement : « Ceci est une lutte entre nous deux ; le plus patient, celui dont la volonté est la plus forte, et ce devrait être l'homme, doit l'emporter. Et si je gagne cette fois-ci, il me sera plus facile à l'avenir de découvrir ce que je suis déterminé à apprendre et que cette fille me doit révéler, puisque je n'ai rien pu tirer du vieillard. »

Cependant elle venait, s'en allait, revenait ; pour finir, convaincue que j'étais inébranlable, elle s'approcha et se tint près de moi. Son visage, vers lequel je levai les yeux, portait une expression assez troublée, à la fois troublée et curieuse,

— « Viens ici, Rima, » lui dis-je, « et reste un instant avec moi, je ne puis te suivre à présent. »

Elle fit un ou deux pas en hésitant, puis redevint immobile ; enfin, lentement et comme à regret, elle

vint se placer à un mètre de moi, Je me levai alors afin de mieux observer son visage en appuyant la main sur la rude écorce de l'arbre.

— « Rima, » fis-je d'une voix basse et caressante, « veux-tu rester ici avec moi un instant et me parler, non en ton langage, mais dans le mien, pour que je puisse comprendre? Veux-tu m'écouter quand je te parle, et me répondre? »

Ses lèvres remuèrent, mais sans faire aucun bruit. Elle paraissait étrangement inquiète. Rejetant ses cheveux épars sur son dos d'une secousse, elle remua avec ses petits orteils le sable étincelant, tout en me lançant au visage un ou deux coups d'œil timides.

— « Rima, tu ne m'as pas répondu. Ne veux-tu pas dire oui? »

— « Oui. »

— « Où ton grand-père passe-t-il ses journées quand il sort avec ses chiens? »

Elle secoua légèrement la tête mais refusa de parler.

— « N'as-tu pas de mère, Rima? Te souviens-tu de ta mère? »

— « Ma mère! ma mère! » s'exclama-t-elle à voix basse, mais avec une soudaine, une surprenante animation. S'approchant un peu plus de moi, elle continua : « Oh ! elle est morte ! Son corps est dans la terre et devenu poussière. Comme ça, » et elle remua le sable avec son pied. « Son âme est là-haut, où sont les étoiles et les anges, dit grand-père. Mais qu'est cela pour moi? Je suis ici, n'est-ce pas? Je lui parle malgré tout. Tout ce que je vois je le lui montre et je lui dis tout. Le jour dans les bois, quand nous sommes ensemble. Et la nuit quand je me couche je croise mes bras sur ma poitrine, comme ceci, et dis : « Mère, mère, tu es dans mes bras maintenant ; dormons ensemble. » Parfois

je dis : « Oh ! Pourquoi ne me réponds-tu jamais quand je parle ? Mère, mère, mère ! »

Sa voix, vers la fin, s'était élevée dans un cri lugubre, puis elle retomba pour mourir avec la dernière répétition en un murmure à peine perceptible.

— « Ah ! pauvre Rima ! Elle est morte et ne peut te parler, elle ne peut t'entendre ! Parle-moi, Rima ; moi je suis vivant et je puis te répondre. »

Mais déjà le nuage qui s'était levé tout d'un coup de son cœur, me laissant entrevoir ses mystérieuses profondeurs — ses imaginations si enfantines et ses sentiments si intenses — était retombé ; et mes paroles ne produisirent aucune réponse, hormis le retour sur son visage de la même expression troublée.

— « Silencieuse encore ? Alors, Rima, parle-moi de ta mère. Sais-tu que tu la reverras un jour ? »

— « Oui, quand je mourrai. C'est ce que disait le prêtre. »

— « Le prêtre ? »

— « Oui, à Voa, tu connais ? Ma mère y est morte quand j'étais petite, c'est si loin ! Et il y a treize maisons à côté de la rivière, juste ici ; et, de ce côté-ci, des arbres, des arbres. »

Ceci, pensai-je, était important et devait aboutir au renseignement même que je souhaitais ; je la pressai donc de me parler plus au long du village qu'elle venait de nommer et que je n'avais jamais entendu mentionner.

— « Je t'ai tout dit, » répondit-elle, surprise que je ne susse point qu'elle avait épuisé le sujet dans la demi-douzaine de paroles qu'elle avait prononcées.

Contraint de changer mes batteries, je dis au hasard : « Dis-moi, que demandes-tu à la Vierge Marie quand tu t'agenouilles devant son image ? Ton grand-

père m'a dit que tu avais une image dans ta petite chambre. »

— « Tu sais ! » jaillit sa réponse avec quelque chose comme du ressentiment. « Tout est là dedans, » ajouta-t-elle en agitant la main vers la case. « Ici, dans le bois, tout s'en va comme ceci, » et, se baissant rapidement, elle cueillit un peu de sable dans sa paume, puis le laissa filer entre ses doigts.

Ainsi elle illustrait comment tout ce qu'on lui avait appris coulait de son esprit quand elle se trouvait au grand air, loin de l'image. Au bout d'un instant elle ajouta : « Seule ma mère est ici, toujours avec moi. »

— « Ah ! pauvre Rima ! Seule, sans mère, rien qu'avec ton vieux grand-père ! Il est vieux ; que feras-tu quand il sera mort, qu'il aura pris son vol vers le pays étoilé où se trouve ta mère ? »

Elle m'interrogea du regard et répondit à voix basse : « Tu es ici. »

— « Mais quand je m'en irai ? »

Elle garda le silence ; ne voulant pas m'étendre sur un sujet qui semblait la chagriner, je repris : « Oui, je suis ici maintenant, mais tu ne veux pas rester avec moi et parler librement ! Est-ce que tu seras toujours comme ça si je reste avec toi ? Pourquoi es-tu toujours si silencieuse à la maison, si froide pour ton vieux grand-père ? Si différente, si pleine de vie comme un oiseau, quand tu es seule dans les bois ? Rima, parle-moi donc ! Ne suis-je pas davantage pour toi que ton vieux grand-père ? N'aimes-tu pas que je te parle ? »

Elle parut étrangement troublée par mes paroles. « Oh ! tu n'es pas comme lui, » répliqua-t-elle soudain. « Assis toute la journée sur une bûche près du feu — toute la journée, toute la journée ; Goloso et Sucio couchés à côté de lui — dormir, dormir. Oh ! quand je

t'ai vu dans le bois je t'ai suivi, et j'ai parlé, parlé ! Pourtant pas de réponse. Pourquoi ne viens-tu pas quand je t'appelle ? A moi ? » Et, imitant ma voix : « Rima ! Rima ! Viens ici ! Fais ceci ! Dis cela ! Rima ! Rima ! Ce n'est rien, rien, ce n'est pas toi », fit-elle le doigt levé vers ma bouche ; puis, comme si elle craignait de ne pas s'être clairement expliquée, elle toucha soudain mes lèvres avec son doigt. « Pourquoi ne me réponds-tu pas ? Parle-moi, parle-moi, comme ceci ! » Et se tournant un peu plus vers moi et me regardant avec des yeux qui venaient de changer d'un seul coup, perdant leur expression comme ennuagée pour en prendre une autre d'exquise tendresse, de ses lèvres jaillit une série de ces mystérieux sons qui m'avaient d'abord attiré vers elle, vifs et bas et comme d'un oiseau, et pourtant avec quelque chose de bien plus élevé, de plus pénétrant pour l'âme que n'importe quelle musique d'oiseau. Ah ! quel sentiment et quelles imaginations, quels singuliers tours d'expression, inconnus à mon esprit, étaient contenus dans ces doux symboles gaspillés. Je ne le saurais jamais, jamais je n'irais à elle quand elle m'appellerait ni ne répondrais à son esprit. Pour moi ce serait toujours des sons inarticulés, m'affectant comme une tendre musique spirituelle ; un langage sans paroles, suggérant davantage à l'âme que des paroles.

Le mystérieux discours mourut en un son zézayant, comme la faible note d'un oiselet tombant du nuage des feuillages sur la branche la plus haute d'un arbre ; et en même temps cette lumière nouvelle s'effaça de ses yeux, et elle détourna à moitié son visage d'un air désappointé.

— « Rima, » fis-je enfin, une nouvelle idée étant venue à mon secours, « il est vrai que je ne suis pas ici

(je touchai mes lèvres comme elle l'avait fait), et que mes paroles ne sont rien. Mais regarde dans mes yeux, et tu y verras tout, tout ce qui est dans mon cœur. »

— « Oh ! je sais ce que j'y verrais ! » répondit-elle avec vivacité.

— « Qu'y verrais-tu ; dis-le-moi ? »

— « Il y a une petite boule noire au milieu de ton œil ; je me verrais dedans pas plus grosse que ceci, » et elle marqua environ un huitième de l'ongle de son petit doigt. « Il y a une mare dans le bois, et je regarde dedans et je me vois. Cela est mieux. Aussi grande que je le suis, non pas petite et noire comme une petite, une toute petite mouche. » Et ayant dit ceci avec un certain dédain, elle s'éloigna de moi et se plaça au soleil ; ensuite, se tournant à demi vers moi et jetant un regard, vers mon visage d'abord, ensuite vers le ciel, elle leva la main pour attirer mon attention sur quelque chose qui s'y trouvait.

Très haut, à la hauteur des plus hautes branches, un grand papillon aux ailes bleues traversait l'espace d'un vol nonchalant. Bientôt il disparut par-dessus les arbres ; alors elle se tourna une fois de plus vers moi avec un petit rire qui ressemblait au bouillonnement d'une source, le premier que j'eusse entendu sur ses lèvres, et elle cria : « Viens ! Viens ! »

Je fus trop heureux de la suivre ; pendant deux heures nous vagabondâmes ensemble dans le bois : c'est-à-dire ensemble comme elle l'entendait, car bien qu'elle fût toujours proche, elle sut demeurer invisible la majeure partie du temps. A présent elle était évidemment d'humeur gaie et folâtre ; mille et mille fois, quand je scrutais quelque buisson largement étalé ou jetais un coup d'œil derrière un arbre quand son cri d'appel avait retenti, son rire bouillonnant m'arrivait

d'un endroit différent. Enfin, quelque part au centre du bois, elle me conduisit à un immense arbre mora qui poussait presque isolé, couvrant de ses branches une vaste étendue de terrain entièrement dégarnie de broussailles. A cet endroit elle disparut tout à coup ; après avoir écouté et regardé quelque temps en vain, je m'assis pour l'attendre contre le tronc géant. Bientôt j'entendis un son bas et gazouillant, tout près de moi, me semblait-il.

J'appelai : « Rima ! Rima ! » et, instantanément mon cri fut répété comme par un écho. A plusieurs reprises j'appelai, et toujours les mots revenaient, lancés vers moi, sans que je pusse décider s'ils l'étaient ou non par un écho. Je cessai alors d'appeler ; peu après le discret gazouillement se répéta, et je sus que Rima était non loin de moi. J'appelai :

— « Rima, où es-tu ? »

— « Rima, où es-tu ? » m'arriva la réponse.

— « Tu es derrière l'arbre. »

— « Tu es derrière l'arbre. »

— « Je t'attraperai, Rima. »

Cette fois, au lieu de répéter mes paroles, elle répondit : « Oh, non ! »

Je bondis et tournai autour de l'arbre à toute vitesse, certain de la trouver. Le tronc avait une circonférence de douze à treize mètres ; après en avoir fait deux ou trois fois le tour, je fis volte-face et courus dans le sens opposé, mais, n'ayant même pas aperçu la taquine, je finis par me rasseoir.

— « Rima, Rima ! » résonna la voix moqueuse dès que je fus assis. « Où es-tu, Rima ? Je t'attraperai, Rima ! L'as-tu attrapée, Rima ? »

— « Non, je ne l'ai pas attrapée. Il n'y a pas de Rima à présent. Elle s'est effacée comme l'arc-en-ciel,

comme une goutte de rosée au soleil. Je l'ai perdue ; je vais dormir. » Et m'étendant sous l'arbre de tout mon long, je restai immobile deux ou trois minutes. Alors j'entendis un léger frémissement et me retournai vivement. Mais le bruit se produisait au-dessus de ma tête, causé par une grande avalanche de feuilles qui descendaient sur ma tête du vaste dais feuillu.

— « Ah ! petit singe-araignée, petit serpent vert des arbres, c'est là haut que tu es ! » Mais il était impossible de la voir dans cet immense palais aérien tapissé par les indistinctes draperies des feuilles vertes ou cuivrées. Comment s'était-elle perchée là-haut ? Sur le formidable tronc un singe même n'aurait pu grimper, et aucune liane ne retombait sur le sol des larges branches horizontales que je pouvais voir ; mais bientôt, jetant les yeux plus loin, je m'aperçus que d'un côté les plus longues et basses branches atteignaient celles, plus courtes, des arbres voisins, et se mêlaient à elles. Tandis que j'avais les yeux levés j'entendis le rire bas et gazouillant, puis j'aperçus la fillette qui courait sur une branche horizontale, droite sur ses pieds ; et mon cœur s'arrêta de terreur, car elle était à une vingtaine de mètres du sol. L'instant d'après elle disparaissait dans une nuée de feuillage, et je ne la revis plus de dix minutes. Tout à coup, elle réapparut à mon côté, ayant contourné le tronc du mora. Elle avait l'air enchantée d'elle-même et ne montrait aucune trace de fatigue ou d'agitation.

Je pris sa main dans la mienne. C'était une petite main délicate et bien formée, douce comme le velours, et chaude, une véritable main humaine : ce n'est qu'alors que je tenais cette main que la jeune fille me parut tout à fait un être humain et non un esprit moqueur des bois, une fille de la Didi.

— « Tu aimes que je tiennne ta main, Rima? »

— « Oui, » répondit-elle avec indifférence.

— « Est-ce moi? »

— « Oui. »

Cette fois comme si c'était une bien petite satisfaction que de faire connaissance avec cette partie purement physique de mon être.

L'ayant tout près, je pus examiner le léger vêtement brillant qu'elle portait toujours dans les bois. Il était doux et satiné au toucher et, autant que je pouvais voir, ne comportait aucune couture, étant d'une seule pièce, comme le cocon d'une chenille. Pendant que je palpais le tissu sur son épaule et l'examinais de près, elle me regardait, un rire moqueur dans les yeux.

— « Est-ce de la soie? » lui demandai-je. Puis, comme elle gardait le silence, je continuai : « Où as-tu pris ce vêtement, Rima? Tu l'as fait toi-même? Dis-le-moi. »

Elle ne répondit point par des paroles, mais son visage se couvrit d'une expression nouvelle ; abandonnant sa pétulante mobilité, il avait pris l'immobilité d'une statue d'albâtre ; pas un seul de ses soyeux cheveux ne tremblait sur sa tête ; ses yeux étaient grands ouverts, regardant fixement devant elle ; et quand je plongeai mon regard en eux, ils parurent me voir, tout en ne me voyant pas. On eût dit les clairs yeux brillants d'un oiseau, qui reflètent comme de miraculeux miroirs le monde visible sans nous rendre notre regard, ne paraissant nous voir que comme un des mille petits détails qui composent l'ensemble du tableau. Soudain elle lança sa main comme un éclair, d'un mouvement inattendu qui me fit sursauter, et, la retirant vivement, elle tendit un doigt devant moi. Du bout de ce doigt une toute petite araignée filandière, deux fois plus

grosse à peine qu'une tête d'épingle, apparaissait suspendue à un fil si ténu qu'il en était à peine visible, et de huit à dix centimètres de long.

— « Regarde ! » s'écria-t-elle, en me dévisageant avec des yeux brillants.

La petite araignée qu'elle avait capturée, éperdue du désir d'être libre, tombait, tombait vers la terre, mais n'en pouvait atteindre la surface. Avançant l'épaule, elle plaça contre celle-ci le bout de son doigt, mais légèrement, la touchant à peine, et le remuant sans arrêt d'un mouvement aussi rapide que celui des ailes d'une phalène qui volette ; tandis que l'araignée, qui déroulait toujours son fil, demeurait suspendue, s'élevant et retombant légèrement sans pouvoir se rapprocher du sol. Au bout de quelques instants, la fillette s'écria : « Retombe, petite araignée ! » Son doigt cessa de bouger et la minuscule captive tomba et disparut sur le sol couvert d'ombres.

— « Tu ne vois pas ? » me demanda Rima en me montrant son épaule. Juste à l'endroit où le bout de son doigt avait touché le vêtement, apparaissait un cercle brillant, comme une pièce d'argent sur l'étoffe ; quand je le touchai à mon tour, il semblait faire partie du tissu primitif, seulement plus blanc et plus luisant sur le fond gris, à cause de la fraîcheur du fil d'araignée dont il venait d'être fait.

Ainsi toute cette curieuse et jolie opération, qui m'avait paru instinctive dans sa rapidité spontanée et sa dextérité, n'était destinée qu'à me montrer comment elle confectionnait ses vêtements avec les fils d'araignée qui flottaient dans la brise !

Avant que j'eusse pu exprimer ma surprise et mon admiration, elle cria de nouveau, avec une soudaineté déconcertante : « Regarde ! »

Une minuscule forme ombreuse passa très vite, ligne vague tracée sur le sombre et luisant feuillage du mora, puis sur le feuillage plus clair d'un arbre voisin. Elle agita la main pour imiter son vol rapide et courbe, puis, la laissant retomber, elle s'exclama : « Partie. Oh ! petite chose ! »

— « Qu'est-ce que c'était ? » lui demandai-je, car ç'aurait pu être un oiseau, une phalène pareille à un oiseau, ou une abeille.

— « Tu n'as pas vu ? Et tu m'as demandé de regarder dans tes yeux ! »

— « Ah ! petit écureuil Sakawinki. C'est ça que tu me rappelles ! » dis-je, glissant mon bras autour de sa taille et l'attirant à moi. « Regarde dans mes yeux à présent et vois si je suis aveugle, et s'il n'y a rien en eux qu'une image de Rima comme une petite, une toute petite mouche. »]

Elle secoua la tête et rit avec un peu de moquerie, mais sans faire d'effort pour se dégager de mon étreinte.

— « Voudrais-tu que je fisse toujours ce que tu veux, Rima, te suivre dans les bois quand tu me dis : viens, courir après toi autour de l'arbre pour te rattraper et me coucher pour que tu me jettes des feuilles, et être heureuse quand tu es heureuse ? »

— « Oh ! oui. »

— « Alors, faisons un traité. Je ferai tout pour te plaire, et toi, tu vas promettre de faire tout pour me plaire. »

— « Quoi donc ? »

— « De petites choses, Rima, aucune n'est aussi difficile que de te poursuivre autour d'un arbre. Rien que te tenir ou t'asseoir auprès de moi et me parler me rendra heureux. Et pour commencer il faut que tu m'appelles par mon nom, Abel. »

— « Est-ce là ton nom? Oh! pas ton vrai nom! Abel, Abel, qu'est-ce là? Cela ne dit rien. Moi je t'ai appelé par tant de noms, vingt, trente, et pas de réponse. »

— « Tu m'as appelé? Mais, chère fillette, chacun a un nom, un nom qui le désigne. Ton nom à toi, par exemple, est Rima, n'est-ce pas? »

— « Rima! seulement Rima — pour toi? Le matin, le soir... tantôt ici et dans un bout de temps, où sais-je?... la nuit quand tu t'éveilles et qu'il fait sombre, sombre, et tu me vois quand même. Seulement Rima — oh! que c'est étrange! »

— « Quoi d'autre, douce fille? Ton grand-père Nuflo t'appelle Rima. »

— « Nuflo? » Elle parlait comme si elle se posait une question à elle-même. « Est-ce un vieil homme avec deux chiens qui vit quelque part dans le bois? » Et alors, avec une pétulance soudaine : « Et tu me demandes de te parler! »

— « Oh! Rima, que puis-je te dire? Écoute. »

— « Non, non, » s'écria-t-elle, se retournant soudain pour mettre ses doigts sur ma bouche afin d'arrêter mes paroles, tandis qu'une allégresse soudaine reluisait dans ses yeux. « Tu écouteras quand je parlerai, et tu feras tout ce que je te dirai de faire. Et tu me diras avec les yeux ce qu'il faut que je fasse pour te plaire. Laisse-moi regarder dans ces yeux qui ne sont pas aveugles. »

Elle tourna davantage sa figure vers moi, la tête un peu rejetée en arrière et penchée de côté, me regardant fixement dans les yeux comme j'avais désiré qu'elle le fit. Au bout de quelques instants, elle porta son regard sur les arbres lointains. Mais je plongeais dans ces divines orbites, et savais qu'elle ne regardait

aucun objet en particulier. Toutes les expressions sans cesse changeantes — curieuse, pétulante, troublée, timide, espiègle — s'étaient évanouies de ce visage immobile et figé, et son regard se dirigeait vers l'intérieur, plein d'une étrange, d'une exquisite lumière, comme si quelque nouveau bonheur, quelque nouvel espoir venait de toucher son esprit.

Abaissant la voix jusqu'à murmurer, je dis : « Dis-moi ce que tu as vu dans mes yeux, Rima? »

Elle chuchota en réponse je ne sais quoi de mélodieux et d'inarticulé, et me regarda au visage d'un air interrogateur ; mais ce ne fut que pour un instant, ses doux yeux se voilèrent tout de suite de ses cils abaissés.

— « Écoute, Rima. Était-ce un oiseau-mouche, ce que nous avons vu il y a un instant? Tu es comme cela, tantôt obscure, ombre dans l'ombre, un instant aperçue, puis disparue, partie, oh ! petite chose ! Et maintenant debout et immobile dans la lumière, oh, combien belle, mille fois plus belle que l'oiseau-mouche ! Écoute, Rima, tu es comme toutes les choses belles de ce bois, fleur et oiseau, papillon, feuille verte et frondaison, et petit singe à la soyeuse fourrure, tout là-haut, dans les arbres. Quand je te regarde, je vois tout cela, tout cela et davantage mille fois, puisque je vois Rima elle-même. Et quand j'écoute la voix de Rima, parlant un langage que je ne puis comprendre, j'entends le vent qui murmure dans les feuilles, l'eau qui court en glougloutant, l'abeille parmi les fleurs, l'oiseau-organiste qui chante au loin, au loin dans les ombres des arbres. Je les entends tous, et bien d'autres encore, puisque j'entends Rima. Tu me comprends maintenant? Est-ce moi qui te parle, t'ai-je répondu, suis-je venu à toi? »

Elle me regarda de nouveau, les lèvres tremblantes,

les yeux voilés par un trouble secret. « Oui, » répliqua-t-elle dans un murmure, puis : « Non, ce n'est pas toi, » et au bout d'un moment, d'un air de doute : « Est-ce toi? »

Mais elle n'attendit pas ma réponse : en un clin d'œil elle avait contourné le mora, et j'eus beau l'appeler, elle ne revint plus.

CHAPITRE IX

Cet après-midi passé avec Rima dans la forêt sous l'arbre mora avait été si délicieux, que mon désir de faire de nouvelles randonnées et de causer avec elle devint des plus vifs, mais la changeante petite sorcière me réservait une grande surprise. Sans que je pusse en comprendre la raison, toute sa sauvage gaieté naturelle l'avait abandonnée : quand je marchais dans l'ombre elle était là, mais non plus comme l'être joyeux et fantastique, radieux comme un ange, innocent et affectueux comme un enfant, espiègle comme un singe, qui avait joué à cache-cache avec moi.

Elle était devenue une timide et silencieuse compagne qui ne se faisait voir que de temps à autre et m'apparaissait alors sous l'aspect de la mystérieuse jeune fille que j'avais découverte, étendue parmi les bruyères et qui s'était dissipée, tel un brouillard, devant mes yeux. Quand j'appelais elle ne répondait plus ; en guise de réponse elle se montrait à moi comme pour m'assurer qu'elle ne m'avait point abandonné ; et au bout de quelques instants sa silhouette grise s'évanouissait de nouveau, pareille à une ombre, entre les arbres. Il me fallait abandonner l'espoir — du moins pour le moment — qu'à mesure que sa confiance augmenterait et qu'elle s'habituerait à causer avec moi, je la pourrais amener à révéler l'his-

toire de sa vie. Tout compte fait, c'était auprès de Nufflo que je devais me renseigner, ou me résigner à demeurer dans l'ignorance. Le vieillard s'absentait pendant la majeure partie de chaque jour avec ses chiens, bien que de ces expéditions il ne rapportât rien, autant que je pouvais m'en rendre compte, sauf des noix et des fruits, un peu d'écorce mince pour ses cigarettes et, parfois, une poignée de gomme haima pour parfumer la hutte le soir. Après avoir gâché trois journées à essayer de surmonter la timidité, inexplicable maintenant, de la jeune fille, je résolus de prêter exclusivement mon attention à son grand-père pour découvrir, si cela était possible, où il allait et comment il passait son temps.

Mon nouveau jeu de cache-cache, où Nufflo et non plus Rima était mon partenaire, commença le lendemain matin. Il était rusé ; je l'étais aussi. Dissimulé dans les buissons, je surveillai la case. Je doutais de pouvoir me soustraire aux yeux plus perçants de Rima ; mais cela ne me troublait point. Ne s'accordant guère avec le vieillard, elle ne ferait rien pour faire échouer mon plan. Il n'y avait pas longtemps que j'étais dans ma cachette qu'il sortit, suivi de ses deux chiens ; s'étant éloigné à une certaine distance, il s'assit sur un tronc abattu. Il fuma quelques minutes, ensuite il se leva et, après avoir regardé autour de lui avec précaution, il se faufila entre les arbres. Je constatai qu'il se dirigeait vers la basse chaîne de collines qui s'étendait au sud de la forêt. Je savais que la forêt ne s'étendait pas bien loin dans cette direction et me disant que je pourrais apercevoir mon homme à sa lisière, je quittai les buissons et me mis à courir aussi vite que possible entre les arbres afin de le dépasser. Arrivé à un endroit où le bois était fort

clairsemé, je m'aperçus qu'une plaine nue, large d'environ six cents mètres, le séparait de la chaîne de collines ; pensant que le vieillard traverserait cette plaine, je grimpai sur un arbre pour le guetter. Au bout d'un certain temps il apparut, marchant à pas rapides entre les arbres, les chiens sur ses talons, mais il ne se dirigeait pas vers la plaine ; il avait, semblait-il, une fois atteinte la lisière du bois, changé de direction et il cheminait vers l'ouest, tout en se tenant encore sous le couvert des arbres. Quand il eut disparu depuis cinq minutes, je me laissai tomber sur le sol et me lançai à sa poursuite ; de nouveau je l'aperçus entre les arbres et le gardai en vue pendant vingt minutes. Il parvint alors à une large bande de bois touffu qui s'étendait jusqu'à la chaîne de collines, la pénétrant même. Là je le perdis bien vite. Espérant encore le rattraper, je continuai d'avancer, mais après m'être frayé un passage à travers les buissons sur une certaine distance et constatant que la forêt devenait de plus en plus difficile à mesure que j'avancais, je finis par renoncer à mon projet. Me retournant vers l'est je sortis de la forêt et me trouvai au pied d'une colline escarpée et tourmentée, appartenant à la chaîne que la vallée boisée coupait à angle droit. Il m'apparut qu'il serait habile d'escalader cette colline pour prendre vue sur la ceinture d'arbres dans laquelle j'avais perdu le vieillard de vue. Après quelques recherches, je découvris un endroit favorable à l'escalade. Le sommet de la colline dominait d'une centaine de mètres le niveau des terres environnantes ; il ne me fallut pas longtemps pour l'atteindre ; il commandait un panorama assez étendu, et je constatai que la ceinture boisée que j'avais sous moi traversait la chaîne tandis que vers le sud elle s'élargissait, formant une forêt

étendue. « Si c'est là ta destination », me dis-je, « vieux renard, tes secrets sont en sûreté ».

Il était encore de bonne heure et une légère brise tempérerait l'air, le rendant frais et agréable sur le sommet de la colline que j'avais atteint non sans efforts. Ma pénible marche à travers les buissons m'avait assez fatigué et, décidant de passer quelques heures en ce lieu, je cherchai un endroit commode où me reposer. Je trouvai bientôt un coin ombragé à l'ouest d'un bloc de pierre vertical où je pouvais m'étendre à mon aise sur un lit de lichen. Là, les épaules appuyées sur le roc, je m'assis, songeant à Rima, seule aujourd'hui dans le bois, avec tout juste une teinte d'amertume dans mes pensées qui me faisait espérer que je lui manquerais autant qu'elle me manquait ; et, en fin de compte, je m'endormis.

Quand je me réveillai, il était midi passé et le soleil brillait d'aplomb sur moi. Me relevant pour contempler une fois de plus le paysage, je remarquai une petite spirale de fumée blanche qui s'élevait à peu près au centre de la ceinture boisée que j'avais au-dessous de moi. Je devinai tout de suite que Nuflo avait allumé un feu à cet endroit et je décidai de le surprendre dans sa retraite. Une fois au pied de la colline je ne pouvais plus voir la fumée, mais j'avais bien repéré l'emplacement, choisissant un gros bouquet d'arbres à l'orée de la ceinture pour me servir de point de départ ; au bout d'une demi-heure de recherches je réussis à trouver la cachette du vieillard. D'abord je revis la fumée à travers une éclaircie, puis une petite hutte grossièrement bâtie avec des bouts de bois et des feuilles de palmier. M'approchant avec précaution, je regardai par une fente et découvris le vieux Nuflo occupé à boucaner de la viande au-dessus d'un feu,

tout en faisant griller quelques os sur la braise. Il avait capturé un coatimundi, animal un peu plus grand qu'un chat domestique, avec un long museau et une longue queue annelée : un des chiens rongea la tête de l'animal, dont la queue et les pattes gisaient sur le sol, parmi les vieux ossements et les débris de toute sorte qui le recouvraient. Contournant la hutte sur la pointe des pieds je me présentai tout à coup à l'entrée : les chiens se levèrent en grondant et Nuflo bondit sur ses pieds, un couteau à la main.

— « Aha, vieillard, » m'écriai-je en riant, « je vous trouve attablé devant un de vos repas végétariens, avec vos chiens mangeurs d'herbe ! »

Il eut l'air déconcerté et soupçonneux, mais quand je lui eus expliqué que j'avais vu de la fumée du sommet des collines, où je cherchais une curieuse fleur bleue qui poussait dans ces endroits, et que je m'étais dirigé vers cette fumée pour en découvrir la cause, il reprit confiance et m'invita à partager son repas de viande rôtie.

J'avais faim et n'étais point fâché de manger à nouveau un peu de nourriture animale ; pourtant j'avalai cette viande avec quelque dégoût, car elle était forte de goût comme d'odeur et il me déplaisait de voir pendant que je déjeunais ces chiens à l'aspect rébarbatif occupés à ronger sauvagement la tête et les pattes de l'animal.

— « Vous voyez, » fit le vieil hypocrite en essuyant la graisse sur sa moustache », voilà ce que je suis forcé de faire pour éviter de donner offense. Ma petite-fille est un être étrange, señor, comme vous l'avez peut-être observé... »

— « A propos, » l'interrompis-je, « je désire que vous me racontiez son histoire. Elle est, comme vous

le dites, étrange, et possède un langage et des facultés qui ne ressemblent point aux nôtres, ce qui montre qu'elle est d'une race différente. »

— « Non, non, ses facultés ne sont point différentes des nôtres. Elles sont plus aiguisées, voilà tout. Il plaît au Tout-Puissant de donner à certains davantage qu'aux autres. Tous les doigts de la main ne se ressemblent point. Vous trouverez un homme qui prendra une guitare et la fera parler, tandis que moi... »

— « Tout cela je le comprends, » interrompis-je de nouveau, « mais son origine, son histoire, voilà ce que je désire entendre ».

— « Et cela, señor, est précisément ce que je vais relater. Pauvre enfant, elle fut laissée entre mes mains par sa sainte mère — ma fille, señor — qui périt jeune. Le lieu de sa naissance, où le prêtre lui enseigna l'alphabet et le catéchisme, était dans un climat malsain. Il y faisait chaud et humide, toujours humide, un endroit pour des grenouilles plutôt que pour des êtres humains. En fin de compte, dans l'idée qu'il vaudrait mieux pour l'enfant, qui était pâle et faible, vivre dans une atmosphère plus sèche parmi les montagnes, je l'amenai dans ce district. Pour ceci, señor, et pour tout ce que j'ai fait pour elle, je ne m'attends pas à trouver de récompense ici, mais en ce lieu où ma fille a pris pied, non point, señor, sur le seuil, comme vous pourriez le penser, mais bien à l'intérieur. Car, après tout, c'est des autorités d'en-haut, malgré les quelques taches qu'on aperçoit dans leur administration, que nous devons attendre la justice. Franchement, señor, c'est là toute l'histoire de l'origine de ma petite-fille. »

— « Ah ! oui, » répliquai-je, « votre histoire explique comment il se fait que les oiseaux sauvages se posent

sur sa main et qu'elle peut toucher un serpent venimeux avec son pied nu sans en recevoir de dommage. »

— « Sans doute vous avez raison, » fit le vieux dissimulateur. « Vivant seule dans le bois elle n'avait pour jouer avec elle et s'en faire des amis que les créatures de Dieu ; et les bêtes sauvages, je l'ai entendu dire, connaissent ceux qui leur montrent de l'amitié. »

— « Vous traitez mal vos amis, » fis-je en repoussant du pied la longue queue du coatimundi et regrettant de m'être joint à son repas.

— « Señor, il faut considérer que nous sommes tels que le Ciel nous a faits. Quand tout ceci fut formé, » continua-t-il en ouvrant les bras pour indiquer la création entière, « la Personne qui s'était chargée de l'opération donna des graines, des petits fruits et le nectar des fleurs pour sustenter Ses petits oiseaux. Mais nous autres, nous n'avons point leurs délicats appétits. L'estomac plus robuste qu'il a donné à l'homme réclame de la viande. Comprenez-vous ? Mais de tout ceci, l'ami, pas un mot à Rima ! »

Je ris avec dédain.

— « Croyez-vous que je sois assez enfant, vieillard, pour croire que Rima, ce petit elfe, ne sait pas que vous êtes un mangeur de chair ? Rima, qui est partout dans le bois, voyant toutes choses, même quand je lève la main contre un serpent, elle-même invisible ? »

— « Mais, señor, si vous pardonnez ma présomption, vous en dites trop. Elle ne vient pas ici, et par conséquent ne peut pas voir que je mange de la viande. Dans tout ce bois où elle a fleuri et où elle chante, où elle est dans sa maison et son jardin, maîtresse des créatures, voire du petit papillon aux ailes peintes, là, señor, je ne chasse aucun animal. Mes chiens non plus. C'est là ce que j'entendais en vous disant que si un

animal venait à se jeter entre leurs pattes, ils lèveraient le nez en l'air et passeraient sans le voir. Car dans ce bois il y a une loi, la loi qu'impose Rima, et hors du bois, il y a une loi différente. »

— « Je suis heureux que vous m'ayez dit ceci, » répondis-je. « La pensée que Rima pourrait, toute proche et invisible, nous voir en train de nous nourrir avec les chiens et, comme des chiens, de chair, cette pensée troublait grandement mon esprit. »

Il me jeta un de ses fréquents coups d'œil rapides et astucieux.

— « Ah, señor, vous aussi vous éprouvez cette sensation après avoir passé avec nous un temps si court ! Considérez alors ce que ce doit être pour moi, incapable de me nourrir de gommés et de petits fruits, et de cette petite douceur que les guêpes font avec le suc des fleurs, quand je suis forcé d'aller bien loin et de manger en secret pour éviter de donner offense. »

C'était pénible, sans doute, mais je n'eus pas pitié de lui ; secrètement je ne pouvais que ressentir de la colère contre lui de ce qu'il se refusait à m'éclairer, tout en prétendant montrer tant de franchise ; et en même temps j'éprouvais du dégoût envers moi-même de m'être joint à lui dans son grossier repas. Mais il fallait dissimuler, de sorte que, après avoir conversé quelque temps avec lui de sujets indifférents et l'avoir remercié de son hospitalité, je le quittai pour lui permettre de continuer sa fumeuse besogne.

En revenant à la cabane, de crainte que quelque relent de la malodorante hutte de Nuflo et de son dîner ne restât encore attaché à moi, je fis un détour pour gagner une mare profonde formée par un ruisseau forestier et me plonger dans l'eau. Après m'être séché à l'air et avoir minutieusement aéré mes vête-

ments en les secouant et en les battant, je trouvai un endroit ouvert et ombreux et me jetai sur l'herbe pour attendre le soir avant de rentrer à la maison. A cette heure l'air chaud et doux m'aurait purifié. D'ailleurs je n'estimais pas que j'avais suffisamment puni Rima pour la manière dont elle m'avait traité. Elle devait être inquiète, peut-être même me cherchait-elle de tous côtés dans le bois. Ce n'était pas beaucoup que de la faire souffrir une journée quand elle m'avait rendu malheureux pendant trois ; et peut-être quand elle découvrirait que je pouvais exister sans elle, me traiterait-elle moins capricieusement.

Ainsi se déroulaient mes pensées tandis que je reposais sur la terre chaude, contemplant le feuillage, vert comme l'herbe jeune dans les parties inférieures et ombragées, et, plus haut, lumineux au soleil et plein de bourdonnements d'insectes. Tous mes actes, toutes mes paroles, toutes mes pensées, étaient motivés par mes sentiments pour Rima. Pourquoi, me demandai-je avec surprise, Rima avait-elle pris à mes yeux une pareille importance ? Il était facile de répondre à cette question : parce que rien d'aussi exquis n'avait jamais été créé ! Toute la beauté morcelée et fragmentaire, toute la mélodie, tout le rythme gracieux de la nature se trouvaient concentrés et harmonieusement combinés en elle. Qu'elle était variée, lumineuse et divine ! Être dont un esprit pouvait s'émerveiller, qu'il pouvait admirer sans cesse, lui trouvant une grâce, un charme nouveau à chaque heure, à chaque moment, pour les ajouter aux anciens. Et, de plus, il y avait ce mystère attirant qui entourait son origine pour éveiller mon intérêt et le maintenir actif.

Telle était la facile réponse que je fis à la question que je m'étais posée. Mais je savais qu'il y en avait

une autre, une raison plus puissante que la première. Et je ne pouvais plus la refouler, ni cacher son visage étincelant sous le masque terne comme le plomb d'une simple curiosité intellectuelle. *Cette raison, c'est que je l'aimais* ; je l'aimais comme jamais je n'avais aimé, comme jamais je ne pourrais aimer un autre être, avec une passion qui avait dérobé une parcelle à sa propre luminosité et à son intensité, faisant paraître par comparaison vague et banale une passion antérieure — sensation qui est connue de tout le monde — chose vieille et usée, à quoi rien que d'y songer j'éprouvais une grande lassitude.

Je fus tiré de ces réflexions par le plaintif appel en trois syllabes d'un oiseau crépusculaire, un engoulevent fort commun dans ces bois ; et je constatai avec surprise que le soleil s'était couché et que les bois étaient déjà obscurcis par le crépuscule. Je me levai à la hâte et me dirigeai rapidement vers la maison, pensant à Rima et consumé d'impatience de la voir ; et comme j'approchais de la maison, suivant un étroit sentier que je connaissais, je me trouvai tout d'un coup face à face avec elle. Il n'y a pas de doute qu'elle m'avait entendu, et qu'au lieu de s'écarter de mon chemin pour me laisser passer sans la voir, comme elle l'aurait fait la veille, elle s'était élancée à ma rencontre. Je fus émerveillé par le changement qui s'était produit en elle en la voyant s'avancer d'un mouvement aisé et vif, comme celui d'un oiseau qui vole, les mains étendues comme pour étreindre les miennes, les lèvres entr'ouvertes sur un sourire radieux de bienvenue, les yeux étincelants de joie.

Je me précipitai à sa rencontre, mais à peine avais-je touché ses mains que son visage changea et qu'elle recula toute tremblante, comme si mon toucher lui

avait glacé le sang ; et s'écartant de quelques mètres, elle resta là, debout, les yeux baissés, pâle et triste comme elle m'était apparue la veille. En vain je l'implorai de me dire la cause de cette transformation et du trouble qu'elle éprouvait si visiblement ; ses lèvres tremblèrent comme si elles étaient chargées de paroles, mais elle ne me fit aucune réponse et s'écarta davantage de moi quand j'essayai de me rapprocher d'elle ; enfin, s'éloignant du sentier, elle se perdit sous les feuillages enténébrés.

Je continuai ma route tout seul et m'assis quelque temps au grand air, jusqu'à ce que le vieux Nuflo fût rentré de la chasse ; et ce n'est que quand il eût allumé le feu que Rima se montra, aussi silencieuse et contrainte que jamais.

CHAPITRE X

Le lendemain Rima montra la même humeur inexplicable ; piqué au vif de ma défaite, je décidai d'éprouver de nouveau sur elle l'effet de l'absence en restant cette fois éloigné plus longtemps. Pareil au vieux Nufflo, je partis le lendemain matin dans le plus grand secret, après avoir attendu que la jeune fille ne fût plus aux environs pour me faufiler entre les buissons et m'enfoncer dans le bois. Quittant enfin cet abri, je me dirigeai à travers la savane vers mes anciens quartiers. Grande fut ma surprise quand, en arrivant au village, je n'y trouvai personne. J'imaginai d'abord que ma disparition dans la forêt de sinistre renom avait poussé les habitants à abandonner leur domicile dans un moment de panique ; mais quand j'eus regardé autour de moi je conclus que mes amis s'étaient simplement éloignés pour faire une de leurs visites périodiques à quelque village des environs. Car lorsque ces Indiens rendent visite à leurs voisins ils le font d'une manière très complète ; ils partent jusqu'au dernier, en emportant leur stock entier de provisions, leurs ustensiles de cuisine, leurs armes, leurs hamacs, voire leurs animaux familiers. Cette fois par bonheur ils n'avaient pas tout emporté ; mon hamac était là, ainsi qu'un petit pot, une certaine quantité de pain de cassave, des pommes de terre violettes et quelques épis de maïs. J'en conclus que tout cela avait été laissé

à mon intention pour le cas où je reviendrais. D'autre part, ils n'étaient pas partis depuis bien longtemps, car une bûche enfouie sous les cendres du foyer brûlait encore. Comme ces absences se prolongent en général pendant un grand nombre de jours, il était évident que j'allais avoir à moi la grande maison nue, pareille à une grange, aussi longtemps que je jugerais à propos d'y demeurer, avec peu d'aliments il est vrai ; mais cette perspective ne me troubla guère et je résolus de m'amuser en faisant de la musique. Je cherchai en vain ma guitare ; les Indiens l'avaient emportée pour en amuser leurs amis. A temps perdu, depuis un jour ou deux j'avais composé dans ma tête une simple mélodie sur des paroles anciennes ; sans instrument pour m'assister, je me mis donc à chanter tout doucement :

Muy mas clara que la luna
Sola una
En el mundo vos nacistes.

Après ce concert je préparai le feu et grillai un épi de maïs pour mon dîner, et tout en mastiquant laborieusement le grain sec et dur, je remerciai le ciel de m'avoir donné de si bonnes molaires. Enfin, j'accrochai mon hamac à la place habituelle et m'allongeant dans la position oblique que j'affectionnais, les mains croisées derrière la tête, un genou levé, l'autre jambe pendante, je me résignai à rêvasser paresseusement. Je me sentais très heureux. Comme il est étrange, songeai-je, en me flattant un peu, que moi, habitué à la société d'hommes intelligents, de femmes charmantes et de livres, je trouve ici un contentement aussi parfait ! Mais je me félicitais trop tôt. Le profond silence finit par m'oppresser. Ce silence n'était point celui de la forêt,

où les oiseaux sauvages vous tiennent compagnie, où leurs cris, pour inarticulés qu'ils soient, ont un sens et donnent un charme à la solitude. La vue même et les murmures des feuilles vertes et des joncs tremblant au vent ont pour nous quelque chose d'intelligible et de sympathique ; mais je ne pouvais communier avec des murs nus et un pot de terre. Sentant trop vivement mon isolement, je me pris à regretter d'avoir abandonné Rima, à éprouver du remords d'être parti en secret. A ce moment même, tandis que je me reposais nonchalamment allongé dans mon hamac, elle devait me chercher de toutes parts dans la forêt, prêtant l'oreille au bruit de mes pas, craignant peut-être que je n'eusse un accident dans un lieu où personne ne me pourrait secourir. Il était douloureux de songer ainsi à elle, au chagrin que je lui avais sans doute causé en m'éloignant comme un voleur sans un mot d'avertissement. Sautant sur le plancher, je me précipitai hors de la maison et descendis jusqu'à la rivière. Il y faisait meilleur, car le fort de la chaleur était passé et le soleil, en descendant vers l'occident, commençait à grandir, tout rouge et dépouillé de ses rayons, dans la buée du soir.

Je m'assis sur une pierre à un mètre ou deux de l'eau limpide : la vue de la nature, l'air tiède et vital, la lumière du soleil ne tardèrent pas à agir sur mon esprit, me permettant d'examiner la situation avec calme, voire avec espoir. La situation était celle-ci : depuis plusieurs jours l'idée avait hanté mon esprit pour s'y fixer enfin, de faire de ce désert ma demeure permanente. La pensée de rentrer à Caracas, ce petit Paris de l'Amérique, avec ses vices de l'ancien monde, ses inutiles passions politiques, son vide carrousel de gaieté, m'était insupportable. J'étais changé,

et ce changement, si grand, si complet, était une preuve que la vieille vie superficielle n'avait pas été, et ne pouvait être, la vie réelle, en harmonie avec ma véritable nature. Je me trompais moi-même, direz-vous comme je me le suis dit souvent. Oui et non.

La question est trop complexe pour la discuter ici ; mais à ce moment précis j'éprouvais la même sensation qu'en sortant de l'atmosphère étouffante et viciée d'une salle de bal ; je sentais que l'air céleste du matin me rafraîchissait et m'élevait, et qu'il était doux à respirer. J'avais des amis et des connaissances qui m'étaient chers ; mais je les pouvais oublier, tout comme je pouvais oublier les rêves magnifiques de naguère. Et la femme que j'avais aimée, et qui peut-être m'aimait encore, je la pouvais oublier aussi. Fille de la civilisation et de la vie artificielle, elle ne pourrait jamais éprouver des sensations pareilles et revenir à la nature comme je le faisais. Car, bien qu'elles soient plus plastiques, dans d'étroites limites que les hommes, les femmes n'en sont pas moins privées de ce pouvoir d'adaptation qui peut nous ramener aux sources de la vie, qu'elles ont laissées pour toujours derrière elles. Il valait mieux, beaucoup mieux, pour nous deux qu'elle attendît pendant de longs mois, lents à passer, le cœur de plus en plus étreint par un espoir sans cesse déçu ; que, ne me voyant plus, elle pleurât ma perte et qu'elle fût guérie enfin par le temps pour retrouver l'amour et le bonheur comme autrefois, aux mêmes lieux.

Et alors que je songeais, assez tristement, mais sans véritable désespoir, au passé, au présent et à l'avenir, tout à coup, dans l'air tiède et calme, jailli de quelque sommet feuillu à une demi-lieue de distance, me par-

vint le sonore *kling-klang* du campanero, qu'on entend de si loin. Kling-klang, le son retomba de nouveau, et de nouveau encore, à plusieurs reprises, m'affectant d'étrange manière par sa ressemblance avec le son d'une cloche, avec les sons qui voyagent au loin et qui s'associent dans notre esprit à la religion chrétienne. Et si différents pourtant ! Une cloche, faite non d'un grossier métal arraché à la terre, mais d'une matière éthérée, plus sublime, qui flotte, impalpable et invisible, dans l'espace ; une cloche vivante suspendue dans le vide, dont les sons, en harmonie avec l'immensité du ciel bleu, la pureté impolluée de la nature, la splendeur du soleil, transmettent à l'âme un message mystique plus transcendant que ceux qui jaillissent d'un clocher ou d'un beffroi.

O mystique oiseau-cloche de la céleste race de l'hirondelle et de la colombe, du quetzal et du rossignol ! Quand le brutal sauvage et le brutal civilisé qui te massacrent, l'un pour se nourrir de toi, l'autre pour servir la science, auront disparu, continue de vivre afin de transmettre ton message à la race sans blâme, à la race spiritualisée qui, après la nôtre, possédera la terre, non point pendant un millier d'années, mais à jamais ; car de quel prix sera ta voix pour nos successeurs épurés, puisqu'à mon âme, si terne et si souillée, tu peux exprimer des choses si hautes, lui faire percevoir l'Être impersonnel et tout accommodant qui est en moi comme je suis en lui, chair de sa chair et âme de son âme !

Les sons cessèrent ; mais j'étais encore dans cet état d'exaltation, fixant devant moi comme un cataleptique le bois d'arbres nains clairsemés de l'autre côté de la rivière, quand soudain apparut dans le champ de ma vision une grotesque figure humaine qui

s'avançait vers moi. Je tressaillis violemment, étonné et vaguement inquiet, mais je reconnus bientôt la vieille Cla-Cla qui rentrait, une grosse bourrée de branches sèches sur les épaules, pliée en deux sous son fardeau et ignorante de ma présence. Lentement elle descendit jusqu'au ruisseau et franchit avec prudence la rangée de pierres qui servait à le traverser ; ce ne fut que lorsqu'elle se trouva à dix mètres de moi que la vieille m'aperçut, immobile et silencieux, assis sur son chemin. Poussant un cri aigu de stupéfaction et de terreur, elle se redressa, laissa tomber le fagot sur le sol et fit volte-face pour prendre la fuite. Telle en tout cas semblait être son intention, car son corps était tendu en avant, tandis que sa tête et ses bras s'agitaient comme ceux d'une personne qui court à toute vitesse, mais ses jambes semblaient paralysées et ses pieds demeuraient plantés au même endroit. J'éclatai de rire ; elle tordit alors son cou jusqu'à ce que sa vieille figure ridée et brune apparût au-dessus de son épaule pour me dévisager. Je ris encore et, se redressant, elle se retourna pour bien me regarder.

— « Viens, Cla-Cla ! » m'écriai-je. « Ne vois-tu pas que je suis un être vivant et non pas un esprit ? Je pensais que personne n'était resté pour me tenir compagnie et me donner à manger. Pourquoi n'es-tu pas avec les autres ? »

— « Ah ! pourquoi ! » répondit-elle d'un ton tragique. Me tournant le dos et prenant une posture tout à fait indigne d'une dame bien élevée, elle se donna de vigoureuses claques sur le bas du dos en s'écriant : « A cause de la douleur que j'ai ici ! »

Comme elle gardait cette attitude, je partis d'un nouvel éclat de rire et la priai de s'expliquer.

Elle se retourna lentement et s'avança avec pru-

dence vers moi, sans cesser de me fixer d'un air soupçonneux. Elle me raconta enfin que « les autres » étaient partis pour un village lointain ; qu'elle était partie avec eux ; qu'après avoir parcouru une certaine distance, une douleur l'avait attaquée dans le train de derrière, si soudaine et si violente qu'elle en avait été frappée d'immobilité ; et pour me montrer combien l'arrêt avait été complet, elle se laissa choir, bien inutilement d'ailleurs, avec un bruit mou. Mais à peine eut-elle mesuré le sol, qu'elle se remit sur pieds avec une expression d'inquiétude sur son visage de chouette, comme si elle s'était assise sur une ortie.

— « Nous te croyions mort, » fit-elle, pensant encore que je pouvais bien être un spectre.

— « Non, toujours vivant, » fis-je. « Ainsi donc parce que tu étais tombée par terre à cause de cette douleur ils t'ont laissée en arrière ! Eh bien, n'importe, Cla-Cla, nous voici deux maintenant ; il faudra essayer d'être heureux ensemble. »

Revenue maintenant de sa frayeur, elle se réjouit vivement de mon retour, se lamentant toutefois parce qu'elle n'avait point de viande à me donner. Elle se montra curieuse de connaître mes aventures et le motif de ma longue absence. Je n'avais aucun désir de satisfaire sa curiosité, du moins en lui disant la vérité, sachant fort bien qu'en ce qui concernait la fille de la Didi, ses sentiments étaient aussi purement sauvages et malintentionnés que ceux de Kua-kó. Mais il fallait lui dire quelque chose et me fortifiant du bon vieux proverbe espagnol, que les mensonges qu'on dit à un infidèle ne sont pas portés à notre débit, je lui contai qu'un serpent venimeux m'avait mordu ; qu'ensuite un orage terrible m'avait surpris en pleine forêt et que la nuit m'avait empêché d'en sortir ; que

le lendemain, me rappelant que celui qui est mordu par un serpent en meurt, et ne voulant pas affliger mes amis par le spectacle de ma dissolution, j'avais choisi de rester, assis dans le bois, m'amusant à chanter des chansons et à fumer des cigarettes ; et qu'après plusieurs jours et plusieurs nuits, comprenant que je n'allais pas mourir et commençant à avoir faim, je m'étais levé pour revenir.

La vieille Cla-Cla faisait une mine fort grave, secouant et hochant la tête, marmottant entre ses dents ; pour conclure, elle émit enfin l'opinion que rien ne pourrait me tuer jamais ; mais qu'elle ajoutât foi à mon histoire, cela, elle fut la seule à le savoir.

Je passai une amusante soirée avec ma vieille hôtesse sauvage. Elle avait oublié ses maux et, ravie d'avoir un compagnon dans sa lugubre solitude, elle se montra de belle humeur, loquace à souhait, et beaucoup plus encline à rire que lorsque « les autres » étaient présents, car alors elle croyait devoir montrer de la dignité.

Nous nous assîmes près du feu, nous occupant à cuire les aliments que nous avons sous la main, bavardant et fumant ; ensuite je lui chantai des chansons en espagnol sur l'air que j'avais composé :

Muy mas clara que la luna...

De son côté, elle me récompensa en lançant un chant barbare d'une voix aiguë et glapissante ; pour finir, je dansai pour elle polka, mazurka et valse, tout en rythmant mes mouvements, en sifflant et en chantant.

Plus d'une fois au cours de cette soirée elle tenta d'introduire des sujets sérieux dans la conversation, me disant que je devais toujours vivre avec eux,

apprendre à tuer les oiseaux et à attraper les poissons, et avoir une femme ; elle me parla alors de sa petite-fille Oalava, dont il seyait de mentionner les vertus, mais dont les charmes physiques n'avaient pas besoin d'être décrits puisqu'ils n'avaient jamais été cachés. Chaque fois qu'elle mit la conversation sur ce sujet, je l'interrompis, en jurant que si je me mariais jamais, c'est elle-même que je prendrais pour femme. Elle m'informa qu'elle était vieille et avait passé l'âge de la fécondité ; qu'elle ne ferait plus bien longtemps du pain de cassave, qu'elle ne soufflerait plus bien longtemps sur le feu pour en faire jaillir la flamme ni n'endormirait les hommes la nuit en leur racontant des histoires.

Mais je maintins qu'elle était jeune et belle, que nos descendants seraient aussi nombreux que les oiseaux dans la forêt. Je me dirigeai vers des buissons qui poussaient tout près et parmi lesquels j'avais remarqué une plante de la passion en pleine floraison, et cueillant quelques-unes de ces fleurs magnifiques et écarlates avec leurs tiges et leurs feuilles, je les apportai dans la maison et en tressai une couronne pour orner la tête de la vieille dame ; ensuite je la fis lever en dépit de ses cris et sa résistance et la fis valser follement jusqu'à l'autre bout de la pièce pour la ramener, toujours valsant, à son siège auprès du feu. Et quand elle s'y fut assise, pantelante et la bouche distendue par le rire, je m'agenouillai devant elle et avec les gestes passionnés de circonstance, je déclamai de nouveau les antiques vers délicats chantés par Mena avant que Colomb fît voile sur les mers :

*Muy más clara que la luna
Sola una*

*En el mundo vos nacistes
Tan gentil, que no vecistes
Ni tuvistes
Competedora ninguna.
Desdi niñez en la cuna
Cobrastes fama, beldad,
Con tanta graciosidad,
Que vos dotó la fortuna.*

Et pendant ce temps je songeais à une autre ! O pauvre vieille Cla-Cla, qui ne savais ni le sens de cette chanson ni le secret de ma sauvage joie, à présent que je t'évoque, assise là, ta vieille tête grisonnante de chouette couronnée des fleurs écarlates de la passion et empourprée par le feu, sur un fond de murs et de poutres noircis par la fumée, comme l'ancienne et immortelle douleur revit en moi !

Nous passâmes la soirée de la sorte, assez joyeusement ; nous arrangeâmes ensuite le feu en y entassant un bois dur qui devait durer toute la nuit et gagnâmes nos hamacs ; mais nous étions encore fort éveillés. Fière et heureuse d'être de corvée, la vieille se mit religieusement en mesure de m'endormir en me faisant la conversation ; mais bien que de temps à autre je l'encourageasse à continuer, je n'essayai pas de suivre les vieilles histoires qu'elle contait, apprises pendant son enfance d'autres grand'mères aux cheveux blancs réduites depuis longtemps en poussière. Mon cerveau était occupé à penser, à penser, tantôt à la femme que j'avais aimée jadis, au Vénézuéla, et qui attendait, pleurant et malade d'un espoir sans cesse différé ; tantôt à Rima, éveillée et prêtant l'oreille aux sons mystérieux et nocturnes de la forêt, prêtant l'oreille aux pas de mon retour.

Le lendemain matin je vacillais déjà dans ma résolution de demeurer plusieurs jours éloigné de Rima : et avant le soir ma passion, contre laquelle j'avais cessé de lutter, conjugée avec la pensée que j'avais mal agi en la quittant, qu'elle devait être en proie à l'anxiété, fut la plus forte, et je décidai de rentrer. La vieille femme, qui surveillait avec méfiance mes mouvements, courut après moi quand je m'éloignai de la maison, me criant qu'une tempête se préparait, qu'il était trop tard pour aller loin et que la nuit serait pleine de dangers. Je lui dis adieu d'un geste de la main en lui rappelant avec un rire que j'étais à l'épreuve de tout péril. Elle se souciait bien peu des maux qui pouvaient m'accabler, me disais-je ; mais elle n'aimait pas rester seule ; même pour elle, tout bas qu'elle se trouvât dans l'échelle des êtres quant à l'intellect, le solitaire pot de terre n'avait point d'âme et ne pouvait être plongé la nuit dans le sommeil par des légendes du temps jadis.

Quand j'atteignis la chaîne de collines j'avais déjà découvert que la vieille avait eu raison, car une transformation significative s'était produite dans la nature. Une terne vapeur grise avait envahi toute la partie occidentale du firmament ; en bas, au delà de la forêt, le ciel était d'un noir d'encre, et derrière cette noirceur le soleil s'était éclipsé. Il était trop tard pour revenir sur mes pas ; depuis trop longtemps j'étais loin de Rima et mon seul espoir était d'atteindre la cabane de Nuflo, trempé ou à sec, avant que la nuit m'environnât dans la forêt.

Je restai quelques instants immobile sur la crête, frappé par l'aspect fantastique du paysage couvert d'ombres qui se déroulait devant moi ; la longue bande d'un vert opaque et uniforme avec, ici et là,

un svelte palmier levant sa plumeuse couronne par-dessus les autres arbres et immobile dans un étrange relief contre les ténèbres qui s'avançaient. Je partis enfin au pas de course, profitant de la descente pour franchir la plus grande distance possible avant qu'éclatât la tempête. Comme j'approchais du bois il y eut un éclair, pâle mais qui couvrait tout le ciel visible, suivi longtemps après par un lointain roulement de tonnerre qui dura plusieurs secondes et se termina par une suite de profonds sanglots. C'était comme si la nature elle-même, dans une angoisse et un abandon suprêmes, s'était laissé tomber sur la terre, comme si son vaste cœur avait battu à coups sonores en secouant le monde de ses palpitations. Le tonnerre ne gronda plus, mais la pluie tombait lourdement en gouttes énormes qui traversaient toutes droites l'air ténébreux et stagnant. En une demi-minute je fus trempé jusqu'aux os ; mais pendant quelque temps la pluie me parut un avantage, car la luminosité de l'eau qui ruisselait mitigeait l'obscurité en éclaircissant le gris sombre de l'air. Cette vague luminosité produite par la pluie ne dura pas longtemps ; il n'y avait pas vingt minutes que j'étais dans le bois qu'une nouvelle obscurité plus profonde s'abattit sur la terre, accompagnée par une averse encore plus copieuse. Le soleil s'était évidemment couché ; le ciel tout entier était recouvert d'un seul nuage épais. Ma nervosité croissant à mesure qu'augmentaient les ténèbres, je me dirigeai plus franchement vers le sud, pour rester près de la lisière, dans la partie plus clairsemée du bois. Il est probable que, déjà troublé, j'avais pris une mauvaise direction, car au lieu de trouver la forêt plus facile à parcourir, je constatai qu'elle s'épaississait et devenait plus difficile à

mesure que j'avançais. Bientôt l'obscurité s'approfondit de telle sorte qu'il me devint impossible de distinguer les objets à plus d'un mètre cinquante de mes yeux.

Marchant à tâtons, je m'empêtrai dans des buissons touffus et après avoir avancé en me débattant sur une certaine distance, je m'arrêtai enfin par pur désespoir. J'avais perdu tout sens de la direction : j'étais enseveli dans une épaisse noirceur, la noirceur de la nuit, des nuées et de la pluie, des feuillages dégouttants d'eau et d'un entrelacement de branches liées entre elles par des lianes et des plantes grimpantes qui formaient un inextricable enchevêtrement. Mes efforts désespérés m'avaient conduit dans une espèce de creux ou de trou au milieu de cette masse de végétation, où je pouvais me tenir debout de toute ma taille et tourner en cercle sans toucher quoi que ce fût,; mais à peine eus-je étendu les mains, qu'elles entrèrent en contact avec des plantes grimpantes et avec des buissons. Sortir de cet endroit me sembla folie ; et pourtant comme il était atroce de rester debout sur la terre détrempée, glacé par la pluie, dans ces horribles ténèbres où le seul objet lumineux que je verrais serait sans doute les yeux, brillants de leur propre lumière interne, d'une bête de proie. Pourtant le danger, l'intense malaise physique et l'angoissante perspective d'avoir à passer une nuit entière dans cette situation, me déchirèrent moins le cœur que la pensée de l'inquiétude de Rima et du chagrin que je lui avais causé par légèreté en l'abandonnant secrètement.

C'est alors, avec ces affres dans le cœur, que je sur-sautai en entendant, tout près de moi, une de ses roulades à voix basse. Impossible de s'y tromper ; si la forêt avait été pleine des bruits que font les ani-

maux et des chansons mélodieuses des oiseaux, sa voix se serait immédiatement distinguée d'entre toutes les autres. Qu'elle résonnait mystérieuse et infiniment tendre dans ces affreuses ténèbres ! Si musicale et si exquisement modulée, si attristée, et perçant néanmoins mon cœur d'une joie soudaine et inexprimable !

— « Rima ! Rima ! » m'écriai-je. « Parle encore. Est-ce toi ? Viens me rejoindre ici. »

De nouveau ce bas gazouillement, ou série de sons, apparemment à une distance de quelques mètres à peine. Je ne me troublai point de ce qu'elle ne m'eût pas répondu en espagnol : elle avait toujours parlé cette langue assez à contre-cœur et seulement quand elle se trouvait à mes côtés ; mais quand elle était à une certaine distance, elle avait instinctivement recours à son mystérieux langage et m'appelait comme l'oiseau appelle l'oiseau. Je savais qu'elle m'invitait à la suivre, mais je refusai de bouger.

— « Rima ! » appelai-je de nouveau ; « viens me trouver ici, car je ne sais où poser les pieds et je ne pourrai bouger avant que tu ne sois à mes côtés, que je sente ta main. »

Il n'y eut pas de réponse et m'inquiétant au bout d'un certain temps, je l'appelai derechef.

Alors, tout près de moi, d'une voix basse et tremblante, elle répondit : « Je suis ici. »

J'étendis la main et touchai quelque chose de tendre et de mouillé ; c'était son sein et, dirigeant ma main plus haut, je sentis ses cheveux, pendants et ruisse-lants d'eau. Elle tremblait, et je crus que la pluie l'avait glacée.

— « Rima ! Ma pauvre enfant ! Comme tu es mouillée ! Qu'il est étrange de te rencontrer en ce lieu ! Dis-moi, chère Rima, comment m'as-tu trouvé ? »

— « J'attendais, je guettais toute la journée. Je t'ai vu venir sur la savane et t'ai suivi à travers le bois. »

— « Et moi qui t'avais traitée si mal ! Ah ! mon ange gardien, ma lumière dans les ténèbres, que je me hais de t'avoir fait de la peine ! Dis-moi, douce, désirais-tu que je revinsse pour vivre de nouveau avec toi ? »

Elle ne me fit aucune réponse. Alors, glissant mes doigts sur son bras, je pris sa main dans la mienne. Elle était brûlante, comme la main de quelqu'un qui a la fièvre. Je la levai jusqu'à mes lèvres, puis j'essayai d'attirer la jeune fille contre moi, mais glissant entre mes bras, elle se laissa tomber à mes pieds. En tâtonnant devant moi, je compris qu'elle était à genoux, la tête inclinée très bas. Je me baissai et, lui passant un de mes bras autour du corps, je la relevai et l'étreignis sur ma poitrine : son cœur battait, affolé. Avec des mots de tendresse je la suppliai de me parler ; mais sa seule réponse fut : « Viens, viens ! » Glissant encore une fois entre mes bras d'un mouvement serpentin, elle me prit la main pour me guider parmi les buissons.

Nous ne tardâmes point à atteindre une clairière où l'obscurité était moins profonde ; elle lâcha ma main et se mit à marcher rapidement devant moi, à une distance qui me permettait à peine de distinguer sa silhouette grise et vaporeuse, avec de fréquents crochets pour suivre les pistes naturelles et les trouées qu'elle connaissait si bien. Nous cheminâmes ainsi presque jusqu'au bout, sans échanger un mot, sans entendre autre chose que l'avalanche continue de la pluie qui, à nos oreilles accoutumées, avait cessé de produire l'effet d'un bruit, et les glouglous des innom-

brables rus formés par l'averse. Tout à coup, comme nous pénétrions dans un endroit plus découvert, une vive lueur, celle d'un feu, apparut devant nous, brillant sur le seuil entr'ouvert de la hutte de Nuflo. Rima se tourna alors vers moi comme pour me dire : « Tu sais maintenant où tu te trouves, » et s'éloigna en toute hâte, me laissant continuer de mon mieux.

CHAPITRE XI

Quand je me levai de bonne heure le lendemain matin, il s'était produit un changement favorable dans le temps. Le ciel était sans nuages, avec cette pureté et cette profondeur infinies qu'on ne lui voit que lorsque l'atmosphère est exempte de vapeur. Le soleil ne s'était pas encore levé, que le vieux Nufflo était déjà à quatre pattes dans les cendres, soufflant sur les braises qu'il avait découvertes pour leur faire prendre feu. Rima parut alors, se contentant de traverser la pièce d'un pas léger pour en sortir sans prononcer un mot, sans même me jeter un regard. Le vieillard, après avoir fait quelques instants le guet devant la porte, se retourna et entreprit de me questionner avec une avide curiosité sur mes aventures de la soirée précédente. Je lui racontai comment la jeune fille m'avait retrouvé dans la forêt, perdu et incapable de sortir d'entre les buissons enchevêtrés.

Il frotta ses mains sur ses genoux et poussa un gloussement.

— « Il est heureux pour vous, señor, » fit-il, « que ma petite-fille vous regarde avec des yeux aussi amicaux, autrement vous auriez pu périr avant le matin. Une fois qu'elle se trouva à votre côté, nulle lumière, qu'elle fût du soleil, de la lune ou d'une lanterne, n'était nécessaire, pas plus que ce petit instrument qui sert, dit-on, à guider l'homme dans le désert, même dans

la plus sombre nuit, que celui qui le peut croie une chose pareille ! »

— « Oui, c'est heureux pour moi, » répondis-je. « Je suis plein de remords à la pensée que c'est à cause de moi que la pauvre enfant s'est trouvée exposée à un orage pareil. »

— « Oh ! señor, » s'écria-t-il gaiement, « que cette pensée ne vous cause pas de détresse ! La pluie, le vent, les soleils brûlants d'où nous autres nous cherchons à nous protéger, ne lui causent aucun dommage. Elle ne prend jamais froid, elle n'attrape jamais ni rhume ni fièvre. »

Après une brève conversation je le laissai pour lui permettre de s'éloigner subrepticement, et partis en promenade dans l'espoir de rencontrer Rima et d'obtenir qu'elle me parlât.

Je ne réussis point dans mes recherches : pas une seule fois je n'aperçus comme une ombre parmi les arbres sa délicate silhouette, pas une seule note de ses mélodieuses lèvres ne vint me réjouir. A midi je rentrai à la maison, où m'attendaient des aliments tout préparés : je compris que Rima était venue en mon absence et qu'elle n'oubliait pas mes besoins. « Dois-je te remercier de ceci ? » dis-je. « Je te demande un céleste nectar pour nourrir la partie ailée et supérieure de ma nature, et tu m'offres une patate bouillie, des languettes de potiron séchées au soleil et une poignée de maïs grillé ! Rima ! Rima ! ma fée sylvestre, mon doux sauveur, pourquoi me crains-tu encore ? L'amour lutte-t-il en toi contre la répugnance ? Discernes-tu avec de clairs yeux spirituels les éléments grossiers qui existent en moi et les hais-tu ; ou quelque fausse imagination m'a-t-elle fait apparaître entièrement ténébreux et mauvais, mais trop tard pour la paix de

ton cœur, quand la douce maladie de l'amour t'eût déjà infectée? »

Mais elle n'était pas là pour me répondre, et au bout d'un moment je ressortis pour m'asseoir, nerveux et agité, sur la racine d'un vieil arbre, non loin de la maison. J'étais là depuis une heure entière, quand tout à coup Rima surgit à mes côtés. Elle se pencha et me toucha la main, sans me regarder au visage : « Viens avec moi, » fit-elle, puis elle se dirigea rapidement vers l'extrémité nord de la forêt. Elle semblait croire implicitement que je la suivrais et pas une seule fois elle ne jeta un regard en arrière ni ne s'arrêta dans sa marche rapide ; mais trop heureux d'obéir, je m'élançai sur ses talons. Elle me conduisit par des sentes faciles qui lui étaient connues, en faisant de nombreux crochets pour éviter les buissons, sans parler ni s'arrêter une seule fois jusqu'à ce que nous fussions sortis de la partie touffue de la forêt. Je me trouvai alors pour la première fois au pied de la grande colline ou montagne d'Ytaioa. Avec un long regard par-dessus son épaule, elle montra la cime avec sa main et, tout de suite, entreprit l'ascension. Ici aussi, le terrain semblait lui être parfaitement familier. D'en bas les flancs de la montagne présentaient un aspect chaotique, un pêle-mêle d'énormes rochers déchiquetés dans un enchevêtrement d'arbres, de buissons et de plantes grimpantes ; mais comme j'eus soin de suivre Rima dans tous les zigzags qu'elle faisait, j'accomplis l'escalade avec assez de facilité, non sans pourtant une grande fatigue qui provenait de la rapidité de notre allure. La colline était de forme conique, mais je constatai que son sommet était plat ; une surface oblongue ou en forme de poire, presque d'un seul niveau, d'une pierre de grès molle et friable, avec des

blocs et des rochers d'une pierre plus dure disséminés un peu partout ; aucune végétation, sauf le lichen gris qu'on trouve sur les montagnes et quelques buissons nains tout desséchés.

A quelques mètres de moi, Rima demeura plusieurs minutes immobile, comme pour me donner le temps de reprendre haleine ; et je fus trop heureux de m'asseoir sur une pierre. Enfin elle se dirigea à pas lents vers le centre du plateau, qui avait une étendue d'environ quatre-vingts ares ; je me levai et la suivis ; grim pant sur un énorme bloc de pierre, je contemplai le vaste panorama qui se déroulait devant moi. La journée était brillante et sans vent ; quelques rares nuages blancs flottaient à une très grande hauteur en jetant des ombres mobiles sur ce pays sauvage et accidenté, où la forêt, le marécage et la savane ne se distinguaient les uns des autres que par leurs coloris différents, comme les gris, les verts et les jaunes d'une carte géographique. Très loin de nous, le cercle de l'horizon était brisé ici et là par des montagnes, mais les collines des environs se trouvaient toutes sous nos pieds.

Après quelques minutes de contemplation, je sautai en bas de mon perchoir et, m'adossant à la pierre, je regardai la jeune fille, attendant qu'elle parlât. J'étais convaincu qu'elle avait quelque chose de la plus haute importance (pour elle) à me communiquer, et que seul le besoin pressant d'un confident, autre que Nuflo, avait triomphé de la timidité qu'elle ressentait à mon égard. Je décidai de lui laisser prendre le temps qu'elle voudrait pour me parler comme elle l'entendrait. Elle resta quelque temps silencieuse, le visage détourné, mais ses petits mouvements et la façon dont elle serrait et desserrait ses doigts montraient qu'elle était inquiète et que son esprit travaillait. Soudain, se tour-

nant à demi vers moi, elle se mit à parler avec une vivacité passionnée.

— « Tu vois, » fit-elle en agitant la main pour indiquer le cercle tout entier de la terre, « comme c'est grand? Regarde! » Et elle montra du doigt les montagnes à l'ouest. « Celles-là sont les Vahanas : une, deux, trois ; les plus hautes, je peux te dire leurs noms : Vahana-Chara, Chumi, Aranoa. Tu vois cette eau? C'est une rivière, nommée Guaypero. Elle descend des collines, Inaruna est leur nom, et tu peux les voir là-bas dans le sud, loin, loin. » Et de la sorte elle continua de montrer et de nommer toutes les montagnes et toutes les rivières que nous avions sous les yeux. Tout à coup elle laissa retomber ses mains et continua : « C'est tout. Parce que nous ne pouvons voir plus loin. Mais le monde est plus grand que ça ! D'autres montagnes, d'autres rivières. Je ne t'ai pas parlé de Voa, sur la rivière Voa, où je suis née, où ma mère est morte, où le prêtre m'a enseignée, il y a des années et des années. Tout cela tu ne peux le voir, c'est si loin, si loin. »

Je ne ris point de sa simplicité, je ne souris même pas, ni n'éprouvai aucun désir de sourire. Au contraire, je n'éprouvai qu'un sentiment de sympathie si aigu qu'il en était douloureux, tandis que je contemplais son visage assombri, si changeant dans ses expressions, et pourtant si tendrement ardent dans tous ces changements. Je ne pouvais encore me former une idée de ce qu'elle désirait communiquer ou découvrir, mais voyant qu'elle semblait attendre une réponse, je répliquai :

— « Le monde est si grand, Rima, que de n'importe quel point, nous n'en pouvons voir qu'une toute petite partie. Regarde ceci, » et avec un bâton dont je m'étais aidé dans mon ascension, je traçai un cercle

de quinze ou dix-huit centimètres de circonférence, au centre duquel je plaçai un caillou. « Ceci représente la montagne sur laquelle nous nous tenons, » repris-je en touchant le caillou ; « et cette ligne qui l'entoure est toute la partie de la terre que nous pouvons voir du sommet de la montagne. Comprends-tu ? La ligne que j'ai tracée est la ligne bleue de l'horizon au delà de laquelle nous ne pouvons pas voir. Et en dehors de ce petit cercle est tout le sommet plat d'Ytaïoa qui représente le monde. Considère donc combien petite est la partie du monde que nous pouvons voir de l'endroit où nous sommes ! »

— « Et tu le connais tout ? » répliqua-t-elle avec animation. « Le monde entier ? » ajouta-t-elle en agitant la main pour indiquer la petite plaine de pierre. « Toutes les montagnes, et les rivières et les forêts, tous les gens qui habitent le monde ? »

— « Cela serait impossible, Rima ; considère combien il est vaste. »

— « Cela ne fait rien. Viens, partons ensemble, nous deux et grand-père, et voyons le monde entier ; toutes les montagnes et les forêts, et connaissons tous les gens. »

— « Tu ne sais pas ce que tu dis, Rima. Tu pourrais dire aussi bien : viens, partons pour visiter le soleil et découvrir tout ce qu'il contient. »

— « C'est toi qui ne sais pas ce que tu dis, » riposta-t-elle, avec une flamme dans ses yeux qui un moment regardèrent en plein dans les miens. « Nous n'avons pas d'ailes comme les oiseaux pour nous envoler jusqu'au soleil. Ne suis-je pas capable de marcher sur la terre, et de courir ? Ne sais-je pas nager ? Ne puis-je pas monter sur n'importe quelle montagne ? »

— « Non, tu ne le peux pas. Tu imagines que

toute la terre est comme cette petite partie que tu vois là. Mais elle n'est pas toute ainsi. Il y a de grandes rivières que tu ne peux pas traverser à la nage ; des montagnes que tu ne peux franchir ; des forêts que tu ne peux pénétrer, sombres et habitées par des bêtes féroces, et si vastes, que tout cet espace que tu vois là n'est qu'un simple grain de poussière par comparaison. »

Elle écoutait avec animation. « Oh ! tu sais tout cela ? » s'écria-t-elle tandis que son visage s'éclairait bizarrement ; et se détournant de moi à demi, elle ajouta, avec une pétulance soudaine : « Pourtant il y a une minute tu ne savais rien du monde, parce qu'il est si grand ! Y a-t-il quelque chose à gagner en parlant à quelqu'un qui dit des choses si contraires ? »

J'expliquai que je ne m'étais point contredit, qu'elle n'avait pas bien compris le sens de mes paroles. Je savais quelque chose des principales caractéristiques des différents pays du monde, comme, par exemple, les plus grandes chaînes de montagnes, les rivières et les villes. Quelque chose aussi, mais très peu, des tribus d'hommes sauvages. Elle écoutait avec impatience, ce qui me poussa à parler vite, en des termes très généraux ; et pour simplifier la question, je représentai le monde par le continent sur lequel nous nous trouvions. Il semblait inutile d'aller plus loin que cela et son impatience ne l'aurait pas permis.

— « Dis-moi tout ce que tu sais, » fit-elle dès que j'eus cessé de parler. « Qu'est-ce qu'il y a là, et là, et là ? » ajouta-t-elle en montrant diverses directions. « Les rivières et les forêts, elles ne sont rien pour moi. Mais les villages, les tribus, les gens, oui ; dis-le-moi, car je dois savoir tout cela. »

— « Cela demanderait trop longtemps, Rima. »

— « Parce que tu es si lent. Vois comme le soleil est haut. Parle ! parle ! Qu'est-ce qu'il y a là ? » fit-elle en indiquant le nord.

— « Tout ce pays, » fis-je en agitant mes mains de l'est à l'ouest, « est la Guyane ; et elle est si grande que tu pourrais aller dans cette direction, ou dans celle-là, voyageant pendant des mois, sans voir la fin de la Guyane. Et toujours ce serait la Guyane ; rivières, rivières, rivières, avec des forêts entre elles, et d'autres forêts et d'autres rivières par delà. Et des peuplades sauvages, des nations, des tribus. — Guahibo, Aguaricoto, Ayano, Maco, Piaroa, Quiriquiripo, Tuparito — en nommerai-je cent autres ? Cela serait inutile, Rima ; ce sont tous des sauvages et ils vivent disséminés au large dans les forêts, chassant avec l'arc et la flèche, avec la sarbacane. Considère donc combien grande est la Guyane ! »

— « La Guyané ! la Guyane ! Ne sais-je pas que tout ceci est la Guyane ? Mais plus loin, plus loin et plus loin ? La Guyane n'a-t-elle donc pas de fin ? »

— « Si ; là-bas, au nord, elle finit à l'Orénoque, un fleuve immense qui vient d'immenses montagnes, en comparaison desquelles Ytaïoa est comme une pierre sur laquelle nous nous sommes assis pour nous reposer. Il faut que tu saches que la Guyane n'est qu'une portion, la moitié de notre pays, le Vénézuéla. Regarde, » continuai-je en plaçant ma main autour de mon épaule pour toucher le milieu de mon dos, « il y a une rainure, un creux le long de mon épine dorsale, qui partage mon corps en deux parties égales. De même le grand Orénoque partage le Vénézuéla : d'un côté, tout est Guyane ; et de l'autre les pays ou provinces de Cumana, Maturin, Barcelona, Bolivar, Guarico, Apure et beaucoup d'autres. » Je fis alors une rapide description de

la partie septentrionale du pays, avec les vastes llanos couverts de troupeaux dans une de ses parties, ses plantations de café, de riz et de canne à sucre dans une autre, et ses principales villes ; en dernier lieu Caracas, le gai et opulent petit Paris de l'Amérique.

Ceci parut la fatiguer ; mais dès que j'eus cessé de parler, avant que j'eusse pu humecter mes lèvres sèches, elle demanda ce qui venait après Caracas, après tout le Vénézuéla.

— « L'océan ; de l'eau, de l'eau, de l'eau, » répondis-je.

— « Il n'y a pas de gens là, dans l'eau ; seulement des poissons, » observa-t-elle ; puis elle continua tout à coup : « Pourquoi es-tu silencieux, le Vénézuéla est donc le monde entier ? »

La tâche que je m'étais assignée semblait n'être encore qu'à son début. En réfléchissant à la manière dont je devais m'y prendre, mes yeux parcoururent la surface plane sur laquelle nous nous tenions et je fus frappé par la pensée que cette petite plaine irrégulière, large à un bout et presque pointue à l'autre, ressemblait grossièrement dans sa forme au continent sud-américain.

— « Regarde, Rima », commençai-je ; « ici nous sommes sur ce petit caillou, Ytaioa ; et cette ligne autour de lui nous enferme ; nous ne pouvons voir au delà. Imaginons maintenant que nous pouvons voir au delà, que nous pouvons voir le sommet plat de la montagne tout entier ; et cela, tu le sais, est le monde entier. Écoute maintenant tandis que je te parle de tous les pays, des principales montagnes, rivières et villes du monde. »

Pour exécuter le dessein que je venais de former il me fallait beaucoup marcher et exécuter un travail

assez pénible pour déplacer et poser des pierres et tracer des lignes frontières et autres ; mais j'y pris plaisir, car Rima se tenait sans cesse à mes côtés, me suivant d'un endroit à l'autre, écoutant en silence tout ce que je disais mais avec un vif intérêt. A la large extrémité du sommet plat j'indiquai le Vénézuéla, montrant par une longue ligne comment l'Orénoque le divisait, indiquant aussi plusieurs des cours d'eau principaux qui l'arrosaient. Je marquai de même les sites de Caracas et d'autres grandes villes avec des pierres, non sans me féliciter de ce que nous ne fussions pas, comme les Européens, de grands constructeurs de villes, car les pierres étaient bien lourdes. Vinrent ensuite la Colombie, et l'Équateur à l'ouest ; et, successivement, la Bolivie, le Pérou, le Chili, finissant au sud par la Patagonie, un froid pays aride, désert et désolé. Je marquai les villes du littoral, à mesure que nous progressions de ce côté, où finit la terre et commencent l'océan Pacifique et l'infini.

Alors, dans un soudain transport d'imagination, je décrivis les Cordillères, cette stupéfiante chaîne aussi longue qu'un monde ; Titicaca, sa mer intérieure, et l'hivernal et désolé Paramo, où gisent les ruines de Tiahuanaco, plus ancienne que Thèbes. J'énumérai ses villes principales : Quito, nommée sans ironie par ses propres habitants, la Splendide et la Magnifique ; si élevée au-dessus de la terre qu'elle apparaît à peine séparée du ciel : *de Quito al cielo*, suivant le dicton. Mais de sa sublime histoire, de ses rois et de ses conquérants, Haymar Capac le Puissant, Huascar et Atahualpa l'Infortuné, pas un mot. Beaucoup de mots — combien inappropriés ! — sur les sommets tout blancs de neiges éternelles, qui les dominent, qui dominent ce nombril du monde, qui dominent la terre, l'océan,

la noircissante tempête, le vol du condor ; le Cotopaxi qui squaffle des flammes et dont les marmottements colériques s'entendent à deux cents lieues de distance, le Chimborazo, l'Antisana, le Sarata, l'Illimani, l'Aconcagua, noms de montagnes qui nous impressionnent comme ceux des dieux, l'implacable Pachacamac et Viracocha, dont ils sont les éternels trônes de granit. Pour finir je montrai Cuzco, la ville du soleil, la plus haute habitation des hommes sur la terre.

Je me laissai entraîner par ce thème sublime ; et me rappelant que je n'avais pas un auditeur doué du sens critique, je lâchai la bride à la fantaisie, oubliant sur le moment qu'une pensée, un sentiment qui me restait caché lui avait inspiré ces questions. Et cependant que je parlais des montagnes, elle était suspendue à mes lèvres, me suivant de près dans ma marche, le visage brillant, le corps tremblant de surexcitation.

Restait à décrire tout l'inimaginable espace qui se déroule à l'est des Andes ; les rivières — et quelles rivières ! — les vertes plaines semblables à la mer — ce désert d'eau illimité où aucune terre n'existe — et la région des forêts. La seule pensée de la forêt amazonienne fit plier mon esprit. Si, l'enlevant dans mes bras, j'avais pu mettre Rima sur le dôme du Chimborazo, elle aurait contemplé une étendue de seize mille kilomètres carrés de terre, si vaste est l'horizon à une pareille altitude. Et son imagination aurait peut-être été capable de la revêtir toute d'une forêt ininterrompue. Pourtant combien petite eût été cette partie du stupéfiant ensemble d'une région sylvestre égale en superficie à l'Europe tout entière ! Toute beauté, toute grâce, toute majesté sont là ; mais nous ne pouvons voir, nous ne pouvons concevoir, éloignons-nous ! De cette vaste scène qui,

dans un avenir lointain, sera occupée par des millions, par des myriades d'êtres, comme nous d'une forme verticale, par les nations qui naîtront quand les races actuelles de notre globe et les civilisations qu'elles représentent auront péri aussi complètement que celles qui sculptèrent les pierres de l'antique Tiahuanaco — de ce théâtre de palmes préparé pour un drame différent de tous ceux auxquels les Immortels ont déjà assisté — je m'éloignai avec empressement ; je la conduisis alors le long de la côte de l'Atlantique, écoutant le tonnerre de ses grandes vagues et m'arrêtant de temps à autre pour examiner quelque cité maritime.

Il est probable que depuis que le vieux père Noé partagea la terre entre ses fils, jamais un aussi grandiose discours géographique n'avait été prononcé. Ayant terminé, je m'assis, épuisé par mes efforts, et j'essuyai mon front, heureux toutefois que mon immense tâche fût accomplie et convaincu d'avoir démontré à la jeune fille combien futile était son désir de voir le monde par elle-même.

Sa surexcitation s'était calmée. Elle se tenait un peu à l'écart, les yeux baissés, songeuse. Enfin elle se rapprocha et dit, en faisant un cercle avec sa main :

— « Qu'est-ce qu'il y a derrière les montagnes, là-bas, derrière les villes, derrière le monde ? »

— « De l'eau, rien que de l'eau. Ne te l'ai-je pas dit ? » répliquai-je avec assurance ; car j'avais, bien entendu, coulé l'isthme de Panama au fond de la mer.

— « De l'eau ? Tout autour ? » persista-t-elle.

— « Oui. »

— « De l'eau, et pas d'au delà ? Seulement de l'eau ? Toujours de l'eau ? »

Je ne pouvais m'obstiner plus longtemps dans un

aussi grossier mensonge. Elle était trop intelligente et je l'aimais trop. Me relevant, je montrai du doigt les montagnes éloignées et les pics isolés.

— « Regarde ces pics », lui dis-je. « Il en est de même pour le monde, ce monde sur lequel nous nous tenons. Au delà de cette grande eau qui coule autour du monde, mais très loin, si loin qu'il faudrait des mois dans un grand navire pour y arriver, il y a des îles, quelques-unes petites, d'autres aussi grandes que ce monde-ci. Mais, Rima, elles sont si loin, si impossibles à atteindre, qu'il est inutile d'en parler ou d'y penser. Elles sont pour nous comme le soleil, la lune et les étoiles, où nous ne pouvons nous envoler. Et maintenant assieds-toi pour te reposer à côté de moi, car tu sais tout. »

Elle me regarda avec des yeux troubles.

— « Je ne sais rien, tu ne m'as rien dit. N'ai-je pas dit que les montagnes et les rivières ne sont rien? Parle-moi de tous les gens qui peuplent le monde. Regarde! là est Cuzco, une ville qui ne ressemble à aucune autre, ne me l'as-tu pas dit? Mais des gens, rien. Sont-ils aussi différents de tous les autres? »

— « Je te le dirai si tu réponds d'abord à une question, Rima. »

Elle se rapprocha un peu, curieuse d'entendre, mais gardant le silence.

— « Promets-moi de répondre, » insistai-je, et comme elle restait silencieuse, j'ajoutai : « Ne dois-je donc pas te demander? »

— « Dis, » murmura-t-elle.

— « Pourquoi veux-tu connaître les gens de Cuzco? »

Elle me lança un regard et détourna son visage. Quelques instants elle demeura hésitante, puis se rapprochant encore, elle me toucha à l'épaule et dit doucement :

— « Détourne-toi, ne me regarde pas. »

J'obéis et, s'inclinant si près de moi que je sentis son souffle chaud sur mon cou, elle chuchota :

— « Les gens de Cuzco sont-ils comme moi? Me comprendraient-ils — les choses que toi tu ne peux pas comprendre? Le sais-tu? »

Sa voix tremblante trahissait son agitation et j'imaginai que ses paroles expliquaient pourquoi elle m'avait conduit sur le sommet d'Ytaioa, pourquoi elle voulait visiter et connaître les divers peuples de la terre. Elle commençait à se rendre compte, depuis qu'elle me connaissait, de son isolement, de sa dissemblance d'avec les autres humains et, en même temps, de rêver que tous les êtres humains pouvaient ne pas être différents d'elle et incapables de comprendre son mystérieux langage et de pénétrer dans ses pensées et dans ses sentiments.

— « Je puis répondre à cette question, Rima. Ah ! non, pauvre enfant, il n'y en a pas un seul comme toi, pas un, pas un. De tous ceux qu'il y a là, prêtres, soldats, marchands, ouvriers, blancs, noirs, rouges et sangs mêlés ; hommes et femmes, vieux et jeunes, riches et pauvres, laids et beaux, pas un ne comprendrait le doux langage que tu parles. »

Elle ne dit rien et, regardant autour de moi, je découvris qu'elle s'éloignait, les doigts croisés devant elle, les yeux baissés, l'air profondément abattu. Sautant sur mes pieds, je me hâtai de la suivre.

— « Écoute ! » lui dis-je en arrivant à ses côtés, « sais-tu qu'il y a dans le monde des gens comme toi et qui comprendraient ton langage? »

— « Oh ! ne le sais-je donc pas ! Oui, ma mère me l'a dit. J'étais jeune quand elle est morte, mais, ô mère, pourquoi ne m'en as-tu pas dit davantage? »

— « Mais où? »

— « Oh ! ne crois-tu pas que j'irais vers eux si je savais, que je demanderais? »

— « Nufflo sait-il? »

Elle secoua la tête tout en marchant d'un pas accablé.

— « Mais lui as-tu demandé? » persistai-je.

— « Ne lui ai-je pas demandé ! Non pas une fois, non pas cent fois. »

Soudain elle s'arrêta.

— « Regarde, » fit-elle, « à présent nous sommes encore sur la Guyane. Et là-bas est le Brésil, et de ce côté vers les Cordillères, c'est l'inconnu. Et il y a des gens là. Viens, allons chercher le peuple de ma mère à cet endroit. Avec grand-père, mais pas avec les chiens ; ils feraient peur aux animaux et nous trahiraient en aboyant après les hommes cruels qui nous tueraient avec des dards empoisonnés. »

— « O Rima, ne peux-tu donc comprendre ? C'est trop loin. Et ton grand-père, le pauvre vieux, il mourrait de fatigue, de faim et de vieillesse dans quelque forêt inconnue. »

— « Il mourrait, le vieux grand-père ? Alors nous le couvririons de feuilles de palmier dans la forêt et nous le laisserions. Ce ne serait pas grand-père ; seulement son corps qui doit se changer en poussière. Lui il serait loin, loin, là où sont les étoiles. Nous deux, nous ne mourrions pas, nous continuerions notre route. »

Il semblait inutile de continuer la discussion. Je gardai le silence, songeant à ce que j'avais entendu, qu'il y en avait d'autres comme elle quelque part dans ce vaste monde vert, dont une si grande partie est imparfaitement connue, dont tant de districts n'ont

pas encore été explorés par l'homme blanc. A vrai dire, il était étrange qu'aucune nouvelle d'une race semblable ne fût parvenue aux oreilles d'aucun voyageur ; pourtant Rima était là, à mes côtés, preuve vivante de l'existence d'une telle race. Nuflo en savait probablement plus long qu'il n'en voulait dire ; j'avais échoué, on l'a vu, dans mes tentatives pour lui soutirer son secret par des moyens légitimes, et je ne pouvais avoir recours à des moyens illégitimes — le chevalet, le brodequin et les poucettes — afin de le lui arracher. Pour les Indiens elle n'était qu'un objet de terreur superstitieuse — une fille de la Didi — et ils ignoraient tout de son origine. Et elle, la pauvre fille, n'avait qu'un vague souvenir de quelques paroles entendues de sa mère en son enfance et que probablement elle avait mal comprises.

Tandis que ces pensées passaient dans mon esprit, Rima était restée silencieuse à mon côté, attendant, peut-être, une réponse à ses dernières paroles. Elle se baissa tout à coup, ramassa un caillou et le jeta à trois ou quatre mètres.

— « Tu vois où il est tombé ? » s'écria-t-elle, en se tournant vers moi. « C'est sur la frontière de la Guyane, n'est-ce pas ? Allons là d'abord. »

— « Rima, quelle détresse tu me causes ! Nous ne pouvons aller là-bas. Ce n'est qu'un désert sauvage, presque inconnu aux hommes, un blanc sur la carte... »

— « La carte ? Ne dis pas de parole que je ne comprends pas. »

En quelques mots je lui expliquai ce que je voulais dire ; moins de mots auraient suffi, si prompte elle était à comprendre.

— « Si c'est un blanc, » répondit-elle vivement,

« alors, il n'y a rien qui puisse nous arrêter, pas de rivière que nous ne puissions traverser à la nage et pas de grandes montagnes comme celles sur laquelle se trouve Quito. »

— « Mais je sais, Rima, car cela m'a été conté par de vieux Indiens, qu'entre tous les pays, celui-là est le plus difficile d'accès. Il y a là une rivière et, bien qu'elle ne soit pas sur la carte, elle serait plus infranchissable pour nous que le puissant Orénoque ou que l'Amazone. Elle a sur ses bords de vastes marais pestilentiels, recouverts d'une épaisse forêt, grouillants d'animaux sauvages et venimeux, de sorte que les Indiens eux-mêmes n'osent s'aventurer dans le voisinage. Et avant même d'atteindre la rivière, il y a une chaîne de montagnes escarpées qui porte le même nom — à l'endroit précis où ton caillou est tombé — les montagnes de Riolama... »

A peine le nom était-il tombé de mes lèvres, qu'un changement rapide comme l'éclair se produisit sur son visage ; doute, anxiété, pétulance, espoir, découragement, tous suivant des degrés qui variaient sans cesse, se pourchassant comme des ombres, s'évanouirent : elle devint animée et comme toute brûlante d'une puissante émotion nouvelle qui s'était allumée dans son âme.

— « Riolama ! Riolama ! » répétait-elle si rapidement et d'un ton si aigu que sa voix résonnait en mon cerveau. « C'est là l'endroit que je cherche ! C'est là que ma mère fut trouvée, c'est là que se trouve son peuple et le mien ! C'est pour cela que je fus nommée Riolama, c'est là mon nom ! »

— « Rima ! » fis-je, étonné de ses paroles.

— « Non, non, non, Riolama. Quand j'étais enfant, quand le prêtre me baptisa, il me nomma Riolama,

l'endroit où ma mère fut trouvée. Mais le nom était trop long à dire, et on m'appela Rima. »

Soudain elle s'immobilisa et cria d'une voix sonore :

— « Et il le savait, il le savait, ce vieillard, il savait que Riolama était tout près, pas plus loin que l'endroit où est tombé le caillou, que nous pouvions y aller ! »

Tout en parlant elle s'était tournée vers sa demeure, le doigt tendu. Son aspect me rappela ma première rencontre avec elle, quand le serpent allait me mordre ; le tendre rouge de ses iris brillait comme du feu, sa peau délicate semblait reluire d'une intense couleur rose, et son corps tremblait d'agitation, si bien que le nuage épars de sa chevelure remuait sans cesse comme si le vent le soulevait.

— « Traître ! traître ! » criait-elle, le regard vers sa demeure et en faisant des gestes vifs et passionnés. « Tout cela vous le saviez, et vous m'avez trompée pendant toutes ces années ; même à moi, Rima, vous avez menti avec vos lèvres. Oh ! horrible ! A-t-on jamais vu un scandale pareil dans la Guyane ? Viens, suis-moi, allons tout de suite à Riolama. »

Et sans même jeter un regard en arrière pour voir si je la suivais, elle s'éloigna en toute hâte et disparut en deux minutes par-dessus le rebord du sommet plat.

— « Rima ! Rima ! reviens et écoute-moi ! Oh ! tu es folle. Reviens ! Reviens ! »

Mais elle ne voulut ni revenir ni s'arrêter pour m'écouter ; je la vis bondir sur la pente rocheuse comme une agile créature sauvage pourvue de sabots rembourrés et d'un instinct infaillible ; en un clin d'œil elle disparut parmi les rochers escarpés et les arbres qui, plus bas, garnissaient le versant.

— « Nuflo, mon vieux Nuflo, » me dis-je en regardant dans la direction de sa case, « n'y a-t-il point de douleurs dans vos vieux os pour vous avertir à temps de l'orage qui va éclater sur votre tête? »

Et je m'assis pour réfléchir.

CHAPITRE XII

Suivre l'impétueuse Rima, semblable à un oiseau, sur le versant de la colline, était chose impossible ; d'ailleurs je n'avais pas le moindre désir d'assister à la déconfiture de Nuflo. Il était préférable de les laisser vider leur querelle tout seuls, pendant que je m'occuperais de retourner ces faits nouveaux dans mon esprit pour découvrir comment je les pourrais incorporer dans l'édifice spéculatif que j'édifiais depuis deux ou trois semaines. Mais je m'aperçus bien vite qu'il se faisait tard, que dans deux heures au plus le soleil aurait disparu, et j'entrepris sur-le-champ la descente. J'avais franchi à peu près la moitié de la distance qui séparait la base de la colline de la cabane de Nuflo, quand le soleil plongea derrière l'horizon. Avec une anxiété croissante je me hâtais, quand soudain un grognement provenant des buissons à quelques mètres en avant de moi m'arrêta net. A l'instant les chiens, Sucio et Goloso, s'élançèrent de leur cachette avec de furieux aboiements ; mais, m'ayant bien vite reconnu, ils s'éloignèrent en rampant. Rassuré, je repris ma marche ; mais je songeai bientôt que le vieillard devait se trouver aux environs, car les chiens s'éloignaient rarement de lui. Faisant volte-face, je retournai à l'endroit où ils m'étaient apparus ; au bout d'un moment, j'aperçus une forme imprécise et jaunâtre ; une des bêtes s'était relevée pour me regarder.

Précédemment elle était étendue sur le sol, à côté d'un large buisson desséché sur lequel poussait une plante grimpante qui en avait complètement recouvert le sommet large et plat, tel un morceau de tapisserie jeté sur une table, ses minces tiges terminales et ses feuilles retombant par-dessus le bord comme une épaisse frange. Mais la frange ne touchait pas la terre et dans l'intérieur sombre du buisson j'entrevis l'autre chien ; puis, au bout de quelques instants, je distinguai une troisième forme noire et couchée, que je devinai être celle de Nuflo.

— « Que faites-vous là, vieillard ? Où est Rima, ne l'avez-vous point vue ? Sortez de là. »

Il s'agita et sortit lentement à quatre pattes ; une fois dégagé des brindilles et des feuilles mortes, il se leva et me fit face. Il présentait un aspect étrange et sauvage, la barbe blanche tout en désordre et entremêlée de mousse et de feuilles mortes, les yeux fixes comme ceux d'un hibou, tandis que dans sa bouche qui s'ouvrait et se fermait tour à tour, ses dents s'entre-choquaient avec bruit, comme celles d'un pécarî irrité. M'ayant considéré quelques instants en silence avec des yeux enflammés, il éclata soudain :

— « Maudit soit le jour où je vous vis pour la première fois, homme de Caracas ! Maudit soit le serpent qui vous mordit sans avoir dans son venin la force de tuer ! Ha ! vous venez d'Ytaïoa, où vous avez causé avec Rima ? Et vous êtes revenu à l'ancre du tigre pour railler ce redoutable animal sur la perte de son petit. Imbécile, si vous ne vouliez pas que les chiens se nourrissent de votre chair, il aurait mieux valu que vous choisissiez pour votre promenade une autre direction. »

Ces paroles irritées ne m'alarmèrent point le moins

du monde, ni ne m'étonnèrent beaucoup, bien que jusqu'à ce moment le vieillard se fût toujours montré affable et respectueux. Son agression ne paraissait pas tout à fait spontanée. Malgré la sauvagerie de ses manières et la violence de son discours, il semblait jouer un rôle étudié d'avance. Je n'éprouvai qu'un sentiment de colère ; m'avançant sur lui, je lui administrai une tape sur la poitrine avec les articulations du poing.

— « Modérez votre langage, vieillard, » lui dis-je ; « rappelez-vous que vous parlez à un supérieur. »

— « Qu'est-ce que vous dites ? » s'écria-t-il d'une voix aiguë et entrecoupée, accompagnant ses paroles de gestes violents. « Vous croyez-vous donc sur les trottoirs de Caracas ? Ici il n'y a point de police pour vous protéger, ici nous sommes tout seuls dans un désert où noms et titres ne sont rien, ici nous nous trouvons homme contre homme. »

— « Vieillard contre jeune homme, » ripostai-je. « Et de par la jeunesse, je suis votre supérieur. Voulez-vous donc que je vous prenne à la gorge pour vous secouer l'insolence hors du corps ? »

— « Eh quoi ? Vous me menacez ? » s'exclama-t-il, prenant une attitude hostile. « Vous, l'homme que j'ai sauvé, abrité, nourri et traité comme un fils ! Destructeur de ma paix, ne m'avez-vous pas fait assez de mal comme cela ? Vous m'avez volé le cœur de ma petite-fille ; avec mille inventions vous l'avez rendue folle ! Mon enfant, mon ange, Rima, ma rédemptrice ! Avec votre langue menteuse vous l'avez changée en démon pour me persécuter ! Et vous n'êtes point satisfait ; il vous faut achever votre œuvre mauvaise en infligeant des coups à mon corps épuisé. Tout est perdu pour moi ! Prenez ma vie si vous le désirez, car elle ne

vaut plus rien et je ne désire pas la conserver ! » En prononçant ces paroles, il se jeta à genoux et, arrachant son vieux manteau en loques, il me présenta sa poitrine nue. « Tirez ! tirez ! » grinça-t-il, « et si vous n'avez pas d'arme, prenez mon couteau, plongez-le dans ce cœur attristé et que je meure ! » Et sortant le couteau de sa gaine, il le jeta à mes pieds.

Cette comédie n'eut pour effet que d'augmenter mon irritation et mon dégoût ; mais avant que j'eusse pu répondre, je vis s'avancer un objet indistinct, quelque chose de gris et d'informe qui glissait rapide et sans bruit, comme un grand hibou volant à ras de terre entre les arbres. C'était Rima. A peine l'eus-je aperçue qu'elle était près de nous, faisant face à Nuflo, le corps tremblant de colère, les yeux grands ouverts et lumineux dans la lumière obscure.

— « Vous voilà donc ! » s'écria-t-elle de cette voix vive et pénétrante qui était presque douloureuse aux sens. « Vous pensiez m'échapper ! Vous cacher dans le bois ! Misérable ! Ne savez-vous pas que j'ai besoin de vous, que je n'en ai pas encore fini avec vous ? Vous voulez donc que je vous pousse jusqu'à Riolama en vous fouettant avec des branches épineuses, que je vous traîne là-bas par la barbe ? »

Il la contemplait fixement, bouche ouverte, à genoux, tenant son manteau ouvert avec ses mains décharnées.

— « Rima ! Rima ! aie pitié de moi ! » s'écria-t-il d'une voix pitoyable. « Oh ! mon enfant, je ne puis aller à Riolama, c'est si loin, si loin ! Je suis bien vieux, je mourrais en route. Oh ! Rima, fille de la femme que j'ai sauvée de la mort, n'as-tu pas de compassion ? Je vais mourir ! Je vais mourir ! »

— « Vous allez mourir ? Non, vous ne mourrez pas

avant de m'avoir montré le chemin de Riolama. Et quand j'aurai vu Riolama de mes propres yeux, alors vous pourrez mourir, et je me réjouirai de votre mort ; et les enfants et les petits-enfants et les cousins et les amis de tous les animaux que vous avez massacrés et dévorés, sauront que vous êtes mort et s'en réjouiront. Car vous m'avez trompée des années entières avec vos mensonges, vous m'avez trompée, moi, et vous n'êtes pas digne de vivre ! Venez à Riolama ; levez-vous tout de suite, je vous l'ordonne ! »

Au lieu de se lever, il avança soudain la main et s'empara du couteau qui gisait sur le sol.

— « Tu veux donc que je meure ? » s'écria-t-il. « Tu te réjouiras de ma mort ? Regarde donc, je vais me tuer sous tes yeux. De ma propre main, Rima, je vais mourir, je vais me plonger ce couteau dans le cœur ! »

Tout en parlant il brandissait le couteau d'un air tragique au-dessus de sa tête, mais je ne fis aucun mouvement ; j'étais convaincu qu'il n'avait pas la moindre intention de se tuer, qu'il jouait encore un rôle. Incapable de comprendre une chose pareille, Rima prit la chose autrement.

— « Ah ! vous allez vous tuer ! » s'écria-t-elle. « O méchant homme, sachez auparavant ce qui vous arrivera après la mort. Ma mère va tout apprendre. Écoutez mes paroles, et tuez-vous après. »

Elle se laissa tomber à genoux et, levant ses mains jointes, fixant ses yeux étincelants de courroux sur le morceau de ciel d'un sombre azur qui se montrait au-dessus des arbres, elle se mit à parler d'une voix rapide et vibrante. Elle priait sa mère qui était au ciel ; et tandis que Nuflo écoutait absorbé, la bouche béante, les yeux fixés sur elle, la main qui serrait le couteau

retomba à son côté. J'écoutai moi-même avec le plus grand étonnement, avec admiration. Car elle qui s'était montrée si timide et si réticente avec moi, à présent, comme oublieuse de ma présence, elle exprimait tout haut les secrets les plus profonds de son cœur.

— « O mère, ô mère, écoute ; c'est moi, Rima, ton enfant bien-aimée. Toutes ces années, j'ai été méchamment trompée par grand-père — Nuflo — le vieillard qui t'a trouvée. Souvent je lui ai parlé de Riolama, où tu étais jadis, où est ton peuple, et il niait connaître un tel endroit. Tantôt il disait qu'il se trouvait à une distance immense, dans un grand désert plein de serpents plus grands que les troncs des grands arbres, de mauvais esprits et d'hommes sauvages, qui tuent tous les étrangers. Tantôt il affirmait que l'endroit n'existait pas ; que c'était une invention des Indiens ; telles étaient les choses fausses qu'il me disait, à moi, Rima, ton enfant. O mère, croiras-tu une pareille méchanceté ?

« Alors un étranger, un homme blanc du Vénézuéla, vint dans nos bois ; c'est celui-là qui fut mordu par un serpent, et son nom est Abel : seulement moi je ne lui donne pas ce nom, mais d'autres que je t'ai dits. Mais peut-être n'écoutais-tu pas ou n'as-tu pas entendu, car je parlais tout bas, et non comme à présent, à genoux, solennellement. Car il faut que je te dise, ô mère, qu'après ta mort le prêtre de Voa m'a dit souvent que lorsque je prierais, soit toi, soit quelqu'un d'entre les saints, ou la Mère du Ciel, je devais parler comme il me l'avait appris, si je voulais être entendue et comprise. Et cela était bien étrange, puisque toi, tu m'avais enseignée différemment ; mais tu vivais alors à Voa, et maintenant que tu es au ciel, tu es peut-être mieux informée. Par conséquent écoute-

moi, ô mère, et ne laisse rien échapper de ce que je vais te dire.

« Quand cet homme blanc eut été quelques jours avec nous, une chose étrange m'arriva, qui me rendit différente, si bien que je n'étais plus Rima, tout en étant encore Rima, si étrange était cette chose ; et j'allais souvent à la mare pour me regarder et voir le changement qui s'était produit en moi, mais je ne pouvais voir aucune différence. D'abord cela vint de ses yeux et passa dans les miens, m'emplissant comme l'éclair emplit un nuage au coucher du soleil : plus tard, cela ne fut plus seulement de ses yeux, mais cela vint en moi toutes les fois que je le voyais, même à distance, quand j'entendais sa voix, surtout quand il me touchait avec sa main. Quand je ne le vois pas, je n'ai point de repos que je ne l'aie revu ; et quand je le revois, alors je suis heureuse, et pourtant telle est ma crainte, tel est mon trouble, que je me cache de lui. O mère, la chose ne peut être dite ; car, une fois, quand il me saisit dans ses bras et me força à parler de cela, il ne comprit point ; pourtant il n'y avait pas besoin de le lui dire ; alors j'ai songé que je ne pourrais le dire qu'aux gens de ma race, car ils comprendraient eux, et me répondraient, pour me dire ce qu'il fallait faire.

« Et voici maintenant, ô mère, ce qui arriva ensuite. J'allai vers grand-père ; je le priai d'abord et lui ordonnai ensuite de me conduire à Riolama ; mais il ne voulut point obéir, ni prêter l'oreille à ce que je disais. Ayant échoué de la sorte, comme il n'y avait personne d'autre à qui parler, hormis cet étranger, je décidai d'aller à lui et, en sa compagnie, de chercher mon peuple dans le monde entier. Ceci te surprendra, ô mère, à cause de cette crainte qui me venait en sa présence et me forçait à me cacher de lui ; mais mon

désir était si grand qu'il surmonta ma crainte ; de sorte que j'allai à lui alors qu'il était assis tout seul dans le bois, triste parce qu'il ne pouvait me voir, et je lui parlai et le conduisis sur le sommet d'Ytaioa pour lui montrer du haut de ce sommet tous les pays du monde. Et il faut aussi que tu saches que je tremble en sa présence, non parce que j'ai peur de lui comme j'ai peur des Indiens et des hommes cruels ; car il n'a point de méchanceté en lui, et il est beau à voir, et ses paroles sont douces, et son désir est d'être toujours avec moi, de sorte qu'il est différent de tous les autres hommes que j'ai vus, tout comme moi je diffère de toutes les autres femmes, sauf de toi, ô douce mère !

« Sur le sommet de la montagne, il marqua et nomma tous les pays du monde, mais de notre peuple, pas un mot. Et quand il parla de cette partie inconnue sur le bord de la Guyane, il nomma les montagnes de Riolama, et c'est ainsi que je découvris où se trouve mon peuple. Je le laissai alors sur Ytaioa, car il refusait de me suivre, et je courus à grand-père et l'accusai de ses mensonges ; et celui-ci, voyant que je savais tout, s'échappa dans les bois, où je l'ai retrouvé causant avec l'étranger. Et maintenant, ô mère, se voyant pris et incapable d'échapper une deuxième fois, il a pris un couteau pour se tuer, plutôt que de me conduire à Riolama. Donc, ô ma mère, écoute bien et fais ce que je vais te dire. Quand il se sera tué, quand il sera arrivé à l'endroit où tu es, veille bien à ce qu'il n'échappe pas au châtiment qu'il mérite. Montre-le aux anges et dis-leur : « Voici Nuflo, le méchant homme qui a menti à Rima. » Qu'ils s'emparent de lui, lui brûlent les ailes pour qu'il ne s'échappe pas et le précipitent dans une sombre caverne au-dessous d'une montagne, qu'ils mettent à l'entrée une pierre que cent hommes ne

pourraient déplacer, et qu'ils le laissent là, tout seul et dans le noir, pour toujours ! »

Ayant fini, elle se leva vivement ; au même instant, laissant tomber son couteau, Nuflo se prosterna à ses pieds :

— « Rima, mon enfant, pas ça ! » s'écria-t-il d'une voix entrecoupée par la terreur. Il s'efforça de saisir les pieds de la jeune fille, mais elle s'écarta de lui avec aversion ; malgré cela, il continua de ramper après elle comme un lézard mutilé, l'implorant d'une manière abjecte de lui pardonner, lui rappelant qu'il avait sauvé de la mort la femme dont l'inimitié avait maintenant été suscitée contre lui, et déclarant qu'il ferait tout ce qu'il lui plairait de lui ordonner, qu'il serait heureux de mourir à son service.

Le spectacle était pitoyable. M'approchant d'elle, je la touchai à l'épaule et lui demandai de lui pardonner.

La réponse vint très vite. Se tournant une fois de plus vers lui, elle lui dit : « Je vous pardonne, grand-père. Levez-vous maintenant et conduisez-moi à Rioluma. »

Il ne se releva que pour se mettre à genoux.

— « Mais tu ne le *lui* as pas dit ! » fit-il de sa voix naturelle, où restaient encore des traces d'anxiété. Et il ajouta, pointant le pouce par-dessus son épaule : « Considère, mon enfant, que je suis vieux et que je mourrai sans doute en chemin. Alors que deviendra mon âme ? Car maintenant tu *lui* as tout dit, et cela ne sera pas oublié. »

Elle le considéra en silence quelques instants, puis s'écartant légèrement, elle se laissa retomber à genoux et, les mains levées et les yeux fixés sur le lambeau de ciel bleu déjà tout parsemé d'étoiles, elle pria de nouveau :

— « O mère, écoute-moi, car j'ai quelque chose de nouveau à te dire. Grand-père ne s'est pas tué, il m'a demandé pardon et a promis de m'obéir. O mère, je lui ai pardonné, et il va me conduire à Riolama, auprès de notre peuple. Donc, ô mère, s'il meurt en route, fais bien attention qu'on ne fasse rien contre lui ; rappelle-toi que je lui ai pardonné ; et quand il arrivera à l'endroit où tu es, qu'il soit le bienvenu, car tel est le vœu de Rima, ta fille. »

Ayant terminé cette nouvelle supplique, elle se leva et engagea une discussion animée avec son grand-père, le pressant de la conduire sans plus de retard à Riolama ; tandis que, revenu de sa peur, il objectait qu'une entreprise aussi importante exigeait beaucoup de réflexion et de préparatifs ; que le voyage demanderait une vingtaine de jours, et qu'à moins d'être bien pourvu de nourriture, il mourrait de faim avant d'avoir parcouru la moitié de la distance ; enfin que sa mort la laisserait dans une situation plus défavorable ; il termina en affirmant qu'il ne pourrait partir avant sept ou huit jours au moins.

Un moment j'écoutai la discussion avec un vif intérêt, puis j'intervins une fois de plus en faveur du vieillard. Dans sa prière la pauvre fille m'avait innocemment révélé le pouvoir que je possédais, et il m'était agréable de l'exercer. La touchant de nouveau à l'épaule, je l'assurai qu'un délai de sept ou huit jours était raisonnable pour se préparer à un aussi long voyage : elle céda instantanément et, après m'avoir jeté un coup d'œil au visage, elle s'éloigna vivement dans les ténèbres, me laissant seul avec le vieillard.

Tout en rentrant avec celui-ci à travers les bois, à présent profondément obscurs, je lui expliquai comment le sujet de Riolama avait surgi dans ma conver-

sation avec Rima. Il s'excusa alors du violent langage qu'il m'avait tenu. Cette affaire personnelle une fois réglée, il parla du pèlerinage qui l'attendait et m'informa en confidence qu'il avait l'intention de préparer une quantité de viande fumée et de la mettre dans un sac, avec une couche de pain de cassave, de languettes de potiron séchées et autres bagatelles innocentes pour la dissimuler aux yeux perçants et aux narines délicates de Rima. Puis il fit une longue déclaration incohérente, laquelle, je le crus du moins, était destinée à introduire l'explication de l'origine de Rima et des renseignements sur son peuple de Riolama ; mais elle ne conduisit à rien, si ce n'est à exprimer l'opinion que la jeune fille était affligée d'une araignée dans le cerveau, mais que comme elle bénéficiait de l'intérêt des puissances du ciel, spécialement de sa mère, qui était devenue un personnage d'importance parmi les habitants du céleste séjour, il était de bonne politique de se soumettre à ses désirs. Se tournant vers moi (sans doute pour me faire un clin d'œil que l'obscurité m'empêcha de voir), il ajouta que c'était une bonne chose que d'avoir un ami bien en cour. Avec un gloussement de rire qui voulait être flatteur, il continua : pour d'autres il était nécessaire d'obéir à tous les commandements de l'Église, de contribuer à son soutien, d'entendre la messe, de se confesser de temps à autre et de recevoir l'absolution ; en conséquence, ceux qui s'en allaient dans le désert, où il n'y avait pas d'églises et pas de prêtres pour les absoudre, couraient le risque de perdre leurs âmes. Mais pour lui il en allait différemment : il comptait échapper aux feux du purgatoire et aller droit au ciel dans sa malpropreté, ce qui, ajouta-t-il, n'arrivait qu'à bien peu de personnes ; or lui, Nuflo, n'était point un saint, et

il avait élu domicile dans le désert quand il était un très jeune homme, pour échapper au châtement de ses méfaits.

Je ne pus m'empêcher de lui faire observer que pour un homme non régénéré le céleste séjour se révélerait peut-être assez peu accueillant. Il répliqua d'un air léger qu'il avait considéré ce point et qu'il n'avait aucune crainte sur l'avenir ; qu'il était vieux, et que d'après tout ce qu'il avait observé des méthodes de gouvernement appliquées par ceux qui règlent du haut du ciel les affaires humaines, il s'était formé une idée fort claire de cet endroit et qu'il croyait enfin que, même parmi des êtres aussi glorifiés, il trouverait quelques bons compagnons qui n'auraient pas mauvaise opinion de lui à cause de ses petites imperfections.

Comment l'idée que Rima pouvait lui faciliter les choses après la mort lui était-elle entrée dans la cervelle, je n'aurais pu le dire ; c'était probablement l'effet de la vigoureuse personnalité de la jeune fille et d'une foi vive agissant sur un esprit ignorant et superstitieux à l'extrême. La supplique qu'elle avait adressée à sa mère qui était au ciel ne m'avait paru aucunement ridicule ; à aucun moment je n'avais eu envie de sourire, pas même en l'entendant dire qu'il fallait brûler les ailes du vieillard pour l'empêcher de s'échapper. Son regard extasié ; l'intense conviction qui vibrait dans sa voix sonore et passionnée ; l'étrincelant mépris avec lequel elle, qui haïssait toute effusion de sang, elle si tendre envers tout être vivant, fût-il le plus insignifiant, elle lui ordonnait de se tuer, mais seulement quand elle lui aurait appris comment sa vengeance poursuivrait son âme trompeuse dans d'autres mondes ; la clarté avec laquelle elle avait

exposé les faits, en révélant les secrets les plus profonds de son cœur, tout cela avait produit sur moi un effet étrange et persuasif. En l'écoutant je n'étais plus l'homme éclairé et sans croyances. Elle était elle-même si proche du surnaturel, que je le sentis tout proche ; des sentiments indéfinissables, qui existaient en moi à l'état latent, s'étaient réveillés, et, en suivant la direction de ses yeux divins et lustrés, fixés sur le firmament bleu, je crus y apercevoir un autre être semblable à elle, une Rima glorifiée, qui penchait son pâle visage spiritualisé pour entendre les mots ailés que son enfant proférait sur la terre. A présent même, en écoutant les paroles du vieillard, pour révélatrices qu'elles fussent d'un esprit assombri par d'aussi grossières illusions, je n'étais pas complètement débarrassé de l'étrange effet de cette prière. A n'en pas douter, c'était une illusion ; en réalité sa mère n'était pas là-haut, écoutant la voix de la jeune fille. Et pourtant, par un mystérieux sortilège, Rima était devenue pour moi comme pour le superstitieux Nuflo lui-même, un être à part et sacré, et ce sentiment semblait se mêler à ma passion, la purifier et l'exalter, la rendre infiniment douce et précieuse.

Après avoir gardé quelque temps le silence, je lui dis : « Vieillard, le résultat de la grande discussion que vous venez d'avoir avec Rima est que vous avez consenti à la conduire à Riolama. Mais en ce qui me concerne, pas un mot n'a été prononcé, ni par elle, ni par vous. »

Il s'arrêta net pour me regarder fixement et, bien que l'obscurité m'empêchât de voir son visage, je n'en sentis pas moins son étonnement.

— « Señor ! » s'exclama-t-il, « nous ne pouvons partir sans vous. N'avez-vous pas entendu les paroles

de ma petite-fille, que c'est seulement à cause de vous qu'elle est sur le point d'entreprendre cette folie? Si vous n'êtes pas des nôtres dans ce voyage, alors, señor, ici nous devons demeurer. Mais qu'en dira Rima? »

— « Fort bien, j'irai, alors, mais à une condition... »

— « Laquelle? » demanda-t-il, avec un changement soudain dans le ton qui m'avertit que sa circonspection reprenait le dessus.

— « Que vous me raconterez l'histoire entière des origines de Rima, que vous me direz comment il se fait que vous vivez avec elle dans ce lieu solitaire et quels sont les gens qu'elle désire visiter à Riolama. »

— « Ah! señor, c'est une bien longue et triste histoire. Mais vous l'entendrez toute. Il faut que vous l'entendiez, señor, puisque vous êtes maintenant des nôtres. Et quoique vous ne puissiez jamais faire pour elle davantage que le vieux Nufflo, peut-être sera-t-elle plus satisfaite; et vous, señor, mieux préparé à vivre innocemment à ses côtés, sans manger de viande, puisque vous aurez toujours cette fleur rare pour votre ravissement. Mais l'histoire sera longue à conter. Vous l'entendrez pendant notre voyage de Riolama. De quoi parlerions-nous en franchissant une aussi longue distance, et quand nous serons assis la nuit auprès du feu? »

— « Non, non, vieillard, je ne me laisserai point lanterner de la sorte. Je veux l'entendre avant de partir. »

Mais il était déterminé à garder son récit pour les loisirs du voyage et, après une nouvelle discussion, je finis par céder.

CHAPITRE XIII

Ce soir-là, près du feu, Nuflo, naguère si accablé, mais à présent heureux dans ses illusions, se montra plus gai et plus loquace que de coutume. On eût dit un enfant qui, par une soumission opportune, a échappé au châtement sévère dont il était menacé. Mais sa légèreté de cœur était surpassée par la mienne ; et, exception faite d'une soirée qui était encore à venir, celle-ci brille à présent dans ma mémoire comme la plus heureuse que ma vie ait connue. Car le doux secret de Rima m'avait été révélé ; et son ignorance même de la portée du sentiment qu'elle éprouvait, qui la poussait à me fuir comme un ennemi, cette ignorance ne servait qu'à m'en rendre plus délicieuse encore la pensée.

En cette occasion elle ne se glissa pas comme une timide petite souris dans sa chambre suivant son habitude, mais resta pour donner à cette soirée un charme particulier, assise loin du feu dans ce coin plein d'ombre où pour la première fois je l'avais vue entre quatre murs, quand je m'étais étonné de la transformation qui s'était produite en elle.

De son coin elle pouvait voir mon visage éclairé par les reflets du feu, tandis qu'elle-même restait dans l'ombre, les yeux voilés par ses cils abaissés. Le sentiment de ma félicité ressemblait à des rasades d'un vin exquis et généreux, et son effet était celui du vin ;

il me donnait une telle liberté, une telle abondance d'imagination, qu'à de nombreuses reprises Nuflo applaudit, s'écriant que j'étais un poète et m'implorant de mettre en vers tout ce que je disais. Je ne pus lui donner satisfaction, n'ayant jamais appris l'art de l'improvisation, cet oiseux artifice qui consiste à jongler avec les mots et que les hommes de la classe de Nuflo admirent tant en mon pays : ce soir-là il me semblait pourtant que mes sentiments ne pouvaient s'exprimer convenablement que dans ce langage sublime dont usent les plus beaux esprits dans leurs moments d'inspiration ; je me mis donc à réciter des vers.

Il était tard quand j'eus épuisé tous les poèmes que je me rappelais ou que je voulais réciter, et ce ne fut qu'à ce moment que, sortant de son coin d'ombre, Rima s'éloigna en silence vers l'endroit où elle avait son lit.

Je n'étais plus heureux ; et quand je m'interrogeais sur la cause de ces nouveaux chagrins alors que l'avenir semblait plein de promesses, je compris qu'il fallait l'attribuer à ma passion qui avait immensément grandi pendant ces dernières heures ; elle avait grandi même pendant que je dormais, et il m'était devenu impossible de la contenter par la méditation sur les charmes, moraux et physiques, de son objet, par des rêves de possession future.

J'en conclus qu'il vaudrait mieux pour Rima comme pour moi-même de passer quelques-unes des journées qui nous séparaient du départ avec mes amis Indiens, lesquels devaient être inquiets d'une si longue absence. Le matin donc je dis adieu au vieillard en lui promettant de revenir dans trois ou quatre jours, et je me mis

en route sans voir Rima, qui avait quitté la case avant l'heure habituelle.

Je trouvai les Indiens de retour, et je ne fus pas surpris d'observer un changement très net dans leur attitude envers moi. Je m'y attendais ; et considérant qu'ils devaient parfaitement savoir en quel lieu et dans quelle société j'avais passé mon temps, il n'y avait là rien d'étrange.

On me reçut sans démonstrations de joie, mais avec assez de calme. Nul ne me questionna, nul ne dit mot sur ma longue absence ; on eût dit que c'était un étranger qui apparaissait parmi eux, quelqu'un dont ils ne savaient rien et que par conséquent ils considéraient avec méfiance, sinon avec une ouverte hostilité. Affectant de ne pas m'apercevoir du changement, je plongeai la main dans le pot sans y être invité pour satisfaire ma faim ; je fumai et sommeillai pendant les heures de la grosse chaleur dans mon hamac. Puis je pris ma guitare et passai avec elle le reste de la journée, l'accordant, frôlant si doucement ses cordes du bout des doigts qu'à quatre mètres de distance le son devait ressembler au murmure ou au bourdonnement des ailes d'un insecte ; et sur cet accompagnement à peine perceptible je murmurais d'une voix aussi basse une chanson nouvelle.

Le soir, quand tout le monde fut rassemblé sous le toit et eut mangé, je repris l'instrument, épié en dessous par les yeux mi-clos de toutes ces bêtes sauvages, et je pinçai les cordes bruyamment, chantant cette fois à voix haute. C'était une vieille mélodie espagnole, très simple, à laquelle j'avais adapté des mots de leur langage, langage qui ne comporte aucun mot qui ne soit d'un usage quotidien et dans lequel il est difficile d'exprimer des sentiments sortant de l'ordi-

naire. Ce que j'avais composé et répété *sotto voce* tout cet après-midi était une espèce de ballade, l'histoire extrêmement simple d'un pauvre Indien qui vivait tout seul avec sa jeune famille pendant une saison de famine : chaque jour il parcourait les bois silencieux et, le soir, sans rien d'autre dans ses mains que des baies desséchées et sûres, il rentrait et trouvait sa femme, les yeux agrandis, alimentant un feu qui n'avait rien à cuire et ses enfants, pleurant de faim, leurs os de jour en jour plus apparents sous leur peau ; or, sans que rien de miraculeux, rien de merveilleux ne se fût produit, cette aridité s'éloigna de la terre et de nouveau le jardin produisit potirons, maïs et manioc, les fruits sauvages mûrirent et les oiseaux revinrent, emplissant la forêt de leurs cris ; ainsi leur longue faim se trouva satisfaite et les enfants devinrent rebondis et luisants de santé et ils rirent et jouèrent à la lumière du soleil ; et la femme, qui ne se désolait plus devant un pot vide, tressa un hamac d'herbe soyeuse, décoré des plumes bleues et écarlates de l'ara ; et dans ce hamac nouveau l'Indien se reposa longtemps de ses labeurs, en fumant d'innombrables cigares.

Quand j'eus enfin terminé sur une note élevée et joyeuse, un long soupir involontaire qui s'éleva dans la pièce assombrie m'avertit qu'on m'avait écouté avec un profond intérêt ; et bien qu'on n'eût pas prononcé un mot, bien que je fusse encore un étranger, objet de la méfiance générale, il était clair que l'épreuve avait réussi et que pour le moment tout danger était écarté.

Je me couchai dans mon hamac et m'endormis, mais sans me déshabiller. Le lendemain matin je constatai que mon revolver avait disparu ; l'étui qui le contenait avait été détaché de mon ceinturon. On n'avait pas pris mon couteau, peut-être parce qu'il était sous moi

dans le hamac pendant que je dormais. En réponse à mes questions, on m'informa que Runi avait *emprunté* l'arme pour l'emporter dans la forêt où il était allé chasser et qu'il me la rendrait le soir même. J'affectai de prendre la chose du bon côté, bien qu'en secret je me sentisse mal à l'aise. Plus tard dans la journée, j'arrivai à la conclusion que Runi avait eu l'intention de me tuer, que je l'avais adouci par cette légende indienne et qu'en s'emparant de mon revolver il avait voulu me faire comprendre qu'il se contenterait de me garder prisonnier. Des événements ultérieurs me confirmèrent dans ce soupçon. A son retour il expliqua qu'il était parti chercher du gibier dans les bois; qu'étant sans compagnon, il avait pris mon revolver pour se protéger des dangers — il voulait dire ceux d'une espèce surnaturelle — et qu'il avait eu le malheur de le laisser tomber parmi des buissons alors qu'il pourchassait une bête. Je répondis avec chaleur qu'il ne m'avait pas traité en ami; que s'il m'avait demandé mon arme, je la lui aurais prêtée; que l'ayant prise sans permission il devait la payer. Après mûre réflexion, il dit que lorsqu'il l'avait prise je dormais profondément; que d'ailleurs elle n'était pas perdue; il me conduirait à l'endroit où il l'avait laissé tomber, et nous la chercherions ensemble.

Il se montrait maintenant plus cordial, il alla même jusqu'à me prier de répéter ma chanson de la veille, de sorte que nous recommençâmes l'opération au contentement de tout le monde. Mais le matin venu, il n'avait plus envie d'aller dans les bois: il y avait assez de nourriture à la maison et le pistolet ne souffrirait aucunement de rester un jour de plus à l'endroit où il était tombé. Le lendemain, nouvelle défaite; je dissimulai pourtant mon impatience et les soupçons

que j'avais conçus à son égard et attendis, chantant le même soir la ballade pour la troisième fois. On me conduisit alors dans un bois à une lieue et demie environ et nous cherchâmes parmi les buissons le pistolet perdu, moi avec bien peu d'espoir de le trouver, tandis que lui, l'oreille attentive aux voix des oiseaux, il me demandait fréquemment de rester immobile quand se présentait l'occasion de tirer sur quelque chose.

Cette journée perdue eut pour résultat de me déterminer à m'échapper aussitôt que possible, fût-ce au risque de me faire un ennemi mortel de Runi et de me voir contraint d'entreprendre le long voyage de Rioluma sans une autre arme que mon couteau de chasse. J'avais remarqué, tout en affectant de n'y point faire attention, que hors de la maison j'étais suivi ou surveillé par un Indien ou par un autre, de sorte qu'il me fallait montrer une grande circonspection. Le lendemain j'entrepris une fois de plus mon hôte sur le sujet du revolver, lui disant, avec une indignation bien feinte, que si on ne le retrouvait pas, il faudrait me le payer. Je lui récitai même la liste des articles que je comptais exiger, et qui comprenaient, entre autres, un arc et des flèches, une sarbacane et deux javelots, destinés à me permettre de mener la vie d'un homme sauvage dans les bois de la Guyane. J'allais ajouter une femme, mais comme il m'en avait déjà offert une, cela ne me parut pas nécessaire. Il sembla un peu surpris de la valeur que j'attachais à mon arme et promit d'aller la chercher de nouveau. Je lui demandai alors de permettre à Kua-kó de nous accompagner, car j'avais grande confiance dans l'acuité de sa vue. Il y consentit et fixa l'expédition au surlendemain. C'est parfait, me dis-je, demain leurs soupçons seront moindres et l'occasion se présentera à moi ; prenant

alors mon grossier instrument, je chantai aux sauvages une vieille chanson espagnole :

Desde aquel doloroso momento;

mais ce genre de musique avait perdu tout son attrait pour eux et ils me demandèrent la ballade qu'ils comprenaient si bien et pour laquelle ils montraient un intérêt qui croissait à chaque répétition.

Le jour suivant était le sixième de ma séparation d'avec Rima : ce fut aussi une journée d'intense anxiété pour moi, sentiment que je m'efforçai de dissimuler en jouant avec les enfants et en grattant bruyamment ma guitare. L'après-midi, quand la chaleur fut à son comble et quand tous les hommes qui se trouvaient à la maison se furent couchés dans leurs hamacs, je demandai à Kua-kó de m'accompagner au ruisseau pour nous baigner. Il refusa, je comptais là-dessus, et me conseilla instamment de ne pas me baigner à la place habituelle parce que de petits poissons caribes qui y avaient fait leur apparition ne manqueraient pas de m'attaquer. Je ris de ce raconter et, ramassant mon manteau, je franchis la porte en sifflant un air allègre. Il savait que je jetais toujours mon manteau sur ma tête et sur mes épaules pour me garantir du soleil et des piqûres des mouches quand je sortais de l'eau, si bien que ses soupçons ne furent pas éveillés et qu'il ne me suivit pas. La crique se trouvait à une dizaine de minutes de marche de la maison ; j'y arrivai le cœur battant et la contournant jusqu'à son extrémité, où l'eau était peu profonde, je m'assis pour me reposer un instant et prendre quelques gorgées d'eau fraîche dans le creux de ma main. Je me levai bientôt, traversai le ruisseau et me mis à courir, restant sous le couvert des petits arbres de la rive

jusqu'à ce que j'eusse atteint un ravin desséché qui s'étendait sur une certaine distance à travers la savane. En suivant ce ravin, j'allongeais considérablement la distance, mais comme le chemin direct m'aurait exposé aux regards, il était par conséquent plus dangereux. J'avais donné trop de vitesse pour commencer : mes efforts, l'ardeur du soleil et mon intense surexcitation ne tardèrent pas à triompher de moi. Je n'osais espérer qu'on ne se fût point aperçu de ma fuite ; j'imaginai que les Indiens, lesquels n'avaient point de charge comme moi, étaient déjà à mes trousses, prêts à me lancer dans les épaules leurs mortels javelots. Avec un sanglot de rage et de désespoir je me laissai tomber sur le ventre dans le lit desséché du cours d'eau et j'y restai deux ou trois minutes, épuisé et démoralisé, le cœur battant avec une telle violence que tout mon corps en était secoué. Si mes ennemis étaient survenus à ce moment avec l'intention de me tuer, je n'aurais pu lever un doigt pour me défendre. Mais les minutes passèrent et ils ne vinrent pas. Je me levai enfin et me remis en route d'un pas rapide, et quand je fus au bout du lit du ruisseau, je m'enfonçai, le dos courbé, entre les buissons nains disséminés sur sa rive méridionale ; de la sorte, tantôt en rampant, tantôt en courant, avec, de temps à autre, une halte pour me reposer et jeter un regard en arrière, je finis par atteindre la chaîne de démarcation. Le reste du chemin était sur un terrain comparativement facile, puisqu'il dévalait en pente devant moi ; et avec la joyeuse forêt verte à présent sous les yeux, et l'espoir s'accroissant de minute en minute dans mon cœur, mes genoux cessèrent de trembler et je me remis à courir, ne m'arrêtant guère jusqu'au moment où, parvenu sous les ombrages favorables, je me fusse plongé parmi eux.

CHAPITRE XIV

Ah ! ce retour à la forêt où vivait Rima, après une journée aussi anxieuse, tandis que le soleil à son déclin brillait encore avec ardeur et que les vertes ombres forestières étaient si agréables ! La fraîcheur, le sentiment de la sécurité, apaisèrent la fièvre et l'énervement que j'avais ressentis sur la savane découverte ; je marchais d'un pas tranquille, m'arrêtant souvent pour écouter la voix d'un oiseau ou admirer un insecte ou une plante parasite rare brillant dans l'ombre comme une étoile. J'éprouvais une sensation étrange et délicieuse. Je me comparais à un enfant qui, effrayé par quelque chose qu'il a vu en jouant au soleil, court à sa mère pour sentir sa main caressante sur sa joue et oublier ses terreurs. Et, tout en me décrivant ainsi ce que je ressentais, j'avais un peu honte et riais de moi-même ; néanmoins la sensation était fort douce. En ce moment, mère et nature me semblaient synonymes. Comme je me tenais dans la partie la plus clairsemée du bois, sur la lisière de son extrémité la plus méridionale, la flamme rouge du soleil qui plongeait se voyait par intervalles à travers le profond vert humide des feuillages supérieurs. Comme chaque objet qu'elle touchait en prenait une splendeur nouvelle et surprenante ! Très haut dans un endroit où le feuillage était rare, où de minces cordes végétales et de la mousse pendaient comme des cordages rompus d'une branche

morte, dans cet endroit précis, se baignant dans cette lumière dispensatrice de gloire, je remarquai un oiseau qui voltigeait et m'arrêtai pour contempler ses carbrilles. Tantôt il s'agrippait, la tête en bas, aux fines brindilles, ailes et queue ouvertes ; tantôt, se redressant, il s'élançait d'une liane à l'autre, se rapprochant à mesure du sol ; soudain il remontait d'un seul trait de cinq à six mètres pour se poser et recommencer à voler, à se balancer et à plonger vers la terre. C'était un oiseau au plumage poli ; comme il se mouvait d'ici de là en agitant les ailes, celles-ci interceptaient les rayons et étincelaient par moments tel du verre ou un métal bruni. Tout à coup un autre oiseau de la même espèce se laissa choir comme du ciel vers le premier, droit et rapide ainsi qu'une pierre qui tombe ; l'autre alors s'élança à sa rencontre, et après avoir fait plusieurs cercles rapides, ils s'enfuirent ensemble dans les bois en poussant des cris perçants et disparurent instantanément, cependant que leurs cris d'allégresse me parvenaient de plus en plus affaiblis à chaque répétition.

Je ne leur enviai point leurs ailes ; à ce moment la terre ne semblait pas fixe et solide sous moi, pas plus que je ne me sentais attaché à elle par les lois de la gravité. Les vagues nuages flottants, le ciel bleu et infini lui-même, ne semblaient pas plus éthérés et libres que moi ou que le sol sur quoi je cheminais. Les collines pierreuses que j'avais à ma droite et que j'apercevais de temps à autre entre les arbres, bleues et délicates sous les rayons horizontaux, n'étaient pas davantage houleuses que ces projections sur le mouvant nuage de la terre : les arbres d'espèces innombrables, grand mora, cecropia et greenheart, buissons et fougères et lianes suspendues et hauts palmiers balan-

çant un feuillage plumeux sur leurs sveltes tiges, tout cela n'était qu'une fantastique broderie brumeuse couvrant la surface de ce nuage suspendu sur lequel étaient posés mes pieds et qui flottait avec moi près du soleil.

La rouge flamme du soir avait disparu de la cime des arbres, le soleil se couchait, les bois étaient dans l'ombre, quand j'atteignis le but de ma course. Je ne m'approchai pas de la maison du côté de la porte ; pourtant, je ne sais comment, ses habitants furent avertis de ma présence, car ils sortirent à la hâte, Rima la première, suivie de Nufflo agitant ses bras et criant. Mais à mon approche, se laissant distancer, la jeune fille s'arrêta pour me considérer, immobile, son visage pâle trahissant une violente émotion. Je ne pouvais détacher mes yeux de son éloquent visage : il me semblait y lire le soulagement et la joie mêlés à de la surprise et à quelque chose qui ressemblait à de l'humeur. Elle était peut-être vexée de s'être laissé surprendre, de ce qu'après avoir longtemps monté la garde dans le bois, je l'eusse traversé sans être vu alors qu'elle était entre quatre murs.

— « Heureux les yeux qui vous voient ! » cria le vieillard en riant aux éclats.

— « Heureux les miens qui revoient Rima, » répondis-je. « J'ai été absent longtemps. »

— « Longtemps, vous pouvez le dire, » répliqua Nufflo. « Nous avons fini par désespérer. Nous nous disions qu'alarmé à la pensée du voyage de Riolama, vous nous aviez abandonnés. »

— « *Nous!* » s'exclama Rima, son pâle visage s'empourprant tout d'un coup. « Moi, je parlais différemment. »

— « Oui, je sais, je sais, » fit-il d'un air léger en agi-

tant la main. « Tu disais qu'il était en danger, qu'il était retenu contre sa volonté. Le voici maintenant, qu'il parle. »

— « Elle avait raison, » fis-je. « Ah ! Nuflo, mon vieux Nuflo, vous avez vécu longtemps et acquis beaucoup d'expérience, mais de pénétration, point, rien de cette vision intérieure qui voit plus loin que les yeux. »

— « Non, rien de cela, je sais ce que vous voulez dire, » répondit-il. Puis, brandissant la main vers le ciel, il ajouta : « La connaissance dont vous parlez, c'est de là qu'elle vient. »

La jeune fille avait écouté avec un vif intérêt, nous regardant tour à tour.

— « Quoi ! » fit-elle soudain, comme incapable de garder le silence, « pensez-vous, grand-père, qu'elle me dit quand il y a du danger, quand la pluie cessera, quand le vent soufflera, qu'elle me dit tout ? Ne demandé-je, n'écouté-je pas, couchée tout éveillée, la nuit ? Elle est toujours silencieuse, comme les étoiles. »

Puis, me montrant du doigt, elle termina :

— « Lui, il sait tant de choses ! Qui les lui dit, à lui ? »

— « Mais distingue, Rima. Tu ne distingues pas entre ce qui est grand et ce qui est petit, » répondit-il avec hauteur. « Nous autres, nous savons mille choses, mais ce sont des choses qu'un homme de tête peut apprendre. La connaissance qui vient de l'azur n'est pas comme cela, elle est plus importante et miraculeuse. N'est-il pas vrai, señor ? »

— « Est-ce donc à moi de décider ? » fis-je en m'adressant à la jeune fille.

Mais quoique son visage fût tourné vers moi, elle me déroba son regard et garda le silence. Silencieuse, mais

insatisfaite, elle doutait encore, ayant peut-être surpris quelque chose dans le ton de ma voix qui renforçait ses doutes.

Le vieux Nuflo comprit.

— « Regarde-moi, Rima, » fit-il, se redressant de toute sa taille. « Je suis vieux et il est jeune, ne sais-je pas davantage? J'ai parlé : la question est tranchée. »

Encore cette expression de doute et son visage tourné vers moi, plein d'attente. Je répétau :

— « Dois-je décider? »

— « Quoi donc alors? » fit-elle enfin, d'une voix à peine plus forte qu'un murmure ; il y avait pourtant un reproche dans le ton, comme si elle venait de prononcer un long discours et que je l'y eusse contrainte.

— « Eh bien, je décide ainsi : à chacun de nous, comme à chaque espèce d'animal, même aux petits oiseaux et aux insectes, et à chaque espèce de plante, est donné quelque chose en particulier, un parfum, une mélodie, un instinct spécial, un art, une connaissance, qu'aucun autre ne possède. Et à Rima a été donnée cette rapidité de l'esprit, ce pouvoir de deviner les choses lointaines ; ce pouvoir est à elle, tout comme la vitesse, la grâce, la couleur changeante et brillante sont au colibri ; donc elle n'a nul besoin de quelqu'un séjournant dans l'azur pour l'instruire. »

Le vieillard fronça les sourcils et secoua la tête ; tandis qu'elle, m'ayant dardé un vif coup d'œil timide au visage et avec quelque chose qui ressemblait à un sourire sur ses lèvres délicates, se détourna et rentra dans la cabane.

Ce coup d'œil me convainquit qu'elle m'avait compris, que mes paroles l'avaient en quelque sorte soulagée ; car, pour puissante que fût sa foi dans le surnaturel, elle semblait aussi disposée à se soustraire à

son influence, quand le moyen s'offrait à elle, qu'elle l'était de déposer la robe de cotonnade molle et les manières contraintes dont elle s'affublait à domicile. La religion et la robe de cotonnade étaient évidemment une survivance de son éducation première dans l'établissement de Voa.

Chose étrange, Nuflo avait tenu parole. Loin d'inventer de nouveaux prétextes pour s'attarder, comme je m'y attendais, il m'informa que ses préparatifs étaient pour ainsi dire achevés, qu'il n'attendait que mon retour pour se mettre en route.

Rima nous quitta bientôt selon son habitude et alors, assis auprès du feu, je racontai ma détention par les Indiens et la perte de mon revolver, que j'estimais fort grave.

— « Vous semblez y attacher peu d'importance, » fis-je, observant qu'il prenait très froidement la chose. « Et pourtant j'ignore comment je pourrai me défendre en cas d'attaque. »

— « Je n'ai pas peur d'une attaque, » répondit-il. « Pour moi, c'est tout un, que vous ayez un revolver ou de nombreux revolvers, ou pas de revolver, pas d'armes d'aucune sorte. Tant que Rima sera avec nous, tant que nous nous occuperons de son affaire, nous serons protégés d'en-haut. Les anges, señor, veilleront sur nous jour et nuit. Alors, quel besoin d'armes, si ce n'est pour nous procurer de quoi manger? »

— « Pourquoi les anges ne nous procureraient-ils pas aussi de quoi manger? »

— « Non, non, ça, c'est différent. Ça, c'est une chose petite et basse, une nécessité commune à toutes les créatures, qui savent toutes comment y satisfaire. Vous ne demanderiez certes pas à un ange d'éloigner

une nuée de moustiques ou de vous retirer une tique du corps. Non, monsieur, vous pouvez parler de dons naturels et essayer de faire croire à Rima qu'elle est ce qu'elle est et sait ce qu'elle sait parce que, comme un colibri ou quelques plantes d'une fragrance singulière, elle a été faite ainsi. Vous avez tort, señor, et, pardonnez-moi de vous le dire, cela vous sied mal de mettre pareilles fables dans sa tête. »

Je répondis en souriant :

— « Elle-même semble douter de ce que vous croyez. »

— « Mais, señor, que peut-on attendre d'une fillette aussi ignorante que Rima? Elle ne sait rien, ou fort peu de chose, et ne veut pas entendre raison. Si elle voulait seulement rester tranquille à la maison, avec ses cheveux en nattes, occupée à prier et à lire son catéchisme, au lieu de courir de tous côtés après des fleurs, des oiseaux, des papillons et autres objets insubstantiels du même genre, cela vaudrait mieux pour elle comme pour moi. »

— « Comment cela, vieillard? »

— « Mais il est clair qu'elle cultiverait la connaissance des gens qui l'entourent — j'entends ceux qui lui sont envoyés par sa sainte mère — et qui sont prêts à exécuter ses ordres en tout, elle pourrait rendre notre séjour ici plus sûr. Par exemple, prenez Runi et les siens, pourquoi faut-il qu'ils demeurent si près de nous, qu'ils en sont un danger constant, alors qu'une épidémie de petite vérole ou quelque autre fièvre pourrait si facilement leur être dépêchée pour les tuer? »

— « Avez-vous jamais suggéré une idée pareille à votre petite-fille? »

Il parut surpris et mortifié de ma question.

— « Mais oui, bien des fois, señor, » fit-il. « J'aurais

été un bien mauvais chrétien si je ne l'avais point fait. Mais quand j'en parle, elle me lance un regard et s'en va, et je ne la revois plus de toute la journée, et quand je la revois elle refuse de me répondre, tant elle est perverse et sotté dans son ignorance ; car, comme vous pouvez le voir par vous-même, elle n'a pas plus de sens commun, elle ne porte pas plus d'intérêt à ce qui est vraiment important, qu'une petite mouche bariolée qui voltige toute la journée sans aucune raison. »

CHAPITRE XV

Le jour suivant nous nous mîmes au travail de bonne heure. Nuflo avait déjà rassemblé, séché et transporté dans une cachette la majeure partie du produit de son jardin. Il était déterminé à ne rien laisser qui pût être enlevé par quelque bande errante de sauvages. Il ne redoutait pas de visite de la part de ses voisins ; ceux-ci ne sauraient pas, disait-il, que lui et Rima étaient sortis du bois.

Vers le soir, après nous être délassés par une longue sieste, Nuflo apporta de sa cachette deux sacs ; l'un pesait une vingtaine de livres et contenait de la viande fumée, de la graisse, de la gomme éclairante et quelques autres menus articles. Ce sac constituait son chargement personnel ; l'autre, qui était plus petit et renfermait du maïs grillé et des haricots crus, m'était destiné.

Prudent dans le moindre de ses gestes, agissant à chaque moment comme s'il était entouré d'invisibles espions, le vieillard remit le départ à une heure après la tombée du jour. Longeant la forêt à l'ouest, nous laissâmes Ytaïoa à notre droite et après avoir parcouru un terrain rude et difficile, à la seule lumière des étoiles, nous vîmes la décroissante lune se lever peu de temps avant l'aube. Nous avons pris d'abord vers le nord-est ; à présent nous allions droit à l'est, et de larges savanes arides s'étendaient devant nous à

perte de vue. La marche fut fatigante la première nuit et fatigante l'attente le premier jour pendant lequel nous laissâmes passer les longues heures chaudes, assis dans l'ombre et tourmentés par des mouches qui nous piquaient sans trêve de leurs dards ; mais les jours et les nuits qui suivirent furent pires encore, car le temps s'aggrava d'une intense chaleur et de fréquentes pluies torrentielles. L'unique compensation sur laquelle j'avais compté, qui aurait pesé plus lourd dans la balance que les extrêmes incommodités dont nous souffrions, me fut refusée. Rima n'était pas plus à moi ou avec moi qu'elle ne l'avait été durant ces jours de folle liberté dans ses bois de prédilection, alors que buissons, troncs d'arbres, plantes grimpantes enchevêtrées et fougères conspiraient à l'envi pour la soustraire à mes regards. Il est vrai que pendant le jour elle se montrait de temps à autre, parfois même à portée de la voix, si bien qu'il m'était possible de lui adresser quelques paroles ; mais elle n'était point ainsi une société pour moi, et nous n'étions compagnons de voyage que comme ces oiseaux qui volent séparément dans la même direction, sans s'éloigner assez les uns des autres pour ne pouvoir s'entendre et s'entrevoir par intervalles. Le pèlerin est parfois escorté dans le désert par un oiseau, et l'oiseau, plus libre dans ses mouvements, le distance souvent d'une lieue et lui semble parti pour toujours ; mais ce n'est que pour revenir et se montrer de nouveau ; car il n'a jamais perdu de vue ni de souvenir le voyageur qui peine lentement sur la surface du sol. C'est ainsi que Rima nous tenait compagnie, irrégulière et capricieuse. Un mot, un signe de Nuflo lui suffisaient pour comprendre quelle direction il fallait prendre ; la lointaine forêt ou la montagne plus lointaine encore près desquelles

nous devions passer. Elle se hâtait alors et disparaissait à nos regards. Quand nous trouvions une forêt sur notre route, elle l'explorait, se reposant dans son ombre et trouvant elle-même sa nourriture ; mais invariablement elle était parvenue avant nous à toutes les haltes, à tous les campements.

Des villages indiens, nous en aperçûmes pendant le voyage, mais ce ne fut que pour les éviter : de même, si nous apercevions des Indiens en expédition ou campant à distance, nous modifiions notre route ou nous nous dissimulions pour échapper aux regards. Une seule fois, deux jours après notre départ, nous fûmes contraints de causer avec des inconnus. Comme nous contournions une colline, nous nous trouvâmes soudain face à face avec trois personnes qui se dirigeaient en sens contraire, deux hommes et une femme, et, par une étrange fatalité, Rima se trouvait à ce moment à nos côtés. Nous nous attardâmes quelque temps à converser avec ces gens, qui s'étonnaient visiblement de la rencontre et désiraient apprendre qui nous étions ; mais Nuflo, qui parlait leur langue aussi bien qu'eux, avait trop d'astuce pour leur dire la vérité. De leur côté ils nous apprirent qu'ils venaient de visiter un parent à Chani, le nom d'une rivière à trois jours de marche dans la direction que nous suivions, et qu'ils retournaient dans leur village de Baila-baila, à deux journées de marche au delà de Parahuari. Quand nous les eûmes quittés, Nuflo parut fort troublé et le demeura toute la journée. Ces gens, disait-il, allaient probablement faire halte dans un des villages du Parahuari, où ils ne manqueraient pas de donner notre signalement. Ainsi notre mauvais voisin Runi pourrait bien finir par apprendre que nous avions quitté Ytaioa.

Il est inutile de rapporter les autres incidents de notre long et fastidieux voyage. Assis à l'ombre d'un arbre pendant les heures lourdes, tandis que Rima était trop loin, hélas ! pour nous entendre, ou près du feu que nous allumions chaque nuit, le vieillard me raconta petit à petit et avec d'innombrables digressions, lesquelles portaient principalement sur des sujets sacrés, l'étrange histoire des origines de la jeune fille.

Environ dix-sept ans plus tôt — Nuflo ne disposait d'aucun moyen précis pour tenir compte du temps — quand il se trouvait déjà au seuil de la vieillesse, il faisait partie d'une bande composée de neuf hommes qui menaient une vie vagabonde dans cette partie de la Guyane que nous parcourions alors. Ses compagnons, beaucoup plus jeunes que lui, avaient eux aussi contrevenu aux lois du Vénézuéla et fuyaient la justice. Nuflo était le chef de cette bande, du fait même qu'il avait vécu une grande partie de son existence hors du giron de la civilisation, qu'il parlait la langue indienne et connaissait à fond cette partie de la Guyane. Mais, à l'en croire, il ne s'entendait guère avec eux. C'étaient des hommes intrépides, résolus à tout, chez qui le crime n'avait fait qu'aiguiser les mauvais appétits ; tandis que lui, dont les passions étaient usées, qui se remémorait ses innombrables méfaits et sentait vivement la vérité de ce qu'on lui avait enseigné au début de sa vie — car Nuflo n'était rien tant que religieux — était devenu timide et uniquement soucieux de faire sa paix avec le ciel.

Cette disparité dans leurs dispositions l'aigrît : il se querellait sans cesse avec ses compagnons ; et ceux-ci, disait-il, l'auraient assassiné sans componction s'il ne leur avait été si utile. Leur tactique favorite était de rôder autour de quelque petit établissement

isolé en l'épiant et de profiter d'un moment où la plupart des hommes en étaient absents pour s'abattre sur lui et y assouvir toutes leurs passions. Peu de temps après un de ces raids, il se trouva qu'une femme qu'ils avaient enlevée leur étant devenue à charge, fut jetée aux caïmans dans une rivière ; mais pendant qu'on l'entraînait vers la rive, elle leva les yeux et d'une voix forte implora Dieu de la venger de ses assassins. Nuflo affirmait qu'il n'avait pris aucune part à ce forfait ; néanmoins, l'invocation dernière de cette femme tourmenta son esprit ; il craignit qu'elle ne fût entendue et que la « personne » éventuellement chargée d'exécuter la vengeance — après le délai habituel, bien entendu — n'agît en s'inspirant de l'antique proverbe : « Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es », et ne châtiât l'innocent (lui-même en l'occurrence), en même temps que les coupables. Mais pour soucieux qu'il fût de ses intérêts spirituels, il n'était pas encore prêt à rompre avec ses compagnons. Songeant qu'il valait mieux temporer, il réussit à les persuader qu'il y aurait pendant un certain temps du danger à attaquer d'autres établissements chrétiens ; que dans l'intervalle ils pourraient trouver du plaisir, sinon beaucoup de gloire, à tourner leur attention vers les Indiens. Les infidèles, leur dit-il, étaient les ennemis naturels de Dieu et constituaient un gibier légitime pour les chrétiens. Bref, la bande chrétienne de Nuflo, après quelques aventures dont elle se tira avec succès, subit un revers qui réduisit son effectif à cinq hommes. Pour fuir leurs ennemis, ils se réfugièrent à Riolama, lieu inhabité, où ils subsistèrent pendant plusieurs semaines de gibier, lequel était abondant, et de fruits sauvages.

Un jour à midi, en gravissant une montagne à l'extrémité méridionale de la chaîne de Riolama, pour jeter

la vue sur le pays qui s'étendait au delà du sommet, Nuflo et ses compagnons découvrirent une caverne ; et l'ayant trouvée sèche, inoccupée par les bêtes et pourvue d'un sol bien égal, ils décidèrent sur-le-champ d'en faire pour le moment leur résidence. Le bois à brûler et l'eau se trouvaient sous la main ; comme d'autre part ils étaient bien pourvus de viande fumée grâce à un tapir qu'ils avaient tué un ou deux jours plus tôt, ils pouvaient se permettre de se reposer un certain temps dans un abri aussi confortable. A peu de distance de la caverne ils allumèrent un feu sur le rocher pour griller quelques tranches de viande destinées à leur dîner ; et pendant qu'ils donnaient leurs soins à cette opération, un des hommes poussa un cri de surprise. Levant les yeux, Nuflo aperçut alors tout près de là, debout et les considérant avec une expression d'étonnement et de terreur dans ses yeux grands ouverts, une femme du plus merveilleux aspect. L'unique et léger vêtement qu'elle portait était soyeux et blanc comme la neige sur le sommet d'une haute montagne, mais comme la neige quand le soleil couchant la touche en lui donnant une délicate et changeante coloration qui est pareille au feu. Sa chevelure noire ressemblait à une nuée d'où émergeait son visage, et sa tête s'entourait d'une auréole comme celles des saintes que représentent les images, mais plus belle encore. Car, d'après Nuflo, une image est une image, et ceci était une réalité, ce qui est plus beau. En la voyant il tomba à genoux et fit le signe de la croix ; et, tout le temps, les yeux de l'apparition, pleins de stupéfaction et étincelants d'une splendeur si étrange qu'il lui était impossible d'en soutenir le regard, demeurèrent fixés sur lui et non pas sur les autres ; et il sentit qu'elle était venue pour sauver son âme en per-

dition de par sa complicité avec des hommes qui faisaient la guerre à Dieu et étaient corrompus jusqu'à la moelle.

Mais à ce moment, revenus de leur étonnement, ses camarades bondirent sur leurs pieds, et la céleste créature disparut. Juste derrière l'endroit où elle se tenait un instant plus tôt, à douze mètres à peine de leur groupe, s'ouvrait dans la montagne un énorme abîme dont les parois déchiquetées et vertigineuses étaient revêtues de buissons épineux ; les hommes s'écrièrent que c'était par là qu'elle s'était échappée, et ils s'élançèrent pêle-mêle à sa poursuite.

Nuflo leur cria qu'ils venaient de voir une sainte et qu'un châtement terrible leur serait infligé s'ils permettaient à une mauvaise pensée de pénétrer dans leurs cœurs ; mais ils ne firent que rire de ses paroles et se trouvèrent bientôt très loin, hors de portée de la voix, tandis que lui, tremblant de crainte, il restait là, adressant des prières à la femme qui leur était apparue et qui l'avait regardé avec des yeux si étranges, la suppliant de ne pas le punir pour les péchés des autres.

Les hommes revinrent peu après, déçus et mécontents, car ils avaient échoué dans leurs recherches ; l'avertissement de Nuflo leur avait peut-être fait abandonner trop tôt la poursuite. En tout cas, ils semblaient mal à l'aise et décidèrent d'abandonner la caverne : ils eurent bientôt quitté ce lieu pour camper la même nuit à une distance considérable de la montagne. Mais ils n'étaient pas satisfaits : ils étaient revenus de leur peur, mais non de l'exaltation d'une convoitise coupable ; pour finir, après avoir comparé leurs impressions, ils conclurent que la couardise de Nuflo leur avait fait manquer une prise importante ; et quand il

les réprimanda ils se mirent à blasphémer tous les saints du calendrier, allant jusqu'à le menacer de lui faire violence. N'osant demeurer plus longtemps en la compagnie d'hommes aussi pervers, il attendit qu'ils se fussent endormis ; alors il se leva sans bruit, s'appropriant la majeure partie des provisions et s'enfuit, espérant dévotieusement qu'ayant perdu leur guide ils ne tarderaient pas à périr jusqu'au dernier.

Seul et maître de ses actes, Nuflo était à présent dans une détresse terrible, car son cœur, tout en éprouvant les craintes les plus vives, n'en insistait pas moins impérieusement pour qu'il retournât à la montagne afin d'y chercher l'être sacré qui lui était apparu et qu'avaient chassé ses brutaux compagnons. S'il obéissait à cette voix intérieure, il serait sauvé ; mais s'il lui résistait, il n'y aurait pas d'espoir pour lui et, en la compagnie de ceux qui avaient jeté la femme aux caïmans, il serait damné de toute éternité. En fin de compte, il revint le jour suivant, non sans crainte ni tremblement, et s'assit sur une pierre à l'endroit même où la veille il avait fait cuire la viande du tapir. Il attendit en vain, mais cette voix intérieure, à laquelle il avait obéi jusqu'alors, commença à lui ordonner avec insistance de descendre dans ce gouffre aussi vaste qu'une vallée dans lequel la femme s'était réfugiée pour échapper à ses camarades et de l'y rechercher. Il se leva donc et entreprit la descente avec lenteur et précaution, entre les rochers déchiquetés et disloqués, au milieu d'une masse épaisse de buissons épineux et de plantes grimpantes. Au fond de l'abîme, un clair et rapide cours d'eau se précipitait avec bruit en écumant sur son lit rocailleux ; mais il était encore à une vingtaine de mètres du torrent, qu'il tressaillit : il venait d'entendre un gémissement étouffé dans les

buissons. En en cherchant la cause, il trouva la femme merveilleuse, celle qui l'avait sauvé, comme il disait. Elle n'était plus debout, ni capable de se tenir debout, mais à demi couchée entre de grosses pierres, un pied, qu'elle s'était foulé dans sa fuite éperdue sur le versant escarpé du précipice, solidement coincé entre deux rochers ; et dans cette douloureuse posture elle était prisonnière depuis la veille. Elle regardait venir son visiteur avec une silencieuse consternation ; lui, se jetant sur le sol, implora son pardon et la supplia de lui faire connaître ses désirs. Mais elle ne répondit point ; constatant enfin qu'elle était incapable de bouger, il conclut que, toute sainte qu'elle était, un de ces êtres qu'adorent les hommes, elle n'en était pas moins de chair et sujette aux accidents pendant son séjour sur la terre. Peut-être, songea-t-il, cet accident qui lui était arrivé avait-il été spécialement machiné par les puissances célestes pour l'éprouver, lui. Avec beaucoup de peine, et non sans lui infliger de grandes douleurs, il réussit à la dégager ; constatant que le pied blessé était à moitié écrasé, tout bleu et très enflé, il la prit dans ses bras et la descendit jusqu'au ruisseau. Là, roulant en forme de coupe une large feuille verte, il lui offrit de l'eau, qu'elle but avidement ; puis il lava le pied blessé dans le froid torrent et le pansa avec des feuilles fraîches et aromatiques ; enfin il prépara un doux lit de mousse et d'herbe sèche et l'étendit dessus. Toute la nuit il monta la garde à côté d'elle, appliquant de temps à autre sur son pied des feuilles fraîches et mouillées à mesure que les anciennes se desséchaient et se fanaient à la chaleur de l'inflammation.

Le résultat de tout ceci fut que la terreur avec laquelle elle le considérait se dissipa par degrés ; le lendemain, quand il devint apparent qu'elle avait

repris des forces, il lui proposa par signes de la transporter à la caverne, où elle serait abritée en cas de pluie. Elle parut comprendre et se laissa soulever dans ses bras ; il la porta ainsi avec une peine infinie jusqu'au sommet du précipice. Dans la caverne il lui prépara un nouveau lit et la soigna assidûment. Il alluma un feu par terre qu'il entretenait nuit et jour tout en fournissant à la blessée de l'eau à boire et des feuilles pour panser son pied. Il ne pouvait guère faire davantage. Des morceaux les plus gras, prélevés sur la viande du tapir, elle se détournait avec dégoût. Elle consentit à manger un peu de pain de cassave trempé dans l'eau, sans toutefois paraître y prendre goût. Au bout d'un certain temps, craignant de la voir mourir de faim, il se mit à la recherche de fruits sauvages, de bulbes comestibles et de gommés, et de ces bagatelles elle subsista pendant toute la durée de leur séjour dans le désert.

Bien qu'estropiée à jamais, la femme se rétablit suffisamment pour marcher en boitant sans assistance ; elle passait une partie de chaque journée parmi les rochers et les arbres des montagnes. Nuflo avait craint d'abord qu'elle ne le quittât maintenant, mais il se convainquit bientôt qu'elle n'en avait aucunement l'intention. Et pourtant elle était profondément malheureuse. Il s'habitua à la voir assise sur un rocher, comme si elle rêvait à quelque chagrin secret, la tête basse, de grosses larmes tombant de ses yeux mi-clos.

Dès le premier moment il avait eu l'idée qu'elle allait devenir mère dans un avenir peu distant, idée qui semblait s'accorder assez mal avec ses suppositions sur la nature de cet être céleste qu'il avait le privilège de servir afin de gagner son salut ; mais à présent sa conviction était faite. Il imagina que dans l'état de

cette femme il avait découvert la cause de la douleur et de l'anxiété qui la tourmentaient sans cesse. Au moyen du langage muet qui leur permettait de converser un peu ensemble, il lui fit comprendre qu'à une grande distance des montagnes il existait un endroit où il y avait des êtres comme elle, des femmes, des mères, qui la réconforteraient et la soigneraient tendrement. Quand elle eut compris, elle parut contente et disposée à l'accompagner ; ils quittèrent donc leur abri rocheux, laissant loin derrière eux les montagnes de Riolama. Mais pendant plusieurs jours, alors qu'ils traversaient lentement la plaine, elle interrompait sa marche boiteuse de temps à autre pour jeter un regard sur ces sommets bleus tout en versant d'abondantes larmes.

Par fortune le village de Voa, sur la rivière du même nom, qui était l'établissement chrétien le plus proche de Riolama et le but de ce voyage, était bien connu de Nuflo ; il y avait vécu autrefois et, ce qui était un grand avantage, les habitants ignoraient ses crimes les plus noirs, ou, pour s'exprimer avec sa subtilité habituelle, les crimes commis par les hommes dont il avait fait sa compagnie. Grands furent l'étonnement et la curiosité des gens de Voa, quand, après de longues semaines de marche, il y parvint enfin avec sa compagne. Mais il n'allait certes pas dire la vérité, pas même une parcelle de vérité, à ces personnes inférieures qui se pressaient autour d'eux, bouche béante. Pour elles, d'ingénieux mensonges : ce ne fut qu'au prêtre qu'il raconta l'histoire dans tous ses détails, non sans s'étendre avec complaisance sur ce qu'il avait fait pour sauver et protéger cette femme ; tout cela reçut l'approbation du saint homme, dont le premier acte fut de la baptiser pour le cas où elle n'aurait pas été

chrétienne. Il sied de dire ici, à la décharge de Nuflo, qu'il s'opposa à la cérémonie en exposant que cette femme ne pouvait être une sainte, avec une auréole comme signe de sa sainteté, et avoir besoin de recevoir le baptême des mains d'un prêtre. Un prêtre, ajouta-t-il avec un gloussement de malice, qu'on voyait souvent ivre, qui trichait aux cartes et qu'on soupçonnait d'empoisonner l'ergot de son coq de combat pour lui assurer la victoire ! Sans doute le prêtre avait ses défauts ; mais il n'était point sans humanité, et pendant les sept années entières que dura le séjour à Voa de l'infortunée étrangère, il fit tout en son pouvoir pour lui rendre l'existence tolérable. Quelques semaines après son arrivée, elle donna le jour à un enfant du sexe féminin. Le prêtre voulut à toute force la nommer Riolama, afin, disait-il, de conserver le souvenir de l'étrange découverte de sa mère à l'endroit qui s'appelait ainsi.

Il fut impossible d'apprendre l'espagnol ou l'indien à la mère de Rima ; quand elle découvrit que les sons mystérieux et musicaux qui tombaient de ses lèvres n'étaient compris de personne, elle cessa de les émettre, observant dès lors un silence ininterrompu parmi les gens avec qui elle vivait. D'ailleurs elle s'écartait par dégoût ou par crainte de tout le monde, sauf de Nuflo et du prêtre, dont elle semblait comprendre et apprécier les bonnes intentions. Sa vie dans le village était donc silencieuse et mélancolique. Avec son enfant, il n'en allait pas de même ; tous les jours, quand il ne pleuvait pas, prenant la petite par la main, elle se traînait en boitant dans la forêt. Là, assis sur le sol, ces deux êtres conversaient ensemble pendant des heures dans leur merveilleux langage.

Enfin elle commença à pâlir, à dépérir visiblement

de semaine en semaine, de jour en jour, si bien qu'il lui devint impossible de se rendre dans les bois. Assise ou étendue dans sa chambre triste et suffocante, elle haletait en cherchant sa respiration, attendant que la mort vînt la délivrer. En même temps la petite Rima, qui toujours avait semblé frêle, commença elle aussi à s'étioler comme par sympathie, si bien qu'il devint évident qu'elle ne survivrait pas bien longtemps à sa mère. Pour la mère, la mort vint lentement, mais elle apparut enfin si proche, que Nuflo et le prêtre se réunirent auprès de la malade pour attendre la fin. Alors la petite Rima, qui dès sa première enfance avait appris à parler l'espagnol, se releva du lit où sa mère venait de lui parler d'une voix très basse, et entreprit, non sans peine, d'exprimer ce qui troublait l'esprit de la mourante. Son enfant, avait-elle dit, ne vivrait pas si elle demeurerait dans ce climat chaud et humide ; mais si on la transportait à une certaine distance, dans une contrée où il y avait des montagnes et un air plus frais, elle survivrait et redeviendrait forte.

En entendant cela, le vieux Nuflo déclara qu'on ne pouvait laisser périr l'enfant, qu'il l'emmènerait lui-même à Parahuari, un pays lointain où il y avait des montagnes, des plaines sèches et des bois clairsemés ; bref, qu'il s'occuperait d'elle comme il s'était occupé de sa mère à Riolama.

Quand Rima eut transmis à la mourante la substance de ce discours, elle se leva tout à coup de son lit, qu'elle n'avait pas quitté depuis bien des jours, et se mit debout sur le plancher, son visage émacié étincelant de joie. Comprenant que les anges du bon Dieu étaient venus la prendre, Nuflo étendit ses bras pour l'empêcher de tomber ; et pendant qu'il la soutenait cette splendeur soudaine s'effaça de son visage, qui

devint d'un blanc terne comme la cendre ; et en murmurant quelque chose de doux et de mélodieux, son esprit s'envola.

Nuflo redevint un vagabond avec pour compagne la frêle petite Rima, l'enfant sacrée qui avait hérité d'une mère sacrée l'emploi de médiatrice. Le prêtre, qu'avaient probablement gagné les superstitions de Nuflo, ne les laissa pas partir de Voa les mains vides. Il fit don au vieillard d'autant de calicot qu'il lui en fallait pour acheter pendant longtemps l'hospitalité des Indiens.

A Parahuari, où ils parvinrent enfin sains et saufs, ils vécurent quelque temps dans un village. Mais l'enfant portait une aversion instinctive à tous les Indiens. Peut-être tenait-elle ce sentiment de sa mère, car il était apparu de bonne heure à Voa, où elle avait refusé d'apprendre leur langage. Ceci amena éventuellement Nuflo à partir pour vivre loin d'eux, dans la forêt, près d'Ytaioa, où il se construisit une cabane avec jardin. Les Indiens n'en restèrent pas moins en bons termes avec lui, lui rendant fréquemment visite. Mais quand Rima fut devenue grande, se transformant en cette mystérieuse sylvaine que j'avais découverte, ils devinrent soupçonneux et finirent par la considérer avec une hostilité lourde de dangers. Elle, pauvre enfant, ne les détestait que parce qu'ils faisaient une guerre continuelle aux bêtes qu'elle aimait, ses compagnes ; et comme elle n'avait aucune crainte d'eux, ignorant qu'ils méditaient de tourner contre elle leurs dards empoisonnés, elle vivait constamment dans le bois, occupée à les déjouer. Et les animaux, en ligue avec elle, semblaient comprendre ses avertissements et se cachaient ou prenaient la fuite à l'approche du danger. La haine et la peur des sauvages grandit au point qu'ils

décidèrent de la supprimer et, un jour, ayant mûri leur plan, ils entrèrent dans le bois et s'y dispersèrent, deux par deux. Deux des sauvages, armés de sarbacanes, s'étaient postés à la lisière de la forêt. L'un d'eux, observant un mouvement dans le feuillage, courut pour tâcher d'apercevoir l'ennemie. Il la vit, car elle était là, aux aguets, et lui lança une flèche ; mais au moment même où il soufflait dans sa sarbacane, il reçut un dard qui pénétra profondément dans sa poitrine. Il courut sur une certaine distance, la fatale pointe barbelée enfoncée dans sa chair, et rencontra son camarade qui l'avait pris pour la jeune fille et lui avait lancé sa flèche. Le blessé se coucha pour mourir, et, en mourant, raconta qu'il avait tiré sur la jeune fille qui était juchée dans un arbre et qu'elle avait saisi le dard dans sa main pour le relancer instantanément avec une force et une précision telles qu'il s'était cloué dans sa chair, juste au-dessus du cœur. Il l'avait vu de ses propres yeux et son ami, qui l'avait tué par accident, crut l'histoire et la répéta aux autres. Rima avait vu l'un des Indiens tirer sur l'autre, et quand elle le raconta à son grand-père, il lui expliqua que c'était par accident ; mais il avait deviné la raison pour laquelle le dard avait été lancé.

A partir de ce jour les Indiens ne chassèrent plus dans la forêt ; un jour enfin Nuflo, rencontrant un Indien qui ne le connaissait pas et avec lequel il conversa quelque temps, apprit l'étrange histoire de la flèche. Il apprit aussi que la fille mystérieuse et invulnérable était le fruit de l'union d'un vieillard et d'une Didi qui s'était énamourée de lui ; que, fatiguée de son compagnon, la Didi avait regagné sa rivière, abandonnant cette enfant à demi humaine qui, depuis, jouait dans le bois de méchants tours aux Indiens.

Tel fut le récit de Nuflo. Je ne l'ai point rapporté ici à sa manière, qui était infiniment prolix. Et qu'on ne croie pas que je n'en fus point ému, que je m'abstins de bénir ce vieillard pour ce qu'il avait fait, bien que ses motifs eussent été égoïstes.

CHAPITRE XVI

Il nous fallut dix-huit jours pour atteindre Riolama, n'avançant guère pendant les deux derniers à cause d'une pluie incessante qui nous accabla au delà de toute expression. Par bonheur les chiens avaient dépisté un fourmilier de belle taille que Nuflo réussit à tuer, de sorte que nous étions pourvus d'une viande excellente qui nous donna des forces. Nous nous trouvions enfin dans les montagnes de Riolama, et Rima se tenait près de nous, s'attendant évidemment à de grands événements. Moi, je n'attendais rien, pour les raisons que j'exposerai tout à l'heure. Ce que je croyais, c'était que la seule chose importante qui pouvait nous arriver était de mourir de faim.

L'après-midi de cette dernière journée nous l'occupâmes à longer la base d'une très longue montagne, couronnée à son extrémité sud par une énorme masse rocheuse ressemblant à la tête d'un sphinx de pierre dressée sur un long corps couché et dont le point le plus élevé dominait le pays de plus de trois cents mètres. Il était tard, il s'était remis à pleuvoir à verse, et pourtant le vieillard continuait à marcher, péniblement, au contraire de son habitude, qui était de consacrer les dernières heures du jour à ramasser du bois pour le feu et à construire un abri. Quand nous nous trouvâmes enfin presque sous le pic, il se mit à grimper. A cet endroit la pente était douce et la végétation, en majeure partie

composée d'arbres épineux et nains enracinés dans les fissures du roc, ne nous gênait guère ; Nuflo pourtant avançait obliquement, comme s'il avait trouvé l'escalade difficile, s'arrêtant fréquemment pour reprendre le souffle et jeter un regard autour de lui. Nous arrivâmes enfin à une crevasse creusée comme un ravin au flanc de la montagne. Plus haut elle s'approfondissait en se rétrécissant, mais en contre-bas, elle devenait aussi large qu'une vallée ; ses flancs abrupts étaient revêtus d'une végétation dense et épineuse et du fond de la crevasse montait à nos oreilles le bruit sourd d'un invisible torrent. Nuflo entreprit de gravir le rebord de ce ravin et nous débouchâmes enfin sur un plateau pierreux au versant de la montagne. Là il fit halte et, se tournant vers nous, il nous considéra avec une expression de malignité satisfaite, en disant que nous étions parvenus au but de notre voyage et qu'il espérait que la vue de ces pentes dénudées nous récompenserait de toutes les incommodités dont nous avons souffert pendant les derniers dix-huit jours.

Je l'entendis avec indifférence. J'avais déjà reconnu le site d'après l'exacte description qu'il m'en avait faite, et je ne voyais que ce que je m'attendais à voir, une grosse colline nue. Mais Rima, à quoi s'était-elle donc attendue pour que son visage reflêtât tant de surprise et de douleur ?

— « C'est ici que ma mère vous est apparue ? » s'écria-t-elle soudain. « Ici même, ceci ! ceci ! » Puis elle ajouta : « La caverne où vous l'avez soignée, où est-elle ? »

— « Là-bas, » fit-il, montrant du doigt le côté opposé du plateau, en partie recouvert d'arbres nains et de buissons et qui se terminait par un mur de rochers, presque vertical et haut d'environ douze mètres.

Nous étant approchés de cette falaise, nous ne vîmes la caverne que lorsque Nuflo eut coupé deux ou trois buissons enchevêtrés, découvrant ainsi une ouverture qu'ils dissimulaient, moins haute à peu près de moitié et deux fois plus large que la porte d'une maison ordinaire.

Il fallut alors fabriquer une torche qui nous permît d'explorer l'intérieur. La caverne était longue d'une quinzaine de mètres et allait en se rétrécissant jusqu'à ne plus former qu'un simple trou à son extrémité ; mais la partie antérieure formait une pièce oblongue, très haute, dont le sol était bien sec. Laissant brûler la torche, nous abattîmes des buissons destinés à nous approvisionner de bois en quantité suffisante pour la nuit. Nuflo, le pauvre vieux, chérissait tendrement le feu. Une bonne flambée et de la viande grasse (plus la saveur en était forte, plus il était content) représentaient pour lui les plus grands bienfaits qu'un homme pût souhaiter. A moi aussi d'ailleurs l'espoir d'une joyeuse flambée me redonna du cœur, et je travaillai énergiquement sous la pluie, qui finit par devenir torrentielle. Quand j'eus traîné mon dernier fagot dans la caverne, Nuflo avait réussi à allumer le feu et s'occupait à l'alimenter avec la plus grande prodigalité. « Pas de danger que nous brûlions ce soir notre maison », fit-il en gloussant de rire, le premier son de ce genre qu'il eût émis depuis longtemps.

Quand nous eûmes apaisé notre faim et fumé une ou deux cigarettes, la chaleur inaccoutumée, la sécheresse de l'atmosphère et l'éclat lumineux des flammes nous plongèrent dans la torpeur. Il y avait probablement un certain temps que je dodelinais de la tête quand, sursautant tout à coup et ouvrant les yeux, je constatai que Rima n'était plus là. Le vieillard semblait dormir, bien qu'il fût toujours assis

auprès du feu. Je me précipitai dehors en m'enveloppant de mon manteau pour me garantir de la pluie ; mais quelle ne fut pas ma surprise quand, en sortant de la caverne, je sentis sur mon visage un vent sec et réconfortant et vis le désert déroulé devant moi pendant des lieues sous la blanche et brillante lumière de la pleine lune ! La pluie semblait avoir cessé depuis longtemps ; il ne restait que quelques minces nuages blancs qui glissaient très vite sur le vaste ciel bleu. Je me réjouis de ce changement, mais au choc de surprise et de plaisir succéda tout de suite l'idée affolante que Rima pouvait bien être perdue pour moi. Nulle part au-dessous de moi elle n'était visible. M'élançant vers l'extrémité du plateau pour sortir d'entre les arbres épineux, je tournai mon regard vers le sommet de la montagne. Là, un peu plus haut que moi, je l'aperçus, debout et immobile, les yeux levés. Je montai vite vers elle, et l'appelai avant de la rejoindre ; mais elle se contenta de se tourner à demi pour me jeter un regard, et ne répondit point.

— « Rima, » lui dis-je, « pourquoi es-tu venue ici ? As-tu vraiment l'intention de gravir la montagne à cette heure de la nuit ? »

— « Oui, pourquoi pas ? » répondit-elle en s'écartant d'un pas ou deux.

— « Rima, douce Rima, veux-tu m'écouter ? »

— « Maintenant ? Oh ! non, pourquoi me demandes-tu cela ? Ne t'ai-je pas écouté dans le bois avant de partir, et toi aussi n'as-tu pas promis de faire ce que je désirais ? Vois, la pluie a cessé, la lune brille. Pourquoi faudrait-il que j'attende ? Peut-être du sommet verrai-je le pays de mon peuple. N'en sommes-nous pas tout près maintenant ? »

— « Oh ! Rima, qu'attends-tu de moi ? Écoute, il le faut, car je suis renseigné, moi. Du haut de ce sommet tu ne verras qu'un vaste et vague désert, montagne et forêt, montagne et forêt, où tu pourrais errer des années, ou jusqu'à ce que tu périsses de faim ou de la fièvre, ou sois massacrée par une bête de proie ou par les sauvages ; mais, oh ! Rima, jamais, jamais, jamais tu ne trouveras ton peuple, car il n'existe point. Tu as, n'est-ce pas, vu l'eau fausse du mirage sur la savane, quand le soleil brille, éclatant et chaud ? Qui le suivrait finirait par tomber et mourir, sans que jamais une goutte fraîche n'humecte ses lèvres desséchées. Eh bien, ton espoir, Rima — cet espoir de retrouver ton peuple qui t'a conduite jusqu'à Riolama — est un mirage, une illusion, qui nous mènera tous à notre perte si tu n'y renonces pas. »

Elle me fit face, les yeux étincelants : « Tu es renseigné, et tu me dis cela ! Jamais jusqu'à ce moment, tu n'avais parlé faussement. Oh ! pourquoi me dis-tu des choses pareilles — à moi, nommée d'après ce lieu, Riolama ? Suis-je donc moi aussi comme cette eau fausse dont tu me parles — et non la divine Rima, la douce Rima ? Ma mère, n'avait-elle pas de mère, pas de mère de sa mère ? Je me la rappelle, à Voa, avant sa mort, et cette main-ci semble réelle — comme la tienne ; tu as voulu la tenir. Mais ce n'est pas lui qui me parle — celui qui m'a montré le monde entier du haut d'Ytaioa. Ah ! tu t'es enveloppé d'un manteau volé ; mais voilà : tu as oublié ta vieille barbe grise ! Retourne la chercher dans la caverne, et laisse-moi chercher mon peuple toute seule ! »

Une fois de plus, comme le jour où elle m'avait empêché de tuer le serpent, elle apparut toute transformée, toute vibrante d'un intense ressentiment —

une belle guêpe humaine, dont chaque mot était une piquûre.

— « Rima, » m'écriai-je, « tu es cruellement injuste de me parler ainsi. Puisque tu sais que je ne t'ai jamais trompée, fais-moi un peu crédit maintenant. Tu n'es pas une illusion, un mirage — mais Rima, l'être qui n'a pas son pareil sur la terre. Aussi véridique et pur que toi je ne puis l'être, mais plutôt que de te décevoir par des mensonges, je me précipiterais sur ces rochers pour y mourir, te perdant à jamais en même temps que cette douce lumière qui brille sur nous. »

En écoutant ces paroles prononcées avec passion, elle pâlit et serra ses mains l'une contre l'autre : « Qu'ai-je dit? Qu'ai-je dit? » Elle parlait d'une voix basse, alourdie de douleur, et se rapprochant soudain avec un cri étouffé qui ressemblait à un sanglot, elle se laissa tomber à mes pieds en balbutiant dans son mystérieux langage des sons tendres et attristés, comme cette nuit où elle m'avait retrouvé, perdu dans la forêt. Mais avant que j'eusse pu la prendre dans mes bras, elle se remit rapidement sur pieds et s'écarta de moi.

— « Oh ! non, non, il ne se peut que tu sois renseigné ! » reprit-elle. « Je sais bien que tu n'as jamais cherché à me tromper. Et maintenant que je t'ai faussement accusé, je ne puis aller là-bas sans toi, » — ajouta-t-elle en montrant le sommet — « mais il faut que j'écoute tout ce que tu as à me dire ».

— « Tu sais, Rima, que ton grand-père m'a raconté ton histoire, qu'il m'a dit comment il trouva ta mère ici même et l'emmena à Voa, où tu naquis ; mais du peuple de ta mère il ne sait rien, et par conséquent il ne peut te conduire plus loin. »

— « Ah ! tu crois cela ! Il le dit à présent ; mais il

m'a trompée pendant toutes ces années, et s'il m'a menti dans le passé, ne peut-il mentir encore, affirmant qu'il ne sait rien de mon peuple, tout comme il affirmait qu'il ne connaissait pas Riolama? »

— « Il dit des mensonges, et il dit la vérité, Rima, et l'on peut distinguer l'une des autres. Il a parlé véridiquement en dernier lieu et nous a conduits ici ; et plus loin nous ne pouvons te conduire. »

— « Tu as raison ; il faut que j'aïlle seule. »

— « Non, Rima, car où tu iras il faut que nous allions ; seulement, c'est toi qui conduiras et nous qui suivrons, convaincus toutefois que nos recherches se termineront par une déception, si ce n'est par la mort. »

— « Croire cela et suivre pourtant ! Oh ! non. Pourquoi a-t-il consenti à me conduire si loin pour rien? »

— « Oublies-tu que tu l'y as contraint? Tu connais sa croyance ; il est vieux, il envisage la mort avec terreur, ayant le souvenir de ses mauvaises actions, et il est convaincu que ce n'est que par ton intercession et celle de ta mère qu'il pourra échapper à l'enfer. Considère, Rima, il ne pouvait refuser, car il n'aurait fait que t'irriter davantage, se privant ainsi de son unique espoir. »

Elle parut troublée par mes paroles, mais bientôt elle se remit à parler avec une animation nouvelle : « Si mon peuple existe, pourquoi faut-il que nous trouvions la déception et peut-être la mort? Il ne sait pas ; mais elle, elle vint à lui ici, n'est-ce pas? Les autres ne sont pas ici, mais peut-être ne sont-ils pas très loin. Viens, allons ensemble sur le sommet pour voir le désert, montagne et forêt, montagne et forêt. Ils sont là, quelque part ! Tu as dit que j'avais la connaissance

des choses lointaines. Ne saurai-je donc pas quelle montagne, quelle forêt? »

— « Hélas, non, Rima ; il y a une limite à ce que tu peux voir ; cette faculté serait-elle aussi grande que tu te l'imagines, elle ne te servirait de rien, car il n'y a pas de montagne, pas de forêt, dans l'ombre desquelles habite ton peuple. »

Un moment elle demeura silencieuse, mais ses yeux, ses doigts qu'elle serrait convulsivement trahissaient son agitation. Elle semblait chercher dans les profondeurs de son esprit un argument pour l'opposer à mes affirmations. Alors d'une voix basse et presque désespérée, comme chargée de reproches, elle dit : « Sommes-nous venus si loin pour nous en retourner? Tu n'étais pas Nuflo : tu n'avais pas besoin de mon intercession. Tu es venu pourtant. »

— « Où tu es il faut que je sois, tu l'as dit toi-même. D'ailleurs, quand nous partîmes, j'avais quelque espoir de trouver ton peuple. Maintenant je suis mieux renseigné, ayant entendu le récit de Nuflo. Maintenant je sais que ton espoir est vain. »

— « Pourquoi? pourquoi? Ma mère n'a-t-elle pas été trouvée ici? Alors, où sont les autres? »

— « Oui, elle fut trouvée ici, toute seule. Il faut te rappeler tout ce qu'elle t'a dit avant de mourir. T'a-t-elle jamais parlé de son peuple, t'a-t-elle jamais parlé de lui comme de gens qui existent et qui seraient contents de te recevoir un jour parmi eux? »

— « Non. Pourquoi n'a-t-elle pas parlé de cela? Le sais-tu, peux-tu me le dire? »

— « J'en puis deviner la raison, Rima. Cela est très triste, si triste qu'il m'est pénible de le dire. Quand Nuflo la soignait dans la caverne, prêt à l'adorer et à faire tout ce qu'elle voulait, quand il parlait avec

elle par signes, elle ne montra aucun désir de retourner parmi son peuple. Et quand il lui offrit, d'une manière qu'elle comprit, de l'emmener dans un endroit lointain, dans un endroit où elle serait parmi des étrangers, parmi des gens semblables à Nuflo, elle y consentit tout de suite et accomplit péniblement le long voyage de Voa. Aurais-tu, toi, Rima, agi de la sorte, serais-tu partie si loin de ton peuple bien-aimé, pour ne revenir jamais, pour ne plus jamais entendre parler de lui, ni lui parler? Oh! non, tu ne l'aurais pu; elle, non plus, si son peuple avait existé. Mais elle savait qu'elle lui avait survécu seule, qu'une grande calamité s'était abattue sur lui pour le détruire. Les siens étaient peu nombreux, peut-être, et environnés de tous côtés par des tribus hostiles, sans armes, incapables de faire la guerre. Ils avaient été épargnés jusque-là parce qu'ils habitaient un endroit écarté, peut-être une profonde vallée, protégée de tous côtés par de hautes montagnes et des forêts, des marécages impénétrables. Mais les cruels sauvages avaient fini par envahir cette retraite et les avaient pourchassés, les détruisant tous, sauf quelques fugitifs, qui s'échappèrent isolément comme ta mère et furent pour se cacher dans des solitudes lointaines. »

L'anxieuse expression de son visage s'accrut tandis qu'elle écoutait comme quelqu'un qui est plongé dans l'angoisse et dans le désespoir; à peine avais-je terminé, qu'elle leva soudain ses mains vers sa tête en poussant un cri d'une voix basse et sanglotante. Elle serait tombée sur le roc si je ne l'avais saisie dans mes bras. Elle était de nouveau dans mes bras, contre mon sein, sa place naturelle! Mais sa vie étincelante semblait s'être retirée d'elle; son front retomba sur mon épaule et elle demeura sans mouvement, sauf

un léger et intermittent frémissement accompagné d'un sanglot étouffé et d'un effort convulsif pour respirer. Bientôt les sanglots s'arrêtèrent, ses yeux restèrent clos, son visage immobile et d'une pâleur mortelle, et avec une terrible anxiété dans le cœur je la descendis, la portant dans mes bras, jusqu'à la caverne.

CHAPITRE XVII

Quand je rentrai dans la caverne avec mon fardeau, Nuflo se redressa pour me regarder d'un air effrayé. Jetant mon manteau sur le sol, j'étendis la jeune fille dessus et racontai brièvement ce qui s'était passé.

Il s'approcha pour l'examiner et plaça sa main sur son cœur. « Morte ! elle est morte ! » s'écria-t-il. Mon anxiété se changea en une colère déraisonnable. « Vieux fou ! Elle n'est qu'évanouie, » lui répondis-je. « Allez me chercher de l'eau, vite ! »

Mais l'eau ne la fit pas revivre et mon anxiété s'accrut à contempler ce visage livide et inanimé. Oh ! pourquoi lui avais-je raconté avec si peu de préparation la triste tragédie que j'avais imaginée ? Hélas ! je n'avais que trop bien réussi : en tuant son vain espoir, je l'avais tuée elle-même.

Le vieillard, toujours penché sur elle, parla de nouveau : « Non, je ne croirai pas qu'elle est morte ; mais señor, si elle n'est point morte, du moins est-elle mourante. »

J'aurais pu l'assommer pour ces paroles. « Alors, elle mourra dans mes bras, » m'exclamai-je, le repoussant brutalement et la soulevant avec le manteau qu'elle avait sous elle.

Et tandis que je la tenais ainsi, sa tête reposant sur mon bras, et contempiais avec une indicible angoisse son visage étrangement blanc, tout en priant le Ciel

de me la rendre, Nuflo se laissa tomber à genoux devant elle et, la tête baissée, les mains jointes dans l'attitude de la supplication, il se mit à parler d'une voix tremblante qui trahissait son agitation :

— « Rima ! Ma petite-fille ! Ne meurs pas encore ; il ne faut pas que tu meures, il ne faut pas que tu meures tout à fait jusqu'à ce que tu aies entendu ce que j'ai à te dire. Je ne te demande pas de me répondre par des paroles, tu en es incapable déjà et je ne suis pas trop exigeant. Mais, quand j'aurai fini, fais-moi signe : un soupir, un mouvement de la paupière, un frémissement des lèvres, ne serait-ce que dans les petits coins de la bouche ; rien de plus que cela, rien que pour me montrer que tu as entendu, et je serai satisfait. Rappelle-toi les années pendant lesquelles j'ai été ton protecteur, et ce long voyage que j'ai entrepris à cause de toi ; rappelle-toi aussi tout ce que j'ai fait pour ta sainte mère avant qu'elle mourût à Voa pour devenir un des plus importants des personnages qui entourent la Reine du Ciel et qui, lorsqu'ils désirent une faveur, n'ont qu'à prononcer la moitié d'un mot pour l'obtenir. Et ne jette pas l'oubli sur ceci que, tout considéré, j'ai obéi à ton désir et t'ai amenée saine et sauve à Riolama. Il est vrai que je t'ai trompée sur certaines petites choses ; mais il ne faut pas que cela ait le moindre poids à tes yeux, car c'est une affaire de fort peu d'importance qui ne mérite pas ton attention en regard des droits que j'ai sur toi. Dans tes mains, Rima, je laisse tout, comptant sur la promesse que tu m'as faite et sur les services que je t'ai rendus. Il ne me reste qu'un seul mot à ajouter, un avertissement. Ne permets pas que la magnificence de l'endroit où tu vas pénétrer, les spectacles nouveaux pour toi, les couleurs nouvelles, le bruit des cris, des instruments

de musique, les sonneries de trompettes, chassent ces choses de ta tête. Il ne faut pas non plus que tu te diminues à tes propres yeux et te couvres de confusion en te voyant entourée de saints et d'anges ; car tu ne leur es pas inférieure, quoi que tu puisses en penser tout d'abord à les voir dans leurs vêtements étincelants lesquels, dit-on, brillent comme le soleil. Je ne puis te demander de nouer un fil autour de ton doigt ; je ne puis que m'en remettre à ta mémoire, qui a toujours été bonne, même dans les plus petites choses ; et quand on te demandera, ce qui doit arriver sans faute, d'exprimer un désir, souviens-toi en premier lieu de ton grand-père et des droits qu'il a sur toi et sur ton angélique mère, à laquelle tu présenteras mes humbles souvenirs. »

Pendant cette supplique, qui en d'autres circonstances m'aurait fait rire, mais qui à ce moment ne réussit qu'à m'irriter, un changement subtil parut se produire dans la jeune fille apparemment sans vie et me rendit l'espoir. La petite main que je tenais dans la mienne n'était plus froide comme la glace et, bien que son visage n'eût pas repris la moindre couleur, sa pâleur avait perdu de son aspect cireux ; ses lèvres comprimées s'étaient un peu détendues et semblaient prêtes à s'entr'ouvrir. Je posai le bout de mes doigts sur son cœur et sentis, ou crus sentir, une légère pulsation ; enfin, je me convainquis que son cœur battait réellement.

Je tournai les yeux vers le vieillard qui était toujours penché en avant, attendant avec impatience le signe qu'il lui avait demandé de lui faire. Ma colère et mon dégoût pour son grossier égoïsme avaient disparu. « Remercions Dieu, vieillard, » lui dis-je, des larmes de joie étouffant à demi mes paroles. « Elle vit, elle revient de son évanouissement. »

Il recula et, à genoux, tête basse, il murmura une prière d'actions de grâces.

Ensemble nous continuâmes de surveiller le visage de Rima pendant une demi-heure, moi la tenant toujours dans mes bras, qui jamais n'auraient pu se lasser de ce doux fardeau, attendant d'autres signes, plus certains, d'un retour de la vie ; elle ressemblait maintenant à quelqu'un qui est tombé dans un sommeil profond, semblable à la mort et qui doit se terminer par la mort. Pourtant quand je me rappelais l'aspect que son visage présentait une heure plus tôt, je me confirmais dans la croyance que ses progrès vers le rétablissement, d'une si étrange lenteur, étaient sûrs néanmoins. Si lent, si progressif était ce passage de la mort à la vie, qu'à peine avions-nous cessé de craindre, nous nous aperçûmes que les lèvres étaient presque entr'ouvertes, qu'elles n'étaient plus livides et que sous la peau pâle et transparente, apparaissait déjà une couleur d'un rose bleuâtre. Enfin, voyant que tout danger était écarté et que le rétablissement s'opérait avec tant de lenteur, Nuflo regagna sa place auprès du feu et, s'étendant sur le sol sablonneux, ne tarda guère à s'abîmer dans un profond sommeil.

N'eût-il pas été étendu sous mes yeux dans la forte lumière des tisons incandescents et des flammes dansantes, je n'aurais pu me sentir plus seul avec Rima, seul parmi ces montagnes si reculées, dans cette secrète caverne, dont la voûte grise reflétait la danse de la lumière et des ombres. Dans ce profond silence, dans cette solitude, la mystérieuse beauté du visage inanimé que je contemplais, son apparence de vie privée de sentiment, produisit en moi une sensation bizarre, difficile, impossible peut-être à décrire.

Une fois, en escaladant les âpres rochers boisés des

monts Quénéveta, je tombai sur une fleur, une fleur unique et blanche qui était nouvelle pour moi et dont je n'ai plus jamais revu la pareille. Quand, l'ayant longtemps regardée, j'eus continué ma route, l'image de cette fleur parfaite continua de hanter mon esprit avec une insistance telle, que le lendemain je revins la voir, dans l'espoir de la retrouver intacte. Elle n'avait point changé ; cette fois-là je passai un temps beaucoup plus long à la regarder, à admirer la merveilleuse beauté de sa forme, qui semblait dépasser de loin celle de toute autre fleur. Ses pétales étaient épais ; tout d'abord elle m'avait produit l'impression d'une fleur artificielle, découpée par un artiste divinement inspiré dans je ne sais quelle pierre précieuse, de la grosseur d'une grosse orange et plus blanche que le lait, tout en ayant à sa surface, en dépit de son opacité, un lustre cristallin.

Le jour suivant, je revins, n'osant espérer la retrouver encore intacte : elle était fraîche comme si elle venait de s'ouvrir ; et par la suite, j'allai souvent la regarder, parfois à plusieurs jours d'intervalle, sans trouver en elle la plus légère trace de changement. Ses lignes exquises étaient toujours aussi nettes, sa pureté et son éclat tels que je les avais vus en premier lieu. Pourquoi, me demandais-je souvent, cette mystique fleur de la forêt ne se fane-t-elle pas, ne meurt-elle pas comme les autres ? La première impression d'artificialité s'effaça très vite ; il s'agissait vraiment d'une fleur qui, comme les autres, vivait et croissait ; mais avec cette différence que, parée d'une transcendantale beauté, la vie qui l'animait était d'une espèce différente. Inconsciente, mais supérieure ; immortelle peut-être. Ainsi elle continuerait de fleurir quand moi, je l'aurais contemplée pour

la dernière fois ; le vent, la pluie et le soleil ne tacheraient jamais, ne décoloreraient jamais sa pureté sacrée ; l'Indien sauvage, qui dans une fleur ne trouve pas grand'chose à admirer, en voyant celle-ci s'en détournerait en se voilant la face ; les grands herbivores eux-mêmes qui écrasent la forêt pour s'y frayer un chemin, frappés de son étrange splendeur, s'écarteraient pour ne point lui faire de mal.

Plus tard, j'appris de certains Indiens, à qui je l'avais décrite, que cette fleur se nommait Hata ; et qu'une étrange superstition lui était attachée, une croyance bizarre. Ils disaient qu'il n'existait dans le monde qu'une seule fleur Hata ; qu'elle fleurissait pendant la durée d'une lune ; que lorsque cette lune disparaissait du ciel, la Hata disparaissait elle aussi pour fleurir à un autre endroit, parfois dans une forêt très éloignée. Ils ajoutèrent que quiconque découvrait la fleur Hata dans la forêt triomphait de tous ses ennemis, pouvait satisfaire tous ses désirs, et dépassait de bien des années le terme normal de l'existence humaine. Mais, je le répète, tout ceci je ne l'entendis dire que plus tard, et le sentiment à demi superstitieux que j'éprouvais pour cette fleur avait grandi de lui-même, dans mon esprit.

Je ressentais une sensation du même genre en contemplant le visage de Rima, sans mouvement, sans sentiment, et pourtant avec vie, une vie d'un ordre si supérieur qu'elle était en parfaite harmonie avec sa pure et incomparable beauté. Il m'était presque permis de croire que, comme cette fleur sylvestre, dans le même état et sous le même aspect il devait durer à jamais ; qu'il durerait, en donnant, qui sait ? un peu de son immortalité à tout ce qui l'entourait, à moi, qui la tenais dans mes bras, dévorant du regard le pâle

visage encadré d'un nuage de cheveux noirs et soyeux ; aux flammes qui bondissaient en lançant des lumières changeantes sur l'indistincte muraille rocheuse de la caverne ; au vieux Nuflo et à ses deux chiens jaunes allongés sur le sol et dormant d'un sommeil éternel.

Cette idée s'empara de mon esprit avec assez de force pour me maintenir un certain temps aussi immobile que le corps que je tenais dans mes bras. Je ne me délivrai de son influence qu'en constatant de nouvelles modifications dans le visage que j'observais, un progrès plus marqué vers la vie consciente. La légère couleur, qui jusqu'alors n'avait guère été qu'un soupçon, s'était visiblement accentuée ; les paupières s'étaient soulevées de manière à découvrir la lueur des cristallines orbites qu'elles recouvraient ; elles aussi, les lèvres s'étaient légèrement entr'ouvertes.

Enfin, comme je m'inclinai davantage pour respirer son haleine, la beauté et la douceur de ces lèvres devinrent irrésistibles, et je les touchai avec les miennes. Ayant une fois goûté à leur douceur et à leur parfum, je ne pus m'empêcher de les toucher de nouveau et de nouveau encore. Elle n'avait point conscience de ce qui se passait : comment en eût-il été autrement, puisqu'elle n'essayait point de se soustraire à mes caresses ? Un doute hantait pourtant mon esprit et, relevant la tête, je regardai une fois de plus son visage. Un nouvel et étrange rayonnement s'était répandu sur lui. Ou bien n'était-ce qu'une couleur illusoire jetée sur sa peau par le feu rouge ? Abritant mon visage avec ma main ouverte, je constatai que sa pâleur avait réellement disparu, que la flamme rosée de ses joues était un effet de sa vie. Ses yeux lustrés, à demi ouverts, fixaient les miens. Oh ! à n'en pas douter elle avait repris connaissance ! S'était-elle aperçue de ces baisers

volés? Allait-elle se refuser à de nouvelles caresses? M'inclinant en tremblant, je touchai ses lèvres à plusieurs reprises, sans appuyer, mais longuement, et quand je regardai de nouveau son visage, la flamme rosée était devenue plus brillante et les yeux plus ouverts contemplaient les miens. Et le regard de ces yeux grands ouverts et bien vivants cette fois, me fit croire qu'enfin, enfin, l'ombre qui s'étendait entre nous avait disparu, que nous étions unis dans un parfait amour, dans une parfaite confiance, et que tout discours devenait inutile. Et quand je parlai, ce ne fut pas sans hésitation ; notre félicité pendant ces instants de silence avait été si complète, que la parole ne pouvait que la diminuer.

— « Mon amour, ma vie, ma douce Rima, je sais que tu me comprendras à présent comme tu ne me compris point pendant cette sombre nuit — t'en souvient-il, Rima? — où, dans le bois, je te tenais serrée sur ma poitrine. Quelle souffrance pour mon cœur quand je t'ai parlé en toute franchise, ce soir sur la montagne, quand j'ai tué l'espoir qui t'avait soutenue, qui t'avait conduite ici, si loin de ta demeure ! Mais cette angoisse s'est évanouie ; l'ombre a quitté ces beaux yeux qui me regardent. C'est que, m'aimant, sachant combien je t'aime, tu n'as plus besoin de parler de ces choses à un autre être vivant. Qu'il me parut étrange, tout d'abord que tu t'écartasses de moi avec terreur ! Mais, plus tard, quand tu adressas à voix haute une prière à ta mère, révélant tous les secrets de ton cœur, je compris. Au cours de cette vie solitaire dans les bois, tu n'avais rien appris de l'amour, de son pouvoir sur les âmes, de sa douceur infinie ; quand enfin il vint à toi, ce fut comme une chose nouvelle, inexplicable, qui t'emplit de crainte et de tumul-

tueuses pensées, si bien que tu en eus peur et que tu te cachas de celui qui en était la cause. Tu désirais voler vers ceux qui peut-être auraient pu t'expliquer ce sentiment et te dire si les douceurs qu'il prédisait s'accompliraient un jour. Voilà pourquoi tu voulais trouver tes frères, voilà pourquoi tu es venue les chercher à Riolama : et quand tu sus — quand je te l'eus cruellement dit — que tu ne les trouverais jamais, tu crus que l'étrange sentiment que tu avais en toi resterait à jamais un secret. Tu ne pus endurer la pensée de ton isolement. Si tu ne t'étais évanouie si vite, je t'aurais dit ce qu'il faut que je te dise à présent. Ils sont perdus, Rima, tes frères, mais moi je suis avec toi et je connais l'émoi que tu ressens sans avoir de paroles pour l'exprimer. Mais quel besoin avons-nous de paroles? Il brille en tes yeux, il brûle comme une flamme sur ton visage ; je le sens dans tes mains. Ne vois-tu pas aussi dans mon visage ce que j'éprouve pour toi, l'amour qui me rend si heureux? Car c'est l'amour, Rima, la fleur et la musique de la vie, la chose la plus suave, le doux miracle qui de nos deux âmes en fait une seule. »

Toujours dans mes bras, comme heureuse d'y être, contemplant toujours mon visage, il était évident qu'elle m'avait compris. Alors, délivré de tout doute et de toute crainte, je me baissai de nouveau, jusqu'à ce que mes lèvres touchassent les siennes ; et quand je me relevai, sachant à peine lequel des deux bonheurs était le plus grand — baiser sa délicate bouche ou contempler son visage — elle jeta tout à coup ses bras autour de mon cou et se souleva jusqu'à se trouver assise sur mes genoux.

— « Abel — t'appellerai-je Abel à présent — et toujours? » fit-elle, sans ôter ses bras de mon cou. « Ah !

pourquoi m'as-tu laissé venir à Riolama? Je voulais venir! Je l'ai fait venir, mon vieux grand-père, qui dort là; lui il ne compte pas, mais toi, toi! Après que tu avais entendu mon histoire et savais que tout cela était en vain! Et tout ce que je voulais savoir était là, en toi. Oh! comme c'est doux! Mais il y a peu de temps, quelle douleur! Quand j'étais debout sur la montagne pendant que tu parlais, je savais que tu savais et, pourtant, j'essayais, j'essayais de ne pas savoir. Enfin je ne pus essayer davantage; ils étaient tous morts comme ma mère; j'avais poursuivi l'eau fausse sur la savane. Oh! laisse-moi mourir aussi! te dis-je alors, car je ne pouvais supporter la douleur. Et après, ici, dans la caverne, j'étais comme quelqu'un qui dort, et quand je m'éveillai, je ne m'éveillai pas réellement. C'était, comme le matin, la lumière qui me taquine pour que j'ouvre les yeux et que je la regarde. Pas encore, chère lumière; encore un peu de temps, il est si doux d'être couchée sans bouger. Mais elle ne voulait pas me laisser, elle me taquinait comme une petite mouche verte; si bien que, parce qu'elle me taquinait tant, j'ouvris un tout petit peu mes paupières. Ce n'était pas le matin, mais la lueur du feu; j'étais dans tes bras et non dans mon petit lit. Tes yeux qui regardaient, qui regardaient dans les miens. Mais moi je voyais mieux les tiens. Je me rappelai tout alors, comment une fois tu m'avais demandé de regarder dans tes yeux. Je me rappelai tant de choses — oh! tant de choses! »

— « Dis-moi quelques-unes de ces choses, Rima. »

— « Oui, une — une seule maintenant. Quand j'étais enfant à Voa ma mère boitait très fort, tu sais cela. Toutes les fois que nous sortions, nous éloignant des maisons, dans la forêt, marchant lentement, len-

tement, elle s'asseyait sous un arbre pendant que moi je courais en jouant. Et chaque fois que je revenais à elle je la trouvais si pâle, si triste, pleurant, pleurant. Alors je me cachais et revenais tout doucement pour qu'elle ne m'entende pas. « Oh ! mère, pourquoi pleures-tu ? Ton pied blessé te fait-il mal ? » Et un jour elle me prit dans ses bras et me dit pourquoi elle pleurait. »

Elle s'interrompit et me regarda, une lumière nouvelle dans les yeux.

— « Pourquoi pleurait-elle, mon amour ? »

— « Oh ! Abel, peux-tu comprendre, maintenant, enfin ! »

Et, mettant ses lèvres contre mon oreille, elle se mit à murmurer des sons doux et mélodieux qui pour moi restaient incompréhensibles. Puis, retirant sa tête, elle me regarda de nouveau, les yeux brillants de larmes, les lèvres entr'ouvertes dans un sourire mélancolique et tendre.

Ah ! pauvre enfant, en dépit de tout ce qui avait été dit, de tout ce qui était arrivé, elle était revenue à l'ancienne illusion que je devais comprendre son langage. Je ne pus que lui rendre son regard, tristement et en silence.

Son visage s'ennuagea de désappointement, puis elle reprit avec, dans la voix, quelque chose qui ressemblait à une prière : « Regarde, nous ne sommes plus séparés, moi cachée dans le bois, toi me cherchant, mais ensemble, disant les mêmes choses. Dans ton langage, le tien et maintenant le mien. Mais avant que tu viennes je ne savais rien, rien, car je n'avais personne à qui parler, rien que grand-père. Quelques mots chaque jour, toujours les mêmes. Si tes mots sont les miens, les miens doivent être les tiens

Oh ! ne sais-tu pas que les miens sont meilleurs ? »

— « Si, mais hélas ! Rima, je ne puis espérer de comprendre jamais ton doux langage, bien moins encore de le parler. L'oiseau qui ne sait que pépier ne chantera jamais comme l'oiseau-organiste. »

Elle se mit à pleurer et cacha son visage contre mon cou en murmurant tristement entre ses sanglots : « Jamais, jamais ! »

Qu'ils semblaient étranges, en ce moment de joie, un tel transport de larmes, des mots aussi désespérés !

Quelques minutes je gardai un silence attristé, saisissant pour la première fois, autant qu'il était possible de saisir une chose semblable, l'importance qu'avait pour elle mon incapacité à comprendre son secret langage, ce langage plus beau qui seul pouvait exprimer ses rapides pensées et ses vives émotions. Quelle que fût la facilité et la correction avec lesquelles elle s'exprimait dans ma langue, il m'était aisé de comprendre que pour elle ce n'étaient là que de simples balbutiements. Comme elle me l'avait dit une fois que je lui demandais de parler en espagnol : « Cela n'est pas parler. » Et aussi longtemps qu'elle ne pourrait communier avec moi en ce langage meilleur, qui reflétait son esprit, cette parfaite union d'âmes qu'elle désirait avec tant de passion ne pourrait se réaliser.

Quand elle se fut calmée, je tentai de dire quelque chose de consolant pour elle comme pour moi. « O ma douce Rima, » lui dis-je, « il est bien triste que je ne puisse jamais espérer de parler avec toi comme tu le désires ; mais jamais nous ne pourrions ressentir un plus grand amour que celui-ci, et l'amour nous rendra heureux, inexprimablement heureux, malgré cet unique sujet de tristesse. Et dans quelque temps, tu

pourras dire peut-être tout ce que tu voudras dans mon langage, qui est aussi le tien, comme tu me l'as dit, une fois. Quand, revenus dans notre bois bien-aimé, nous parlerons une fois de plus sous cet arbre où nous nous parlâmes pour la première fois, et sous le vieux mora, où tu t'es cachée pour me jeter des feuilles, et où tu pris une petite araignée pour me montrer comment tu te faisais une robe, tu me parleras dans ta douce langue et ensuite tu essaieras de dire les mêmes choses dans la mienne... Et à la fin, tu verras peut-être que cela n'est pas aussi impossible que tu le crois. »

Elle me regarda en souriant de nouveau à travers ses larmes et secoua légèrement la tête.

— « Rappelle-toi ce qu'on m'a dit, qu'avant la mort de ta mère tu as pu dire à Nufflo et au prêtre quel était son souhait. Ne peux-tu pas, de la même manière, me dire pourquoi elle pleurait ? »

— « Je peux te le dire, mais cela ne sera pas te le dire. »

— « Je comprends. Tu ne peux dire que les faits dans leur nudité. Je peux imaginer quelque chose de plus, et le reste il faut que je le perde. Parle donc, Rima. »

Son visagè se troubla ; elle détourna les yeux et laissa son regard errer dans la caverne incomplètement éclairée par le feu ; puis ses yeux revinrent se fixer dans les miens.

— « Regarde, » fit-elle, « grand-père dort près du feu. Si loin de nous, oh ! si loin ! Mais si nous sortions de la caverne et marchions jusqu'aux grandes montagnes où est la ville du soleil et nous tenions enfin là au milieu d'une grande foule qui nous regarderait et qui nous parlerait, il en serait de même. Ces gens

seraient comme des rochers, des arbres, des animaux, si loin ! Non pas avec nous ni nous avec eux. Mais nous sommes partout seuls ensemble, nous deux, à part. C'est l'amour ; je le sais à présent, mais je ne le savais pas avant parce que j'avais oublié ce que m'avait dit ma mère. Crois-tu que je puisse te dire ce qu'elle m'a dit quand je lui demandais pourquoi elle pleurait ? Oh ! non. Ceci seulement : elle et un autre étaient comme un seul être, toujours, à part des autres. Alors une chose est venue, une chose est venue ! O Abel, était-ce cette chose dont tu m'as parlé sur la montagne ? Alors l'autre fut perdu pour toujours ; et elle, elle restait seule dans les forêts et dans les montagnes du monde. Oh ! pourquoi pleurons-nous ce qui est perdu ? Pourquoi n'oublions-nous pas pour être vite joyeux ? Maintenant je sais ce que tu ressentais, ô douce mère, quand tu restais assise sans bouger, tandis que moi je courais, je jouais, je riais ! O pauvre mère ! Oh ! quelle douleur ! » Et cachant son visage sur mon cou, elle se remit à sangloter.

L'amour et la sympathie firent aussi monter les larmes dans mes yeux ; mais bientôt les paroles tendres et réconfortantes que je lui dis et mes caresses, la ramenèrent de ce triste passé au moment présent ; alors, s'étendant comme tout à l'heure, le corps soutenu en partie par mon bras qui l'entourait et en partie par le roc contre lequel nous étions adossés, ses yeux mi-clos tournés vers les miens exprimèrent un tendre bonheur assuré, la chaste joie du soleil après la pluie ; une molle et délicieuse langueur en partie passionnée, d'une passion éthérée.

— « Dis-moi, Rima, » fis-je en me penchant sur elle, « pendant ces jours troublés que tu passas dans les bois avec moi, n'as-tu pas eu d'heureux moments ?

Ton cœur ne te disait-il point qu'il est doux d'aimer, avant même de savoir ce que c'est que l'amour? »

— « Si ; une fois — O Abel, te rappelles-tu cette nuit, après notre retour d'Ytaioa, quand tu restas si longtemps à parler près du feu — moi dans l'ombre, sans bouger une seule fois, écoutant, écoutant ; toi près du feu avec la lumière sur ton visage, disant tant de choses étranges? J'étais heureuse alors — oh ! si heureuse ! La nuit était noire et il pleuvait ; moi, j'étais une plante qui pousse dans l'ombre, sentant les douces gouttes qui tombent, qui tombent sur ses feuilles. Oh ! il fera jour bientôt et le soleil brillera sur mes feuilles humides ; et cela me rendit joyeuse à en trembler de bonheur. Soudain, l'éclair venait, étincelant, et je tremblais de peur, souhaitant qu'il fit sombre de nouveau. C'était quand tu me regardais, moi qui étais assise dans l'ombre ; je ne pouvais écarter mes yeux assez vite ni soutenir ton regard, de sorte que je tremblais de peur. »

— « Et maintenant il n'y a plus de peur, il n'y a plus d'ombre ; maintenant tu es parfaitement heureuse? »

— « Oh ! si heureuse ! La route pour revenir au bois serait-elle dix fois plus longue, de grandes montagnes toutes blanches de neige à leur sommet, seraient-elles sur mon chemin avec la grande forêt sombre, et des rivières plus larges que l'Orénoque, j'irais quand même sans crainte, parce que tu me suivrais pour me rejoindre dans le bois, pour rester avec moi à jamais. »

— « Mais je ne te laisserais pas partir seule, Rima, tes jours de solitude sont passés maintenant. »

Elle ouvrit ses yeux plus grands et me regarda ardemment au visage. « Il faut que je retourne seule,

Abel, » fit-elle. « Avant que le jour vienne, il faut que je te quitte. Repose-toi ici avec grand-père, pendant quelques jours et quelques nuits, et ensuite suis-moi. »

Je l'entendis avec étonnement. « Cela ne doit pas être, Rima, » m'écriai-je. « Eh quoi, te permettre de me quitter — maintenant que tu es à moi — pour franchir une telle distance, à travers cette sauvage contrée où tu pourrais te perdre et périr seule? Oh! n'y songe pas! »

Elle me regardait, les yeux légèrement troublés, mais en souriant légèrement. Sa petite main grimpa le long de mon bras et me caressa la joue; puis elle attira mon visage vers le sien jusqu'à ce que nos lèvres se joignissent. Mais quand je revis ses yeux, je compris qu'elle n'avait pas accédé à mon désir. « Ne connais-je pas la route toute entière, toutes les montagnes, les rivières, les forêts, comment me perdrais-je? Et il faut que je retourne vite, non pas à pas, marchant, se reposant, se reposant, marchant, s'arrêtant pour cuire et manger, s'arrêtant pour ramasser du bois, pour faire un abri, tant de choses! Oh! moi je serai là-bas en moitié moins de temps; et j'ai tant à faire! »

— « Que peux-tu avoir à faire, mon amour? Tout cela tu pourras le faire quand nous serons ensemble dans le bois. »

Un vif sourire légèrement moqueur voltigea sur son visage tandis qu'elle répliquait : « Oh! faut-il te dire qu'il y a des choses que tu ne peux pas faire? Regarde, Abel, » et elle toucha le léger vêtement qu'elle portait, plus mince que naguère et terni d'avoir été longtemps exposé au soleil, au vent et à la pluie.

Je ne pouvais lui commander et semblais impuissant à la convaincre; mais je n'en avais pas encore fini. J'avançai tous les arguments auxquels je pus

songer pour la convertir à ma façon de voir ; quand j'eus fini, elle mit ses bras autour de mon cou et se redressa encore une fois. « O Abel, comme je serai heureuse ! » fit-elle, sans faire la moindre allusion à ce que je venais de lui dire. « Pense à moi qui serai seule, des jours et des jours, dans le bois, t'attendant, travaillant tout le temps ; disant : « Viens vite, Abel ; « viens lentement, Abel. O Abel, comme tu tardes ! « Oh ! ne viens pas jusqu'à ce que mon travail soit « terminé ! » Et quand il sera terminé et que tu arriveras, tu me trouveras, mais pas tout de suite. D'abord tu me chercheras dans la maison, puis dans le bois, appelant : « Rima ! Rima ! » Et Rima sera là, écoutant, cachée dans les arbres, désirant être dans tes bras, désirant tes lèvres — oh ! si heureuse, et pourtant craignant de se montrer. Sais-tu pourquoi ? Il te l'a dit, grand-père, n'est-ce pas ? que lorsqu'il la vit pour la première fois, elle était toute en blanc, une robe qui ressemblait à la neige sur le sommet des montagnes, quand le soleil se couche et lui donne une couleur rosée et pourpre. Je serai comme cela, cachée parmi les arbres, disant : Suis-je différente, pas comme Rima ? Me reconnaîtra-t-il ? m'aimera-t-il quand même ? Oh ! ne sais-je pas que tu seras heureux, que tu m'aimeras et diras que je suis belle ? Écoute ! Écoute ! » s'écria-t-elle soudain, en levant la tête.

Dans les buissons, non loin de l'ouverture de la caverne, un petit oiseau s'était mis à chanter une claire et tendre mélodie que répétèrent bientôt au loin d'autres oiseaux.

— « Il va faire jour, » fit-elle, et elle me serra sur sa poitrine d'une étreinte longue et passionnée ; puis glissant entre mes bras en jetant un rapide coup d'œil au vieillard endormi, elle sortit de la caverne.

Je demeurai assis quelques instants sans me rendre compte que je ne la tenais plus dans mes bras, que je ne la voyais plus ; mais, reprenant mes esprits, je me précipitai dehors dans l'espoir de la rattraper.

L'aube n'était pas encore née, mais il y avait la lumière de la pleine lune, qui se cachait derrière les montagnes. Courant au rebord du plateau, je fouillai du regard la pente rocheuse sans apercevoir la jeune fille ; puis j'appelai : « Rima ! Rima ! »

Un son doux et gazouillant, qu'aucun oiseau n'avait poussé, monta des buissons ténébreux, très bas dans le ravin ; je m'élançai dans cette direction ; puis je fis halte pour appeler encore. Le doux son se répéta beaucoup plus bas encore, et si faible que je l'entendis à peine. Et quand j'allai plus loin, appelant à plusieurs reprises, il n'y eut pas de réponse, et je me rendis compte qu'en vérité elle avait entrepris toute seule ce long voyage.

CHAPITRE XVIII

Quand Nuflo rouvrit les yeux il me trouva assis, seul et abattu, auprès du feu. Je venais de rentrer après une vaine poursuite. J'avais été pris dans une épaisse brume sur le versant de la montagne et j'étais complètement trempé, accablé aussi par la fatigue et le sommeil, résultats de la pénible marche de la veille et d'une longue nuit sans sommeil ; pourtant je n'osais songer au repos. *Elle* était partie loin de moi, et je n'aurais pu la retenir ; mais la pensée que je lui avais permis de se glisser d'entre mes bras pour entreprendre toute seule un si long et périlleux voyage, était aussi intolérable que si j'y avais consenti.

Nuflo fut bouleversé en apprenant ce brusque départ ; mais bientôt il se mit à rire de mes craintes, affirmant qu'ayant une fois parcouru le terrain, elle ne pouvait se perdre ; qu'elle ne courrait aucun danger de la part des Indiens, puisqu'elle les verrait invariablement à distance et saurait les éviter, et que les bêtes féroces, les serpents et autres créatures mal-faisantes ne lui feraient aucun mal. La petite quantité de nourriture dont elle avait besoin pour soutenir sa vie pouvait se trouver en tous lieux ; d'autre part, sa marche ne serait pas interrompue par le mauvais temps, puisque la pluie et la chaleur n'avaient aucun effet sur elle. Il finit par se réjouir de ce qu'elle nous eût laissés, disant qu'avec Rima dans le bois, la mai-

son, le lopin de terrain cultivé, les provisions et les outils cachés seraient en sûreté, car nul Indien n'oserait s'aventurer là où elle se trouvait. Sa confiance me rassura et, me jetant sur le sol sablonneux de la caverne, je tombai dans un sommeil profond qui dura jusqu'au soir ; je ne m'éveillai que pour partager le repas du vieillard et me rendormir jusqu'au lendemain.

Nuflo n'était pas encore prêt à repartir ; il était séduit par les commodités inaccoutumées d'un endroit où il pouvait dormir au sec et faire un feu qu'aucun vent n'agitait et où ne tombaient point de sifflantes gouttes de pluie. Pendant deux jours encore il refusa de se mettre en route et s'il avait pu me persuader, notre séjour à Riolama aurait duré une semaine.

Le temps était au beau quand nous nous mîmes en route ; mais les nuages ne tardèrent pas à s'amasser et pendant plus de quinze jours la pluie tomba et il fit des orages, ce qui nous gêna au point qu'il nous fallut vingt-trois jours pour refaire, en sens inverse, la route qui ne nous en avait pris que dix-huit en venant. Nos aventures et nos fatigues, pendant cette longue marche, n'ont pas à être énumérées. La pluie nous rendit bien malheureux, mais nous souffrîmes davantage de la faim que de toute autre chose, et plus d'une fois nous nous vîmes sur le point de mourir d'inanition. A deux reprises nous dûmes mendier des aliments dans des villages indiens, et comme nous n'avions rien à donner en échange, nous n'en reçûmes que fort peu. Il est possible d'acheter l'hospitalité des sauvages sans hameçons, clous ou calicot ; mais en cette occasion je me trouvais dépourvu de cet impalpable élément d'échange qui m'avait été d'un si grand secours lors de mon premier voyage à Parahuari. A présent j'étais

faible et misérable et sans astuce. Il est vrai que nous aurions pu échanger les deux chiens contre du pain de cassave et du maïs, mais alors nous aurions été dans une situation pire que jamais. D'ailleurs ce furent les chiens qui nous sauvèrent, en dépistant de temps à autre un tatou surpris à découvert et saisi avant qu'il eût eu le temps de s'enfouir dans le sol, un iguane, un sarigue ou un labba, qu'un flair aigu leur permettait de suivre jusqu'à leur cachette. Alors Nufflo se réjouissait et festoyait, récompensant ses bêtes en leur donnant la peau, les os et les entrailles. Mais un des chiens finit par devenir boiteux et Nufflo, qui avait très faim, prit prétexte de cette boiterie pour le dépêcher, ce qu'il fit sans componction visible, quoique à sa manière la pauvre bête l'eût bien servi. Après avoir découpé la chair, il la fit boucaner, et les affres intolérables de la faim me forcèrent à partager avec lui cette répugnante nourriture. Il me semblait que nous n'étions pas seulement des ingrats, mais de véritables cannibales, pour nous nourrir du fidèle serviteur qui nous avait servi de boucher. « Mais qu'importe? » raisonnais-je en moi-même. « Je dois avoir, j'ai horreur au même degré de toute chair, propre ou malpropre, et considère l'acte de tuer des animaux comme une espèce d'assassinat. Mais je suis contraint de profiter de cette mauvaise action parce que quelque chose de bon en doit sortir. Ce n'est que pour vivre que je mange cette chair, cette exécration donneuse de force qui me permettra de rejoindre Rima et la vie plus pure et meilleure qui doit résulter de notre réunion. »

Pendant tout ce temps-là, tandis que nous cheminions péniblement, parcourant en silence une lieue après l'autre, je songeai à bien des choses ; mais le passé, avec lequel j'avais définitivement rompu, occu-

pait très peu mon esprit. Rima était toujours la source et le centre de mes pensées ; c'est d'elle qu'elles jaillissaient et c'est à elle qu'elles retournaient. Ces songes, ces espoirs, ces rêves me soutinrent pendant ces sombres jours, ces sombres nuits de douleur et de dénûment. L'imagination était le pain qui me donnait la force, le vin qui m'égayait. Ce qui soutenait le courage de Nuflo, je l'ignore. Il était probablement comme la chrysalide, qui dort sans se nourrir ; l'image aux ailes brillantes qui, à un moment donné, devait être rappelée à la vie par les acclamations des légions angéliques et la fanfare des instruments, dormait en sûreté, enfermée comme dans un cercueil en son terne et grossier naturel.

Voici enfin notre bois bien-aimé ! Jamais le village natal enfoui dans une vallée de la montagne n'a semblé plus beau au Suisse qui revient, épuisé par la guerre, d'un long exil volontaire, qu'à mes yeux affamés ce bleu nuage à l'horizon — la forêt où vit Rima, ma jeune épouse, ma beauté — et, la dominant comme une tour, le sombre cône d'Ytaïoa ! Comme ils sont proches, enfin, comme ils sont proches ! Et pourtant deux ou trois lieues me restent à franchir, si lentement, pas à pas, combien longue me parut cette distance ! A Riolama même, si loin, là-bas, quand je m'étais mis en route, à peine me sentais-je aussi distant de mon amour. Cette intolérable impatience diminua mes forces, qui étaient déjà bien faibles, et me fit perdre du temps. J'étais incapable de courir et même de marcher vite ; le vieux Nuflo, lent et rassis, dont une flamme ne consumait pas le cœur, finit par être mieux que mon égal, et me maintenir à son pas fut tout ce à quoi je pouvais prétendre.

En approchant du but il devint silencieux et prudent, pénétrant tout d'abord dans la ceinture d'arbres qui menait de la chaîne de collines à l'extrémité méridionale du bois. Pendant un ou deux kilomètres nous cheminâmes à l'ombre ; puis je reconnus un terrain familier, les vieux arbres sous lesquels je m'étais assis, où j'avais cheminé. Je sus alors qu'à une centaine de mètres de là j'allais apercevoir le toit recouvert de feuilles de palmier. Toute ma faiblesse me quitta ; poussant un cri de désir et de joie, je me précipitai ; mais en vain je forçai ma vue pour voir le doux abri ; nulle tache de couleur jaune pâle n'apparut parmi l'universelle verdure des buissons, des plantes grim-pantes et des arbres.

Pendant quelques instants je ne pus me rendre un compte exact de ce qui se passait. Non, à coup sûr, je m'étais trompé, ce n'est pas là que s'élevait la cabane ; elle allait apparaître un peu plus loin. J'avançai de quelques pas en chancelant, puis restai de nouveau immobile, le cerveau tournoyant, le cœur enflé d'angoisse à en éclater. J'étais toujours immobile, la main serrée contre ma poitrine, quand Nufflo me rejoignit. « Où est-elle, la maison ? » balbutiai-je, le doigt tendu. Toute son impassibilité l'avait abandonné ; lui aussi il tremblait en remuant silencieusement les lèvres. Enfin il parla : « Ils sont venus, les fils de l'enfer sont venus et ont tout détruit ! »

— « Rima ! Qu'est devenue Rima ? » criai-je ; mais sans répondre il reprit sa marche, et je le suivis.

La maison avait été brûlée à ras du sol. Il n'en restait pas une planche. A l'endroit où elle se dressait naguère un monceau de cendres couvrait le sol, et c'était tout. Mais, en examinant les alentours, nous ne pûmes découvrir aucune trace de la visite récente

d'êtres humains. Poussant en désordre, des herbes folles recouvraient l'espace dégagé qui environnait autrefois la cabane et le monceau de cendres semblait être là depuis un mois pour le moins. Quant à ce qu'il était advenu de Rima, le vieillard ne put rien en dire. Il s'assit sur le sol, accablé par la calamité ; les gens de Runi étaient venus ; il n'en pouvait douter, et ils reviendraient : il ne pouvait attendre d'eux que la mort. La pensée que Rima avait péri, qu'elle était perdue pour moi, m'était insupportable. Cela ne pouvait être ! Pas de doute que les Indiens ne fussent venus, qu'ils eussent détruit la maison en notre absence ; mais elle, elle était revenue ; alors, eux, ils devaient être partis pour ne plus revenir. Elle était quelque part dans la forêt, pas bien loin sans doute, attendant avec impatience notre retour. Le vieillard me considérait fixement pendant que je parlais ; il semblait plongé dans je ne sais quelle stupeur et ne me fit aucune réponse ; le laissant assis sur le sol, je me décidai enfin à pénétrer dans le bois pour rechercher Rima.

En parcourant la forêt, m'arrêtant de temps à autre pour fouiller du regard une obscure clairière et pour prêter l'oreille, je fus tenté bien souvent de crier le nom de celle que je cherchais ; pourtant la crainte d'appeler sur moi, sur elle peut-être, quelque danger caché, m'imposa le silence. Une étrange mélancolie s'étendait sur la forêt, une quiétude que brisait rarement le cri d'un oiseau dans le lointain. Comment, me demandais-je, la retrouver dans cette vaste forêt en la parcourant de cette manière silencieuse et prudente ? Mon seul espoir était qu'elle me trouvât elle-même. Il me vint à l'esprit que j'avais le plus de chance de la découvrir dans un des lieux connus de nous deux,

où nous avions causé. Je songeai d'abord à l'arbre mora, où elle s'était cachée de moi, et vers lui je dirigeai mes pas. Aux alentours de cet arbre et sous son ombre je rôdai plus d'une heure ; pour finir, levant les yeux vers le grand nuage vague de feuilles vertes et pourpres, j'appelai doucement : « Rima, Rima, si tu m'as vu et t'es cachée, par pitié réponds-moi, par pitié descends vers moi ! » Mais Rima ne répondit point, Rima ne me jeta point de flamboyantes feuilles rouges pour se moquer de moi : seul le vent, là-haut, chuchota quelque chose de bas et de triste dans le feuillage ; et je m'éloignai au hasard pour errer dans les ombres profondes.

Au bout d'un certain temps je tressaillis en entendant le long cri perçant d'un oiseau sauvage, étrangement sonore dans le silence ; l'air n'avait pas repris son immobilité que je m'étais rendu compte que ce cri n'avait pas été poussé par un oiseau. L'Indien est bon imitateur des voix animales, mais la pratique m'avait rendu capable de distinguer le vrai du faux. Une minute ou deux, je restai immobile, ne sachant que faire, puis je me remis en marche avec une prudence plus grande encore, ne respirant qu'à peine, forçant ma vue pour pénétrer les profondeurs ombreuses. Tout à coup je sursautai violemment, car devant moi, sur la racine avancée d'un arbre, était assise une sombre figure humaine, immobile. Sans faire un mouvement, je l'observai quelque temps, ne sachant pas encore s'il m'avait vu, mais tous mes doutes cessèrent quand je vis la figure se lever et s'avancer délibérément vers moi, un Indien tout nu, la sarbacane à la main. Quand il sortit de l'ombre plus profonde je reconnus Piaké, le morose frère aîné de mon ami Kua-kó.

Je fus bouleversé de le rencontrer dans le bois mais je n'avais pas le temps de réfléchir. Je me rappelai seulement que je les avais gravement offensés, lui et les siens, qu'ils devaient me considérer comme un ennemi et qu'il n'attacherait pas une grande importance à l'acte de m'ôter la vie. Il était trop tard pour essayer d'échapper par la fuite ; j'étais épuisé par mon long voyage et par les nombreuses privations que j'avais endurées, tandis que lui, il était là dans toute sa force, une arme meurtrière dans la main.

Il ne me restait qu'à faire bonne contenance, le saluer d'un air amical et inventer un conte qui fût plausible pour expliquer pourquoi j'avais quitté le village en secret.

Il se tenait immobile, me considérant en silence et, jetant les yeux autour de moi, je vis qu'il n'était pas seul : à une quarantaine de mètres à ma droite, deux autres silhouettes sombres me surveillaient des profondeurs de l'ombre.

— « Piaké ! » m'écriai-je, en faisant trois ou quatre pas en avant.

— « Tu es revenu, » répondit-il, mais sans bouger.
« D'où ? »

— « De Riolama. »

Il secoua la tête et me demanda où était ce pays.

— « A vingt journées de marche vers le soleil couchant, » et comme il gardait le silence, j'ajoutai :
« J'avais entendu dire que je trouverais de l'or, là-bas. Un vieil homme me l'avait dit, et nous y sommes allés pour chercher l'or. »

— « Qu'as-tu trouvé ? »

— « Rien. »

— « Ah ! »

Ainsi notre conversation semblait avoir pris fin.

Mais au bout de quelques instants mon intense désir de découvrir si les sauvages savaient ou non quelque chose de Rima, me fit hasarder une question :

— « Vous vivez maintenant dans la forêt? »

Il secoua la tête et fit, au bout de quelques instants :

— « Nous venons pour tuer des bêtes. »

— « Vous êtes comme moi maintenant, » ripostai-je vivement, « vous ne craignez rien. »

Il me considéra d'un air méfiant et, s'approchant un peu, il dit :

— « Tu es très brave. Je ne serais pas parti pour un voyage de vingt journées sans armes et seulement avec un vieil homme pour compagnon. Quelles armes avais-tu? »

Je vis qu'il avait peur de moi et qu'il voulait s'assurer qu'il n'était pas en mon pouvoir de lui faire du mal. « Pas d'arme excepté mon couteau, » répliquai-je, avec une nonchalance affectée. Là-dessus je levai mon manteau pour qu'il vît de ses propres yeux, en me tournant devant lui. « Avez-vous trouvé mon pistolet? » ajoutai-je.

Il secoua la tête ; mais il semblait moins soupçonneux et il s'approcha tout près de moi. « Comment te procures-tu la nourriture? Où vas-tu? » me demandait-il.

Je répondis avec audace : « La nourriture ! Je meurs de faim. Je vais au village pour voir si les femmes ont de la viande dans le pot et pour dire à Runi tout ce que j'ai fait depuis que je l'ai quitté. »

Il me jeta un regard aigu, un peu surpris peut-être de ma confiance, et puis il dit qu'il rentrait lui aussi et qu'il m'accompagnerait. L'un des deux autres sauvages s'avança alors, la sarbacane au poing, pour se

joindre à nous et, sortant du bois, nous nous mîmes en marche à travers la savane.

Il était exécration de retraverser cette savane, de quitter les ombres forestières où j'avais espéré de retrouver Rima ; mais j'étais impuissant ; j'étais redevenu un prisonnier, le captif naguère perdu, repris enfin et pas encore pardonné, qui probablement ne serait jamais pardonné. Je ne pouvais compter que sur mon astuce pour me sauver et Nufflo, le pauvre vieux, devait courir sa chance.

A plusieurs reprises, tandis que nous cheminions sur le sol stérile et, plus tard, quand nous gravâmes les collines, je dus m'arrêter pour reprendre haleine, expliquant à Piaké que j'avais voyagé nuit et jour, sans manger de viande pendant les trois dernières étapes, de sorte que j'étais épuisé. J'exagérais, mais il le fallait pour expliquer la faiblesse que j'éprouvais, causée moins par la fatigue et le manque de nourriture que par l'angoisse que ressentait mon esprit.

Par intervalles je lui parlais, lui demandant des nouvelles des autres membres de la communauté que je nommais au fur et à mesure. Enfin, ne songeant qu'à Rima, je lui demandai si d'autres personnes que les siens allaient à présent dans le bois ou y vivaient.

Il dit que non.

— « Autrefois, » fis-je alors, « il y avait une fille de la Didi, une jeune fille dont vous aviez tous peur ; est-elle là maintenant ? »

Il me regarda d'un air soupçonneux et secoua la tête. Je n'osai pas le presser de questions ; mais au bout d'un moment il dit nettement : « Elle n'est pas là maintenant. »

Et je fus forcé de le croire ; car si Rima avait été dans le bois, eux, ils n'y auraient pas été. Elle n'était

pas là ; cela du moins je l'avais découvert. S'était-elle donc perdue ou avait-elle péri pendant le long voyage de retour ? Ou n'était-elle revenue que pour tomber entre les mains de ses cruels ennemis ? Mon cœur était lourd dans ma poitrine ; mais si ces démons à figure humaine en savaient davantage qu'ils ne m'en avaient dit, il fallait pour le découvrir, dissimuler mon anxiété et attendre avec patience ; si toutefois ils épargnaient ma vie. Et s'ils l'épargnaient et n'avaient pas épargné cette autre vie sacrée toute mêlée à la mienne, le temps viendrait où ils découvriraient, mais trop tard, qu'ils avaient repris sur leur sein un démon pire qu'eux-mêmes.

CHAPITRE XIX

Mon arrivée créa une certaine émotion dans le village ; mais il était évident qu'on ne m'y considérait plus comme un ami ou un membre de la famille. Runi était absent et j'attendis son retour avec assez d'appréhension ; c'est lui qui probablement allait décider de mon sort. Kua-kó non plus n'était pas là. Les autres, assis ou debout dans la grande pièce, me considéraient fixement en silence. Je fis semblant de ne pas m'en apercevoir, me bornant à demander de la nourriture, ensuite mon hamac que je suspendis à l'endroit habituel et, me couchant dedans, je me mis à sommeiller. Runi arriva au crépuscule. Je me levai et le saluai, mais il ne prononça pas une parole et, jusqu'au moment de monter dans son hamac, il resta assis, morose et taciturne, sans prêter la moindre attention à ma personne.

Le lendemain la crise se produisit. Nous nous trouvions une fois de plus rassemblés dans la pièce — tous, sauf Kua-kó et un des autres hommes, lesquels n'étaient pas encore rentrés de leur expédition — et pendant une demi-heure personne ne dit mot. On attendait quelque chose ; les enfants eux-mêmes observaient une étrange tranquillité, et chaque fois qu'un des oiseaux familiers se présentait à la porte ouverte, en poussant un petit cri plaintif, on le chassait, mais sans faire de bruit. Enfin Runi se redressa sur son

siège et me fixa des yeux ; puis il toussa pour se dégager la gorge et commença une longue harangue, prononcée dans ce chantonnement puissant et monotone que je connaissais si bien et qui signifiait que la circonstance était importante. Et comme d'habitude en ces moments-là, la même pensée et les mêmes expressions se répétaient sans cesse, avec une insistance lourde et irritée. Pour impressionner, l'orateur de la Guyane doit se montrer verbeux, si peu qu'il ait à dire. Pour étrange que cela puisse paraître, je l'écoutai avec un sens critique, non sans dédain pour cette intelligence inférieure. Mais j'étais tranquillisé. Le fait même qu'il m'adressait un pareil discours prouvait qu'il ne désirait pas m'ôter la vie et qu'il ne s'y résoudrait point si je réussissais à me laver du soupçon de trahison.

J'étais un homme blanc, dit-il, eux, des Indiens ; pourtant ils m'avaient bien traité. Ils m'avaient nourri et abrité. Ils avaient beaucoup fait pour moi ; ils m'avaient appris à me servir de la zabatana et avaient promis de m'en faire une, sans rien me demander en retour. Ils m'avaient aussi promis une femme. Et comment les avais-je traités ? Je les avais abandonnés pour m'éloigner en secret, les laissant dans le doute quant à mes intentions. Comment pouvaient-ils dire pourquoi et où j'étais parti ? Ils avaient un ennemi. Managa était son nom ; celui-ci et les siens les haïssaient ; je savais qu'ils leur voulaient du mal, car on me l'avait dit. C'est cela qu'ils avaient pensé quand je les avais quittés si subitement. Maintenant je revenais, disant que j'étais allé à Riolama. Il savait où était Riolama, bien qu'il n'y eût jamais été : c'était si loin. Pourquoi étais-je allé à Riolama ? C'était un mauvais endroit. Il y avait là des Indiens, en petit

nombre ; mais ce n'étaient pas de bons Indiens, comme ceux de Parahuari, et ils n'hésiteraient pas à tuer un homme blanc. Étais-je vraiment allé là-bas? Pourquoi y étais-je allé?

Il termina enfin, et ce fut mon tour de parler, mais il m'avait donné le temps nécessaire et ma réponse était prête. « Je t'ai entendu, » dis-je. « Tes paroles sont de bonnes paroles. Ce sont les paroles d'un ami. Je suis l'ami de l'homme blanc, dis-tu : et lui, est-il mon ami? Il est parti secrètement, sans dire un mot : pourquoi est-il parti sans parler à son ami qui l'avait bien traité? Est-il allé chez mon ennemi Managa? Peut-être est-il un ami de mon ennemi? Où a-t-il été? Il faut maintenant que je réponde, en disant des paroles de vérité à mon ami. Tu es un Indien, moi je suis un homme blanc. Tu ne connais pas toutes les pensées d'un homme blanc. Voilà les choses que je veux te dire. Dans le pays de l'homme blanc, il y a deux sortes d'hommes. Il y a les hommes riches, qui ont tout ce qu'un homme peut désirer — des maisons faites avec des pierres, pleines de belles choses, de beaux vêtements, de belles armes, de beaux ornements : et ils ont des chevaux, du bétail, des moutons, des chiens — tout ce qu'ils désirent. Parce qu'ils ont de l'or, car avec l'or l'homme blanc achète tout. L'autre espèce d'hommes blancs, c'est les pauvres, qui n'ont, pas d'or et ne peuvent rien acheter ni posséder : ils doivent travailler bien dur pour l'homme riche en échange du peu de nourriture qu'il leur donne, et d'une guenille pour recouvrir leur nudité ; et s'il leur donne un abri, ils en ont un ; sinon, ils doivent se coucher sous la pluie, au grand air. Dans mon pays à moi, à cent journées d'ici, j'étais le fils d'un grand chef, qui avait beaucoup d'or, et quand il est mort,

tout cet or fut à moi, et je fus riche. Mais j'avais un ennemi, un ennemi pire que Managa, car il était riche et commandait à beaucoup de monde. Et dans une guerre, les siens eurent le dessus et il prit mon or et tout ce que je possédais, me rendant pauvre. L'Indien tue son ennemi, mais l'homme blanc lui prend son or, et cela est pire que la mort. Alors je dis : j'ai été un homme riche et maintenant je suis pauvre et il faut que je travaille comme un chien au service d'un homme riche pour le peu de nourriture qu'il me jettera à la fin de chaque journée. Non, je ne peux pas ! Je partirai pour vivre avec les Indiens, de sorte que ceux qui m'ont connu quand j'étais riche ne me verront jamais travailler comme un chien pour un maître et ne pourront pas se moquer de moi avec des cris. Car les Indiens ne sont pas comme les hommes blancs : ils n'ont pas d'or ; ils ne sont pas riches ou pauvres ; ils sont tous pareils. Un seul toit les abrite de la pluie et du soleil. Ils ont tous des armes qu'ils fabriquent eux-mêmes ; tous ils tuent des oiseaux dans la forêt et prennent des poissons dans les rivières, et les femmes cuisent la viande et tous mangent dans la même marmite. Et avec les Indiens je serai un Indien, je chasserai dans la forêt, je mangerai et je boirai avec eux. Alors j'ai quitté mon pays et je suis venu ici et j'ai vécu avec toi, Runi, et j'ai été bien traité. Et maintenant, pourquoi suis-je parti ? Cela, il faut que je te le dise à présent. Après avoir été ici un certain temps, je suis allé là-bas dans la forêt. Tu ne voulais pas que j'y aille, à cause d'un être malfaisant, une fille de la Didi, qui vivait là : mais je ne craignais rien et je suis allé. Là j'ai rencontré un vieillard, qui me parla dans le langage de l'homme blanc. Il avait voyagé et vu beaucoup de

choses, et il me dit une chose étrange. Il me dit que sur une montagne à Riolama il avait vu un grand monceau d'or, autant qu'un homme peut en porter. et quand j'entendis cela, je me dis : avec cet or je pourrais rentrer dans mon pays, acheter des armes pour moi-même et pour tous les miens et faire la guerre à mon ennemi, le dépouiller de tous ses biens et le traiter comme il m'a traité lui-même. Je demandai au vieillard de me conduire à Riolama ; et quand il consentit je suis parti d'ici sans dire un mot, pour n'être pas empêché. Riolama est loin, et je n'avais aucune arme ; mais je ne craignais rien. Je me disais : s'il faut combattre, je combattrai et si je dois être tué, je serai tué. Mais quand je suis arrivé à Riolama je n'ai pas trouvé d'or. Il n'y avait qu'une pierre jaune que le vieillard avait prise pour de l'or. Elle était jaune, comme l'or, mais avec elle on ne pouvait rien acheter. Je suis donc revenu à Parahuari, vers mon ami ; et s'il est encore en colère contre moi parce que je suis parti sans le prévenir qu'il dise : Va-t'en et cherche ailleurs un nouvel ami, car je ne suis plus ton ami. »

Je terminai ainsi avec audace, parce que je ne voulais pas qu'il sût que je l'avais soupçonné de nourrir des desseins sinistres à mon endroit ni que j'estimais que notre querelle était très grave. Quand j'eus fini de parler, il émit un son qui n'exprimait ni approbation ni désapprobation, mais uniquement le fait qu'il m'avait entendu. Mais j'étais satisfait. Son expression avait subi un changement favorable ; elle était moins sinistre. Au bout d'un certain temps il fit observer, avec un plissement singulier de la bouche qui, en s'accentuant, aurait pu devenir un sourire : « L'homme blanc est capable de bien des choses pour

se procurer de l'or. Tu as marché vingt jours pour voir une pierre jaune qui ne peut rien acheter. » Il était heureux que Runi prît la chose de cette manière, qui flattait son tempérament d'Indien et chatouillait peut-être son sens du ridicule. Quoi qu'il en fût, il ne dit rien pour discréditer mon récit, qu'ils avaient tous écouté avec un profond intérêt.

A partir de ce moment il parut tacitement entendu qu'on passerait l'éponge sur le passé ; et je pus constater qu'à mesure que diminuait le dangereux sentiment qui avait menacé ma vie, revenait le plaisir qu'ils avaient goûté naguère en ma compagnie. Mais mes sentiments à leur égard ne changèrent pas : ils ne pouvaient changer tant que ce noir et terrible soupçon concernant Rima demeurerait en mon cœur. Je causais de nouveau librement avec eux, comme s'il n'y avait pas eu de rupture dans nos relations amicales. S'ils me surveillaient furtivement quand je sortais, je feignais de ne pas m'en apercevoir. Je me mis à réparer ma grossière guitare, qui avait été brisée en mon absence, et me surveillai pour montrer un visage joyeux. Mais quand j'étais seul, ou dans mon hamac, caché à leurs yeux, libre de regarder dans mon propre cœur, alors j'avais conscience qu'un sentiment nouveau et étrange s'était introduit dans ma vie ; qu'une nouvelle nature, sombre et implacable, avait pris la place de l'ancienne. Parfois même il m'était difficile de dissimuler cette fureur qui brûlait en moi ; parfois j'éprouvais le désir de bondir comme un tigre sur un des Indiens, de lui serrer la gorge jusqu'à ce que le secret que je voulais connaître fût sorti de ses lèvres, puis de faire jaillir sa cervelle sur un rocher. Mais ils étaient nombreux, et je n'avais pas le choix : il me fallait être circonspect et patient si je vou-

lais les vaincre par une astuce plus grande que la leur.

Trois jours après mon arrivée au village, Kua-kó revint avec son compagnon. Je le reçus avec une chaleur affectée, mais je me réjouissais vraiment de son retour, dans la pensée que si les Indiens savaient quelque chose sur Rima, c'était de lui que je pouvais espérer l'apprendre.

Kua-kó semblait être chargé d'importantes nouvelles, qu'il discuta avec Runi et les autres ; le lendemain je remarquai qu'on commençait à faire les apprêts d'une expédition. On préparait les javelots, les arcs et les flèches, mais non les sarbacanes, d'où je conclus qu'il ne s'agissait pas d'une expédition de chasse. Ayant découvert cela, et aussi qu'il ne devait partir que quatre hommes, je pris Kua-kó à part et le priai de m'emmener. Ma proposition sembla lui sourire, et il la répéta tout de suite à Runi qui la considéra dans son esprit et finit par y accéder.

Au bout d'un moment, il me dit en touchant son arc : « Tu ne peux combattre avec nos armes ; que feras-tu si nous rencontrons un ennemi ? »

Je répondis en souriant que je ne prendrais pas la fuite. Tout ce que je voulais lui montrer, c'était que ses ennemis étaient mes ennemis, que j'étais prêt à combattre pour mon ami.

Mes paroles lui firent plaisir ; il n'ajouta rien et ne me donna aucune arme. Le lendemain matin, toutefois, quand nous nous mîmes en route avant le jour, je découvris qu'il portait mon revolver attaché à sa ceinture. Il l'avait soigneusement caché sous son unique vêtement, mais il y faisait une légère bosse, qui trahit le secret. Je n'avais jamais cru qu'il l'avait égaré, et je compris que s'il l'emportait, c'était pour le

mettre, au dernier moment, entre mes mains si nous rencontrions un ennemi.

Nous nous dirigeâmes vers le nord-ouest et campâmes avant midi dans un bouquet d'arbres nains où nous restâmes jusqu'à ce que le soleil fût bas, pour reprendre notre marche à travers un pays assez dénudé. La nuit venue, nous campâmes de nouveau près d'un petit cours d'eau, profond de quelques centimètres seulement, et après un repas de viande fumée et de maïs grillé, nous nous préparâmes à dormir jusqu'à l'aube.

Assis auprès du feu, je décidai de faire une première tentative pour découvrir ce que Kua-kó pouvait savoir au sujet de Rima. Au lieu de m'étendre comme les autres, je demeurai assis. Mon gardien fit de même, attendant sans doute que je m'étendis le premier. Bientôt je me rapprochai de lui et commençai à lui parler à voix basse, car je tenais à ne pas éveiller l'attention de ses compagnons :

— « Tu as dit une fois qu'Oalava me serait donnée pour épouse. Un jour je voudrai une épouse. »

Il m'approuva de la tête et fit observer sentencieusement que le désir de posséder une épouse était commun à tout les hommes.

— « Que me reste-t-il? » fis-je d'un air désespéré, en écartant les mains. « Mon pistolet est parti et n'ai-je pas donné à Runi le briquet et, à toi, la petite boîte avec le coq peint dessus? Je n'ai rien eu en retour, pas même la sarbacane. Comment, alors, pourrais-je me procurer une femme? »

Lui, comme les autres, grossier sauvage qu'il était, avait fini par s'imaginer que j'étais incapable de l'astuce et de la duplicité qu'ils pratiquaient eux-mêmes. Je ne pouvais voir comme eux un perroquet vert, perché, silencieux et immobile, parmi le vert feuillage ;

je n'avais pas leur surnaturelle acuité de vision ; de même, tromper par des mensonges et de fausses apparences, c'était là leur faculté, et non la mienne. Il donna tête baissée dans le panneau. Il se réjouit de me voir revenir à des sujets d'ordre pratique. Il me fit espérer qu'Oalava pourrait bien être à moi malgré ma pauvreté. Il n'était pas toujours nécessaire de posséder des choses pour se procurer une épouse : il suffisait de pouvoir l'entretenir. Un jour je serais comme eux, capable de tuer des animaux et d'attraper du poisson. D'ailleurs, Runi ne souhaitait-il pas me garder parmi eux pour d'autres raisons ? Mais il ne pouvait me garder sans épouse. Je pouvais faire beaucoup de choses : chanter et jouer de la musique ; j'étais brave et n'avais peur de rien ; je pouvais apprendre aux enfants à combattre.

Il ne dit pas cependant que je pouvais apprendre quelque chose à une personne de son âge et de ses talents.

Je protestai qu'il me décernait trop d'éloges, qu'ils étaient tout aussi braves que moi. Ne montraient-ils pas un courage égal au mien en allant chasser tous les jours dans ce bois qui était habité par la fille de la Didi ?

J'avais abordé le sujet avec crainte et en tremblant, mais il prit froidement la chose. Il secoua la tête et, tout d'un coup, se mit à me raconter comment il se faisait qu'ils chassaient maintenant dans ce bois. Quelques jours après ma secrète disparition, deux hommes et une femme, rentrant chez eux d'un endroit lointain où ils étaient allés rendre visite à un parent, firent halte dans le village. Ces voyageurs racontèrent qu'à deux journées d'Ytaioa, ils avaient rencontré trois personnes qui marchaient en sens contraire : un

vieil homme à barbe blanche, suivi de deux chiens jaunes, un jeune homme portant un grand manteau, et une jeune fille étrange d'aspect. C'est ainsi qu'on apprit que j'avais quitté le bois avec le vieil homme et la fille de la Didi. C'était là une grande nouvelle, car ils ne croyaient pas que nous eussions la moindre intention de revenir. Sans tarder, ils se mirent à chasser tous les jours dans le bois, y tuant des oiseaux, des singes et d'autres animaux, en grand nombre.

Dès le début, ses paroles m'avaient profondément troublé, mais je me dominaï pour paraître calme, pour ne montrer qu'un léger intérêt, dans le but de le faire parler davantage.

— « Ensuite, nous sommes revenus, » dis-je enfin. « Mais seulement deux d'entre nous, et pas ensemble. J'avais laissé le vieil homme sur la route et elle, elle nous avait quittés à Riolama. Elle est partie, bien loin de nous, dans les montagnes, qui sait où ! »

— « Mais elle est revenue ! » répliqua-t-il avec, dans les yeux, un éclair de satisfaction démoniaque qui me glaça le sang.

J'eus bien du mal à dissimuler encore, à le pousser à me dire quelque chose qui me rendît fou ! « Non, non, » répondis-je, après avoir pesé ses paroles. « Elle avait peur de revenir ; elle est partie pour se cacher dans les grandes montagnes, plus loin que Riolama. Elle ne pouvait pas revenir. »

— « Mais elle est revenue ! » persista-t-il, tandis qu'un nouvel éclair de triomphe reluisait dans ses yeux. Sous mon manteau, ma main avait saisi le manche du couteau, mais je luttai opiniâtrément contre le désir furieux, presque irrésistible, de l'arracher de sa gaine pour le plonger, d'un geste aussi rapide que la foudre, dans sa gorge maudite.

Il continua : « Sept jours avant ton retour nous la vîmes dans le bois. Nous attendions, toujours aux aguets, toujours craintifs ; et quand nous chassions, nous étions toujours trois ou quatre ensemble. Ce jour-là, moi et trois autres nous la vîmes. C'était dans un endroit découvert, où les arbres sont grands et écartés. Nous nous lançâmes à sa poursuite quand elle se mit à courir, mais n'osâmes pas tirer. En un instant elle avait grimpé sur un petit arbre ; puis, comme un singe, elle passa de ses plus hautes branches dans celles d'un grand arbre. Nous ne pouvions plus la voir, mais elle était bien dans le grand arbre — car il n'y en avait pas d'autres près de là — aucun moyen de s'échapper. Trois d'entre nous s'assirent pour guetter, et l'autre retourna au village. Il resta longtemps absent ; nous allions abandonner l'arbre, craignant qu'elle ne nous fît du mal, quand il revint, et avec lui tous les autres, hommes, femmes et enfants. Ils apportaient des haches et des couteaux. Alors Runi dit : « Que personne ne lance une flèche dans l'arbre, car elle prendrait la flèche dans sa main et la relancerait sur lui. Il faut la brûler dans l'arbre ; il n'y a pas d'autre moyen de la tuer. » Alors nous marchâmes longtemps en rond, en regardant en l'air, mais nous ne pûmes rien voir, et quelqu'un dit : « Elle s'est échappée, elle s'est envolée de l'arbre comme un oiseau ; » mais Runi dit que le feu montrerait si c'était vrai. Nous abattîmes donc le petit arbre et l'ébranchâmes pour entasser le bois autour du gros tronc. Puis, à quelque distance de là, nous coupâmes dix autres petits arbres et, après, plus loin, dix autres et d'autres encore, et nous les entassâmes les uns sur les autres, jusqu'à ce que le tas s'étendît loin de l'arbre, aussi loin que ça, » et il montra du doigt un buisson

à quarante ou cinquante mètres de l'endroit où nous étions assis.

La sensation que j'éprouvais en écoutant ce récit était devenue intolérable. La sueur coulait sur moi en ruisseaux. Je tremblais comme dans un accès de fièvre et serrais les dents pour les empêcher de s'entre-choquer. « Je veux boire, » dis-je en l'interrompant et en me mettant sur pieds. Il se leva aussi, mais ne me suivit point lorsque, à pas hésitants, je me dirigeai vers le cours d'eau qui était à dix ou douze mètres de là. M'étendant sur la poitrine, j'avalai une longue gorgée d'eau claire et froide et plongeai quelques instants mon visage dans le courant. Le froid me saisit et sécha ma peau humide, me fortifiant pour l'épilogue du hideux récit. Je revins à pas lents auprès du feu et me rassis, cependant que Kua-kó reprenait sa place auprès de moi.

— « Vous avez brûlé l'arbre. Achève maintenant et laisse-moi dormir, mes yeux sont lourds. »

— « Oui. Pendant que les hommes coupaient les arbres et les apportaient, les femmes et les enfants ramassaient tout ce qu'ils trouvaient de sec dans la forêt et le mettaient en tas, tout autour. Ensuite ils y mirent le feu de tous les côtés en riant et en criant : « Brûle, brûle, fille de la Didi ! » Enfin toutes les branches basses du grand arbre furent en feu, et le tronc fut en feu, mais, plus haut, c'était encore vert et nous ne pouvions rien voir. Mais les flammes montaient plus haut, plus haut encore, avec un grand bruit ; et, enfin, du sommet de l'arbre, d'entre les feuilles vertes, sortit un grand cri, comme le cri d'un oiseau : « Abel ! Abel ! » et nous vîmes quelque chose qui tombait ; à travers les feuilles et la fumée cette chose tomba comme un grand oiseau blanc tué avec une

flèche et qui tombe sur le sol, et la chose tomba dans les flammes. C'était la fille de la Didi, et elle fut réduite en cendres, comme un papillon dans les flammes d'un bûcher, et depuis, nul ne l'a plus entendue ni revue. »

Il était heureux pour moi qu'il eût parlé rapidement et fini vite. Il n'avait pas encore tout à fait terminé que, recouvrant mon visage de mon manteau, je m'étais étendu sur le sol. Je suppose qu'il m'imita tout de suite, mais pour le moment j'étais devenu aveugle et sourd aux choses extérieures. Mon cœur ne battait plus avec violence ; il palpait à peine et s'affaiblissait de plus en plus dans son action ; je me souviens que j'avais un bruit sourd et torrentiel dans les oreilles, que j'ouvrais convulsivement la bouche pour respirer, que la vie semblait se retirer de moi comme le reflux. Quand ces horribles sensations se furent dissipées, je restai une demi-heure environ sans bouger ; et pendant ce temps le dernier acte de la haïssable tragédie se peignit de plus en plus distinctement dans mon esprit, si bien que je finis par croire que j'y assistais en personne, que j'avais les oreilles pleines des sifflements et des craquements du feu, des cris d'exultation des sauvages et, par-dessus tout, du dernier cri perçant : « Abel ! Abel ! » jailli du feuillage enflammé. Incapable de supporter cela plus longtemps, je me levai. Je jetai un coup d'œil sur Kua-kó, étendu à deux ou trois mètres de moi ; comme les autres il était, ou semblait être, plongé dans un profond sommeil ; il était couché sur le dos et son sombre visage éclairé par le feu paraissait aussi placide et aussi insensible qu'un visage de pierre. L'occasion était belle de m'échapper, si j'en avais le désir. Oui, je fuirais, car je possédais à présent le renseignement tant désiré

et je ne gagnerais rien à demeurer avec mes mortels ennemis. Et, par bonheur, ils m'avaient conduit sur le chemin des cinq collines où vivait Managa, Managa dont le nom hantait bien souvent mon esprit depuis mon retour à Parahuari. Détournant la vue du visage immobile et pétrifié de Kua-kó, j'aperçus cette pâle étoile solitaire que Runi m'avait montrée au nord-ouest, très bas à l'horizon, quand je lui demandais où vivait son ennemi. C'est dans cette direction que nous avons fait route depuis notre départ du village ; sûrement, si je marchais toute la nuit, j'atteindraï demain les territoires de chasse de Managa où je serais en sûreté, où je pourrais méditer sur ce que j'avais appris, sur ce qu'il me restait à faire.

Je m'éloignai doucement de quelques pas, puis, songeant que je ferais bien de prendre un javelot, je me retournai. A ma grande surprise, Kua-kó avait bougé. Il s'était mis sur le côté et maintenant son visage était tourné vers moi. Ses yeux semblaient fermés, mais peut-être feignait-il le sommeil. Aussi n'osai-je pas ramasser le javelot. J'eus un moment d'hésitation, puis me remis en mouvement. Après avoir jeté un nouveau regard en arrière, voyant que l'Indien ne remuait point, je traversai doucement le ruisseau, franchis vingt ou trente mètres à pas prudents, et me mis à courir. Par intervalles je m'arrêtais pour écouter ; bientôt j'entendis un bruit répété, comme de pas qui se seraient dirigés rapidement vers moi. J'en conclus qu'éveillé tout le temps, Kua-kó avait épié mes mouvements, et qu'il me poursuivait. Je donnai toute ma vitesse ; en courant de la sorte je ne pouvais plus distinguer aucun bruit. Mon seul espoir était qu'il me manquât, car il faisait très sombre, bien que le ciel fût étoilé : car n'ayant d'autre

arme que mon couteau, mes chances seraient infimes s'il parvenait à me rattraper. D'ailleurs, il avait sans doute éveillé ses compagnons avant de se lancer sur mes traces, et ils devaient le suivre de près. Il n'y avait pas de buissons où me cacher pour me laisser dépasser ; enfin, pour comble de malheur, le caractère du sol se transforma : je courais à présent sur un terrain uni et argileux, si blanc d'efflorescence saline qu'un objet sombre se déplaçant à sa surface devait nettement se voir à grande distance. Je fis halte pour regarder et pour écouter : alors un bruit de pas me parvint distinctement, et l'instant d'après je distinguai la vague silhouette d'un Indien qui s'approchait très vite, un javelot dans sa main levée. Pendant la brève pause que j'avais faite, il s'était avancé presque à distance de jet. Je fis volte-face et me remis à courir, jetant mon manteau pour faciliter mes mouvements. Quand je regardai de nouveau en arrière, je l'aperçus encore, mais il n'était plus aussi près de moi ; il s'était arrêté pour ramasser mon manteau, qui maintenant allait lui appartenir, et ceci m'avait donné un léger avantage. Je continuai à fuir et j'avais franchi sans interruption une cinquantaine de mètres, quand un objet me dépassa rapidement en traversant dans sa course la chair de mon bras gauche, près de l'épaule ; ignorant si j'étais grièvement blessé et combien près mon poursuivant était de moi, je me retournai avec désespoir pour l'attendre et le vis, à moins de vingt-cinq mètres, qui courait à moi, quelque chose de luisant dans la main. C'était bien Kua-kó : après m'avoir blessé avec son javelot, il allait m'achever avec son couteau. Heureux le jeune sauvage après une telle victoire ! Avec ce noble manteau en étoffe bleue pour trophée et pour vêtement, quelle renommée,

quelle félicité allaient être les siennes ! Un changement, rapide comme l'éclair, s'était produit en moi, une exaltation soudaine. J'étais blessé, mais ma main droite était valide et étreignait un couteau aussi bon que le sien, et nous étions sur pied d'égalité. Je l'attendis tranquillement. Toute faiblesse, tout chagrin, tout désespoir avaient disparu, tout sentiment aussi, sauf le désir enragé de répandre ce sang maudit ; mon cerveau était clair et mes nerfs comme d'acier, et je me rappelai avec quelque chose qui ressemblait à un rire nos anciennes joutes avec les rapières de bois. Ah ! cela, ce n'était que simulacre et jeu d'enfant ; ceci, la réalité. Un homme blanc, privé de son arme traîtresse, de son arme qui tue de loin, peut-il lutter contre un sauvage résolu, face à face et pied contre pied, et l'égaliser avec des armes primitives ? Pauvre jeune homme, cette illusion va te coûter bien cher ! La lutte était à peine égale quand il se jeta sur moi, avec, seules, sa force sauvage et sa vaillance pour contrepoids à mon adresse ; en un moment il fut à mes pieds, versant un torrent de sang sur la blanche plaine assoiffée. Je me détournai de son corps étendu, le couteau humide et rouge à la main, pour recevoir les autres, car je croyais qu'ils étaient sur ma trace et près de moi. Pourquoi s'était-il arrêté pour ramasser le manteau s'ils ne le suivaient pas, s'il n'avait pas eu peur de le perdre ? Je ne me retournais que pour recevoir leurs javelots, pour mourir en leur faisant face. D'ailleurs la pensée de la mort ne me semblait pas horrible ; je pouvais mourir avec calme puisque j'avais tué mon premier assaillant. Mais l'avais-je tué vraiment ? me demandai-je, en entendant un son qui ressemblait à un gémissement s'échapper de ses lèvres. Me baissant rapidement, je

plongeai de nouveau mon arme jusqu'à la garde dans son corps abattu, et quand il exhala un soupir profond et tressaillit de la tête aux pieds et perdit de nouveaux jets de sang, je ressentis une joie sauvage. Et aucun bruit de pas précipités ne parvenait encore à mes oreilles attentives, aucune forme vague n'apparaissait dans les ténèbres. J'en conclus qu'il les avait laissés endormis ou qu'ils n'avaient pas pris la bonne direction. Ramassant mon couteau, j'allais reprendre ma marche, quand j'aperçus à quelques mètres de moi le javelot qu'il m'avait lancé. Je le ramassai aussi et repris ma course, conservant toujours devant moi l'étoile qui me servait de guide.

CHAPITRE XX

Ce combat à outrance avait produit sur moi l'effet d'une rasade de vin, me rendant insensible pendant un certain temps à la perte de Rima et à la douleur de ma blessure. Mais l'ardeur et l'exultation ne durèrent pas : la chair lacérée me faisait souffrir ; j'étais affaibli par la perte de sang et déprimé par la fatigue. Si mes ennemis étaient survenus à ce moment, ils auraient eu bon marché de moi ; mais ils ne vinrent pas et je repris ma marche lente et laborieuse, avec de fréquentes pauses pour me reposer.

Mais quand j'eus un peu dominé ma faiblesse et perdu toute crainte d'être rejoint, ma douleur se raviva dans toute sa force et la pensée revint pour me faire perdre la raison.

Hélas ! cet être étincelant, qu'un éclat divin distinguait de tous les autres, qu'il avait fallu tant de temps pour parfaire, n'était pas davantage à présent qu'une feuille morte, un peu de cendre, perdue et oubliée à jamais, ô inflexibilité ! ô cruauté !

Je la connaissais déjà, cette loi de la nature et de la nécessité, contre laquelle toute révolte est inutile : la pensée m'en avait souvent empli de mélancolie ; mais à cette heure elle m'apparaissait cruelle au delà de toute cruauté.

Non pas la nature qui n'est que l'instrument, ni l'épée acérée qui pénètre en les déchirant dans les tissus

saignants, mais la main qui la manie, cette chose ou cette personne invisible et inconnaissable, qui se manifeste dans les horribles rouages de la nature.

« Savais-tu donc, ô bien-aimée, à la fin de ton supplice, dans cette intolérable chaleur, dans cette minute suprême, qu'*Il* n'écoute pas, qu'*Il* est d'aussi peu de secours que les étoiles, que tu n'as pas crié vers Lui? C'est à moi que ton cri s'adressait : mais moi, ton pauvre et fragile semblable, je n'étais pas là pour te sauver ou me jeter dans les flammes et périr avec toi, haïssant Dieu. »

Ainsi, dans mon insupportable douleur, je parlais à voix haute ; seul dans ces lieux solitaires, fugitif ensanglanté dans une sombre nuit, je levais les yeux vers les étoiles et maudissais l'Auteur de mon être, le sommant de reprendre le don abhorré de la vie.

Pourtant, d'après ma philosophie, comme cela était vain ! Toute mon amertume, ma haine, mon défi étaient aussi vides, aussi inefficaces et profondément inutiles que les supplications d'un humble adorateur ; pas plus sonores que le murmure d'une feuille, le léger vrombissement de l'aile d'un insecte. Que j'aimasse Celui qui nous dominait tous, comme lorsque je le remerciais à genoux de m'avoir guidé vers ces lieux où j'avais entendu la si douce et mystérieuse mélodie, ou que je le haïsse en le défiant comme à présent, tout n'en venait pas moins de Lui, l'amour et la haine, le bien et le mal.

Mais je sais — et je savais alors — que sur un point, un seul, ma philosophie était fausse, qu'elle n'était pas toute la vérité ; que bien que mes cris ne pussent le toucher ni s'approcher de Lui, ils ne m'en blessaient pas moins moi-même ; comme le prisonnier affolé par son injuste sort frappe de ses poings les murs de

Pierre de sa cellule jusqu'à ce qu'il tombe, meurtri et ensanglanté, sur le sol, moi je meurtrissais volontairement mon âme en sachant que ces blessures que je m'infligeais ne guériraient point.

Sur cette nuit, le début de la plus noire période de ma vie, je n'en dirai pas plus, et sur les événements qui suivirent je passerai rapidement.

Le matin me trouva à bien des kilomètres du théâtre de mon duel avec l'Indien, dans une contrée accidentée, où des savanes et des forêts clairsemées mettaient de la variété. J'étais presque épuisé par ma longue marche et sentais que si je ne me procurais pas sous peu des aliments, ma situation deviendrait vraiment désespérée. Avec une peine infinie je réussis à atteindre au sommet d'une colline élevée d'une centaine de mètres, pour examiner le pays environnant. Je découvris ainsi qu'elle faisait partie d'un groupe de cinq collines, d'où je conjecturai que c'étaient là les cinq collines d'Uritay et que je me trouvais aux environs du village de Managa. Je redescendis pour escalader la colline suivante, qui était plus haute. Avant de parvenir à sa cime, je tombai sur un ruisseau, au fond d'une étroite vallée qui séparait les collines et, m'avançant sur sa rive pour chercher un endroit où je pourrais le traverser, je me trouvai en pleine vue de l'établissement que je cherchais. Quand j'approchai, des gens s'agitèrent dans le village autour des huttes ; et quand j'y parvins, me traînant avec peine, sept ou huit hommes se tenaient rangés devant le village, plusieurs des javelots à la main, les femmes et les enfants derrière, me considérant avec curiosité.

M'approchant d'eux, je leur criai d'une voix faible que je cherchais Managa ; alors un homme aux cheveux gris s'avança, le javelot au poing, dit qu'il était

Managa et me demanda ce que je lui voulais. Je lui racontai une partie de mon histoire, ce qu'il fallait pour lui faire comprendre que je portais une haine mortelle à Runi, que je lui avais échappé après avoir tué un des siens.

On me reçut alors, on me donna à manger ; ma blessure fut examinée et pansée ; puis on me laissa m'étendre et dormir, tandis que Managa, avec une demi-douzaine des siens, s'empressait de se rendre à l'endroit où j'avais combattu Kua-kó, non seulement pour vérifier mon récit, mais aussi dans l'espoir de rencontrer Runi. Je ne le revis que le lendemain matin : il m'informa qu'il avait trouvé l'endroit où j'avais été rattrapé, que le cadavre avait été découvert et ramené à Parahuari par les autres Indiens. Il avait suivi leur trace sur une certaine distance et il était convaincu que si Runi était venu si loin, ce n'était que dans l'intention de l'espionner.

Mon arrivée, et les étranges nouvelles que j'apportais, avaient plongé le village dans un grand émoi ; il était évident que depuis ce moment Managa vivait dans l'appréhension d'une attaque soudaine de son vieil ennemi. Cela me causait une profonde satisfaction ; à moi d'entretenir cette crainte, que dis-je, de faire de fréquentes allusions aux secrètes intentions meurtrières de son ennemi, jusqu'à ce qu'il fût jeté dans une sorte de frénésie mêlée de terreur et de rage.

Comme il était d'un naturel soupçonneux et féroce, un jour il se retourna tout à coup contre moi, parce que j'étais la cause immédiate de son état misérable, devinant peut-être que je ne voulais que faire de lui un instrument. Mais étant pour lors étrangement téméraire et insouciant du danger, je me contentai de

me moquer de sa rage, lui disant avec superbe que je ne le craignais point ; que Runi, son ennemi mortel et le mien, ne le craignait point ; que c'était moi seul qu'il redoutait ; que Runi savait parfaitement où je m'étais réfugié et ne se risquerait pas à effectuer l'attaque qu'il méditait tant que je serais dans le village, mais qu'il attendrait que j'en fusse parti. « Tue-moi, Managa, » lui criai-je en me frappant la poitrine. « Tue-moi, et le résultat sera que, tombant sur vous avant que vous vous en soyez aperçus, il vous assassinerà tous, comme il a résolu de le faire, tôt ou tard. »

Il me dévisagea en silence, les yeux brillants, jeta le javelot qu'il avait ramssé dans sa rage soudaine et sortit à grands pas de la case pour s'enfoncer dans le bois. Mais bientôt il revint s'asseoir, ruminant mes paroles, le visage aussi noir que la nuit.

Il m'est pénible d'évoquer ce chapitre secret de ma vie, cette période d'insanité morale. Mais je ne veux pas être un hypocrite, consciemment ou non, me tromper moi-même ou les autres en plaidant l'insanité. Mon esprit était très clair ; le passé et le présent étaient clairs pour moi ; l'avenir plus clair encore. J'étais capable de mesurer l'étendue de mes actes et d'en calculer les effets futurs, et mon sens du droit et de l'injustice — de la responsabilité individuelle — était plus vif qu'à n'importe quelle autre époque de ma vie. Puis-je même dire que j'étais aveuglé par la passion ? Poussé, peut-être ; aveuglé, certes pas. Car aucune réaction, aucune soumission n'avait suivi cette furieuse révolte contre l'Être inconnu, personnel ou non, qui est derrière la nature, et en l'existence duquel je croyais. J'étais encore en pleine révolte : je le haïrais et montrerais ma haine en agissant comme

Lui, comme Il nous apparaît reflété dans ce miroir qu'est la Nature.

Je réussis enfin. Les horribles détails, je n'ai pas à les donner ici. Managa n'attendit pas son ennemi : il fondit sur lui à l'improviste, une heure après la tombée de la nuit, dans son village. Si réellement j'avais été fou pendant les deux derniers mois, si un nuage avait pesé sur moi, une force démoniaque qui me tirait, ce nuage et cette démence disparurent et la contrainte cessa en un instant, dès que cette infernale entreprise eut été accomplie. Ce fut la vue d'une vieille femme, couchée à l'endroit même où elle avait été abattue, ses yeux vitreux tout grands ouverts éclairés par les flammes de la maison incendiée et ses cheveux blancs souillés de sang, qui soudain, comme par miracle, opéra cette transformation dans mon cerveau. Car ils étaient morts enfin, les vieux comme les jeunes, tous ceux qui avaient allumé le feu autour du grand arbre vert où s'était réfugiée Rima, tous ceux qui avaient dansé autour du bûcher en criant : « Brûle ! brûle ! »

Dès que mon regard fut tombé sur ce corps étendu, je m'arrêtai, je restai immobile, tremblant comme celui qu'une douleur subite vient de frapper au cœur et qui croit que le dernier moment est venu pour lui à l'improviste. Au bout d'un certain temps, je sortis à pas furtifs du vaste cercle de lumière pour me plonger dans les épaisses ténèbres qui s'étendaient au delà. D'instinct je me dirigeai sur la savane vers la forêt — cette forêt qui redevenait mienne. Et je m'enfuis loin du bruit et de la vue des flammes, sans faire halte une seule fois jusqu'à ce que je fusse dans l'ombre noire des arbres. Dans les ombres plus noires encore de la futaie je n'osais m'aventurer ; je fis halte sur la

lisière et me demandai ce que je faisais là tout seul, la nuit. Je m'assis et me couvris la face avec les mains comme pour la cacher plus efficacement qu'elle ne le pouvait être par la nuit et les ombres forestières. Quelle chose horrible, quelle calamité à laquelle mon âme n'osait penser, s'était abattue sur moi? La révolusion dans mes sentiments, l'indicible horreur, le remords, dépassaient tout ce que j'étais capable d'endurer. Je me relevai en poussant un cri d'angoisse et me serais tué de mes propres mains pour y échapper; mais la Nature n'est pas toujours entièrement cruelle, et en cette occasion elle me vint en aide. La conscience m'abandonna, et je cessai de vivre jusqu'au moment où la lumière fut revenue dans l'est, le lendemain matin; j'étais étendu sur l'herbe humide, humide de la pluie qui venait de tomber. Si grande était ma misère physique que je ne pus m'appesantir sur les scènes auxquelles j'avais assisté la nuit précédente. Encore une fois la Nature se montrait miséricordieuse. Je me rappelais une seule chose : qu'il fallait me cacher, pour le cas où les Indiens se trouveraient encore dans les environs et viendraient visiter le bois. Lentement, douloureusement, je rampai dans l'intérieur de la forêt; là je demeurai assis pendant des heures, pensant à peine, à demi stupéfié. Vers midi le soleil se mit à briller et sécha le bois. Je ne sentais pas la faim, mais une vague sensation de misère physique et la crainte, si je venais à quitter ma cachette, de rencontrer face à face une créature humaine. Cette crainte m'empêcha de bouger jusqu'au crépuscule. Je regagnai alors en rampant la lisière de la forêt, pour y passer la nuit. Je ne saurais dire si le sommeil me rendit visite pendant les heures d'obscurité : de jour comme de nuit mon état sem-

blait le même ; je n'éprouvais qu'une sensation émoussée de mal-être général, qui affectait l'esprit comme la chair, une incapacité de penser clairement et avec suite à un sujet quelconque. Des scènes dans lesquelles j'avais joué le rôle principal passaient et repassaient dans mon esprit, comme les rêves, quand dort la volonté : tantôt, avec une ingéniosité et une persistance diaboliques je travaillais l'esprit de Managa ; tantôt, debout et immobile dans la forêt, je prêtais l'oreille à la suave et mystérieuse mélodie ; maintenant je contemplais, frappé d'horreur, les yeux vitreux et grands ouverts de la vieille Cla-Cla et ses cheveux blancs souillés de sang ; puis, d'un seul coup, dans la caverne, à Riolama, je guettais avec amour le lent retour de la vie et de la couleur sur le paisible visage de Rima.

Quand revint le matin, je me sentis si faible qu'une crainte vague de m'effondrer et de mourir de faim finit par me rendre assez d'énergie pour me mettre en quête d'aliments. J'avançais avec lenteur et mes yeux étaient troubles, mais je savais si bien où chercher ma provende — petites racines et tiges comestibles, baies et gouttes de gomme solidifiée — qu'il eût été étrange si dans cette riche forêt je n'avais pu trouver de quoi faire échec à la famine. C'était peu de chose, mais cela suffit pour la journée. Une fois de plus la Nature m'était miséricordieuse ; car ces diligentes recherches parmi les feuilles qui cachaient mon butin ne me laissaient pas le temps de penser ; chaque bouchée que me livrait le hasard me donnait un plaisir momentané, et à mesure que je prolongeais mes recherches, mes pas s'affermirent, l'obscurcissement se dissipa de mes yeux. J'étais plus oublieux de moi-même, plus zélé, et, comme un animal sauvage, sans pensée ni sentiment au delà de mes besoins immé-

diats. Je finis par sentir la fatigue et m'endormis dès que l'obscurité eut interrompu mon diligent vagabondage pour ne me réveiller qu'avec l'aube d'un nouveau matin.

Alors ma faim devint extrême. Les notes plaintives d'un couple d'oiseaux qui voltigeaient autour de moi avec persistance ou se perchaient, becs ouverts et ailes frémissantes, me rappelèrent que c'était la saison de la ponte et que Rima m'avait appris à découvrir les nids. Elle ne les cherchait que pour se délecter de leur vue ; mais à moi ils me fourniraient un aliment ; le liquide cristallin et jaune contenu dans leurs coquilles semblables à des gemmes, blanches ou bleues ou tachetées de rouge, m'aiderait à conserver la vie. Tout le jour je chassai, prêtant l'oreille à chaque note, à chaque cri, guettant les mouvements de tous les êtres ailés, et je trouvai, outre les gommes et les fruits, plus de vingt nids qui contenaient des œufs, la plupart d'oiseaux de petite taille, et bien que mes peines eussent été grandes et nombreuses les égratignures, je n'en fus pas moins fort satisfait du résultat.

Quelques jours plus tard, je découvris une quantité de gomme Haima que je recueillis avidement sur l'arbre ; non qu'elle fût comestible, mais la pensée du brillant éclairage qu'elle pouvait fournir opéra avec tant de force sur mon esprit que machinalement je la ramassai toute. La possession de cette gomme, quand la nuit m'enveloppa de nouveau fit naître en moi un intense désir de lumière et de chaleur artificielles. L'obscurité me devint plus pénible que jamais. J'enviai aux lucioles leur lumière naturelle, et je courus de ci de là au crépuscule afin d'en capturer quelques-unes et les tenir dans le creux de mes deux mains

pour jouir de leurs éclats lumineux, froids et intermittents.

Le jour suivant je perdis deux ou trois heures à essayer de faire du feu suivant la méthode primitive, en frottant du bois sec ; mais je n'y réussis point et gâchai un temps précieux, et en conséquence je souffris plus que jamais de la faim. Tout pourtant semblait contenir du feu ; il me suffisait de frapper le bois dur avec mon couteau pour qu'il en jaillît des étincelles. Si seulement je pouvais intercepter ces merveilleuses étincelles, dispensatrices de chaleur et de lumière ! Et tout d'un coup, comme si je trébuchais sur une nouvelle et surprenante vérité, il me vint à l'esprit qu'avec mon couteau d'acier et un éclat de silex je pouvais faire du feu. Tout de suite je préparai la mèche avec de la mousse sèche, du bois pourri et du coton sauvage ; et j'eus bientôt le feu tant désiré. J'entassai sur lui du bois sec ou vert pour le faire croître. Je le soignai tendrement et passai la nuit auprès de lui ; il me servit aussi à rôtir certains gros vers que j'avais découverts dans le bois pourri d'un tronc abattu. La vue de ces vers m'avait toujours dégoûté ; mais je les trouvai bons et ils servirent à calmer ma faim : c'était tout ce que j'attendais de mes sauvages aliments forestiers.

Longtemps un sentiment indéfinissable m'empêcha d'approcher du site où s'était élevée la cabane, à présent incendiée, de Nuflo. Je finis par m'y rendre ; je commençai par faire le tour du site fatal, fouillant prudemment des yeux les herbes folles, comme si je craignais qu'un serpent ne s'y dissimulât ; enfin, à une certaine distance des décombres noircis, je découvris un squelette humain et compris que c'était celui de Nuflo. En son temps il avait été grand chasseur de

tatous, et ces bizarres mangeurs de charognes s'étaient vengés sans doute en dévorant sa chair quand ils l'eurent trouvé mort, tué par les sauvages.

Une fois revenu dans ce lieu si plein de souvenirs, je ne le pus quitter ; tant que durerait ma vie sauvage dans la forêt, là je devais avoir ma tanière, et vivant là, je ne pouvais laisser sur le sol ce sinistre squelette. Avec un labeur infini, je creusai un entonnoir pour l'y enfouir, en prenant soin de ne pas endommager une plante rampante à larges feuilles qui avait commencé à s'étaler sur le terrain ; quand j'eus bouché le trou, je disposai sur le terre les longues tiges traînantes.

— « Dors bien, vieillard, » fis-je quand mon travail fut terminé ; et ces trois mots, qui n'impliquaient ni blâme ni éloge, furent le seul service funèbre que Nuflo eut de moi.

Je me rendis ensuite à l'endroit où le vieillard avait caché ses provisions avant de partir pour Riolama, et constatai avec joie que les Indiens ne l'avaient point découvert ; outre le stock de feuilles de tabac, de maïs, potiron, patates et pain de cassave, et les ustensiles de cuisine, je trouvai, entre autres objets, un couperet, importante acquisition, car avec cet outil j'allais pouvoir abattre des palmiers de petite taille et des bambous pour me construire une hutte.

La possession d'un stock de nourriture me donnait du loisir que je pourrais employer utilement ; en premier lieu j'allais m'assurer une manière de vivre de mon choix ; plus tard sans doute viendraient des améliorations, suivant le développement habituel, qui s'ajouteraient à l'essentiel ; une vie saine et féconde où se combineraient la pensée et l'action ; et, pour finir, une vieillesse paisible et contemplative.

J'enlevai les cendres et les décombres et repérai l'endroit précis où se trouvait naguère la retraite personnelle de Rima afin d'y bâtir ma demeure, que je voulais petite. En cinq jours elle fut achevée ; puis, ayant allumé du feu, je m'étendis sur un lit sec de mousse et de feuilles avec une sensation qui était presque celle du triomphe. A présent la pluie peut tomber à torrents, éteignant la lampe de la luciole ; le vent et le tonnerre peuvent gronder à grand bruit et l'éclair frapper la terre d'une lumière intolérable, épouvantant les pauvres singes dans leurs habitations feuillues et humides, je n'y ferai guère attention sur mon lit bien sec, sous mon toit bien étanche en feuilles de palmier, avec un feu joyeux pour me tenir compagnie et me protéger de mon ancienne ennemie, l'obscurité.

De ce premier sommeil sous un abri je m'éveillai frais et dispos, et le cruel aiguillon de la faim ne me poussa pas vers la forêt mouillée. Le temps si désiré était venu, du repos après le labeur, du loisir pour la pensée. Reposant ici, à l'endroit même où s'était reposée Rima, étreignant chaque nuit dans ses bras une mère imaginaire, dans une oreille imaginaire chuchotant les paroles les plus tendres, à mon tour je l'étreignais dans mes bras, l'imaginaire Rima. Combien différentes avaient été mes nuits quand j'étais sans abri, avant d'avoir redécouvert le feu ! Comment avais-je pu les endurer ? Ces étranges et fantomatiques ténèbres sylvestres, la nuit, peuplées de formes innombrables et étranges ; impassibles et profondes, où l'on voyait pourtant se mouvoir des choses, sombres aussi, et vagues et étranges, un hibou, peut-être, ou une chauve-souris, une phalène à grandes ailes, un tette-chèvre. Et je n'avais pas alors le choix : il me fallait

prêter l'oreille aux bruits nocturnes de la forêt ; ils étaient aussi variés que les bruits diurnes, et chacun des bruits diurnes, du plus faible zézayement et de la plus suave roulade aux roulements de tambour les plus profonds et aux cris les plus perçants, y trouvait son équivalent ; toujours avec un je ne sais quoi de mystérieux, d'irréel dans la tonalité, un je ne sais quoi qui était le propre de la nuit.

A présent je tenais en échec les ténèbres et le mystère ; à présent je possédais ce qui pour moi tenait lieu de plaisir, qui était plus que le plaisir. Ce m'était un délice funèbre que de rester éveillé, sans souhaiter de dormir, ni d'oublier, exécrant la lumière qui viendrait enfin pour engloutir et chasser mes visions. Me retrouver avec Rima — la Rima que j'avais perdue et reprise — mienne, mienne enfin !

Une nuit une phalène entra en voletant et se posa sur ma main alors que j'étais assis auprès du feu, et je la regardai en retenant ma respiration. Ses ailes antérieures étaient d'un gris très pâle, avec des ha-chures sombres ou claires qui semblaient inscrire sur leur surface tout entière dans les caractères les plus fins une mystérieuse légende crépusculaire ; mais les sous-ailes rondes étaient d'un jaune d'ambre clair, veinées, comme une feuille, de rouge et de violet ; une créature d'une beauté si chaste et si exquise que de la voir je reçus un choc soudain de plaisir. Elle se mit à voler en cercle pour se poser enfin sur les palmes du plafond, juste au-dessus du feu. Je crus que la chaleur la chasserait bientôt de cette place et j'ouvris la porte pour qu'elle pût retrouver son chemin vers son monde frais, sombre et fleuri. Et, debout près de la porte ouverte, je me tournai vers elle et lui parlai ainsi : « O rôdeuse de la nuit aux belles ailes pâles,

va-t'en, et si par hasard tu la rencontres dans les profondeurs ombreuses, rendant visite aux lieux qu'elle a fréquentés, sois ma messagère... » A peine avais-je prononcé ces paroles que la faible créature lâcha prise et tomba dans un frémissement de ses ailes, droite et rapide, dans le brasier qui flamboyait au-dessous d'elle. Je bondis en lançant un cri aigu et restai, les yeux fixés sur le feu, tremblant de tous mes membres, en proie à une soudaine et terrible émotion. C'est ainsi que Rima était tombée — tombée d'une grande hauteur — dans les flammes qui instantanément avaient dévoré sa belle chair et son brillant esprit ! O cruelle Nature !

Une phalène qui avait péri dans la flamme ; un son vague et indistinct ; un rêve dans la nuit ; l'apparence d'une ombre se mouvant, pareille à une brume, dans les ténèbres crépusculaires de la forêt, ramenaient soudain un souvenir aigu, la vieille angoisse, pour rompre un moment le calme de cette période. C'était le calme qui suivait la tempête. Néanmoins, ma santé se détériorait. Je mangeais peu, je dormais peu, je devins maigre et faible. Quand je plongeais les yeux dans le sombre étang vitreux de la forêt, où Rima ne se pencherait plus pour se voir mieux que dans le minuscule miroir qu'était la pupille de son amant, il m'offrait l'image d'un homme décharné, en guenilles, coiffé d'une masse de cheveux emmêlés qui retombaient sur ses épaules, les os du visage saillant sous une peau parcheminée et morte, les yeux caves avec en eux une lueur qui était celle de la démence.

Ce reflet produisait sur moi un effet étrangement troublant. Une voix torturante murmurait à mon oreille : « Oui, il est clair que tu deviens fou. Bientôt tu t'élanceras en hurlant dans la forêt, pour t'abattre

enfin et mourir : et personne ne trouvera, personne n'ensevelira jamais tes os. Le vieux Nuflo fut plus heureux que toi, puisqu'il mourut le premier. »

— « Voix menteuse ! » répliquais-je avec une colère soudaine. « Jamais mes facultés n'ont été plus aiguës. Nul fruit ne peut mûrir sans que je ne le trouve. Quand un petit oiseau passe comme un trait, une plume ou un brin de paille dans le bec, j'observe la direction de son vol, et cet oiseau aura bien de la chance si je ne finis pas par découvrir son nid. Un sauvage né dans la forêt ferait-il mieux ? Il périrait de faim là où moi, je trouve à me nourrir ! »

— « Ah ! oui ; mais il n'y a rien de surprenant à cela ; » ripostait la voix. « L'étranger venu d'un pays froid souffre moins de la chaleur, quand les journées sont le plus chaudes, que l'Indien qui ne connaît pas d'autre climat. Mais observe le résultat. L'étranger meurt, tandis que l'Indien, qui sue et qui respire avec peine, lui survit. De même le sauvage, dont l'intelligence est inférieure et qui vit séparé de toute société humaine, conserve ses facultés jusqu'à la fin, tandis que ton cerveau, plus perfectionné que le sien, est la cause de ta ruine. »

Je coupai sur un arbre une vingtaine de longues épines émoussées, noires et dures comme des barbes de baleine, et les enfonçai dans un morceau de bois où j'avais creusé au feu des trous pour les recevoir. J'eus de la sorte un peigne avec lequel je démêlai mes longs cheveux pour améliorer mon aspect.

— « Ce n'est pas l'état de tes cheveux, » persista la voix, « ce sont tes yeux, si sauvages et d'une expression si bizarre, qui trahissent l'approche de la folie. Lisse tes boucles autant que tu le voudras, orne-les d'une guirlande tressée avec ces fleurs écar-

lates, en forme d'étoile, qui pendent au buisson qui est là, derrière toi, couronne-toi comme tu couronnas la vieille Cla-Cla, ce regard fou n'en persistera pas moins. »

Incapable de répondre, la rage et le désespoir me firent commettre un acte qui semblait prouver que la détestable voix avait deviné juste. Ramassant une pierre, je la lançai dans l'eau pour briser l'image que je voyais, comme si elle n'avait pas été un fidèle reflet de moi-même, mais une caricature, astucieusement fabriquée avec de l'argile émaillée ou quelque autre matière, et placée là par un ennemi malicieux pour se railler de moi.

CHAPITRE XXI

Bien des jours s'étaient écoulés depuis la construction de ma hutte, combien, je ne le saurai jamais, puisque je ne faisais point d'encoches sur un bâton ni de nœuds à une corde, et cependant, au cours de mes vagabondages dans le bois, je n'avais jamais vu ce funèbre monceau de cendres où le feu avait fait son œuvre. D'ailleurs je n'avais point cherché à le voir. Au contraire, mon désir était de ne le voir jamais, et la crainte d'y être conduit par le hasard m'empêchait de m'écarter des sentes familières. Mais, une nuit, sans penser à la fin horrible de Rima, je songeai tout à coup que le sauvage haï, dont j'avais répandu le sang sur la blanche savane, pouvait bien avoir obéi à sa fourberie naturelle en me contant cette pitoyable histoire. S'il en était ainsi, s'il avait préparé d'avance un récit fictif de sa mort pour répondre à mes questions, peut-être Rima existait-elle encore ; perdue, qui sait, errant dans une lointaine contrée, exposée nuit et jour au danger, incapable de retrouver le chemin de ses bois, mais vivante encore ! Vivante ! En ce moment même, tandis que je rêvais ici, elle était peut-être près de moi, dans le bois ; mais toute pleine d'appréhension après une si longue absence, elle attendait dans sa cachette ce que révélerait la lumière du lendemain.

J'alimentai le feu avec des mains tremblantes et

puis j'ouvris la porte pour laisser un rayon de lumière s'élançer dans la forêt comme un signal de bon accueil. Mais Rima avait fait davantage ; s'enfonçant dans la noire forêt au milieu d'un impitoyable orage, elle m'avait trouvé, elle m'avait ramené à la maison. Pouvais-je faire moins qu'elle ? Je fus bien vite dans les ombres du bois. A coup sûr c'était davantage que l'espoir, ce qui faisait battre si follement mon cœur ! Comment une sensation si étrangement soudaine, si irrésistible, aurait-elle pu s'emparer de moi si Rima n'avait pas été vivante et proche ? Pourrait-il donc se faire, pourrait-il donc se faire que nous nous rejoignons enfin ? Contempler de nouveau tes divins yeux, te tenir de nouveau dans mes bras, enfin ! Moi si changé, si différent ! Mais le vieil amour est demeuré ; et de tout ce qui s'est passé en ton absence je ne te dirai rien, pas un mot ; tout sera oublié : souffrances, folie, crime, remords ! Rien ne t'affligera plus, pas même Nuflo, lui qui t'affligeait chaque jour ; car il est mort à présent — assassiné, mais cela, je ne le dirai point — et j'ai décentement enterré les os du pauvre pécheur. Nous deux seuls dans le bois, notre bois maintenant ! Nous allons revivre les anciens jours si doux, car je sais que tu ne voudrais pas qu'il en fût autrement, pas plus que moi, d'ailleurs.

Ainsi je me parlais, transporté à la pensée des joies qui bientôt seraient miennes, et, par intervalles, je m'arrêtais et, immobile, faisais résonner la forêt de mes cris. « Rima ! Rima ! » appelai-je mille et mille fois, et j'attendais la réponse ; mais rien ne frappait mon oreille que les bruits bien connus de la nuit. J'étais trempé de rosée, meurtri et ensanglanté par mes chutes dans l'obscurité et par les rochers, les épines et les branches piquantes, mais je ne sentais

rien ; par degrés ma surexcitation se dissipa, consumée par son propre feu ; j'étais enrôlé à force de crier et prêt à tomber de fatigue, et l'espoir était mort ; je finis par regagner ma hutte pour me jeter sur mon lit d'herbes et me plonger dans un hébètement profond et douloureux.

Mais, le matin venu, j'étais dehors, déterminé à fouiller la forêt de fond en comble ; s'il n'existait aucune trace du grand feu que Kua-kó m'avait décrit, je pourrais croire encore qu'il m'avait menti et que Rima vivait. Je cherchai toute la journée et ne trouvai rien ; mais le terrain à visiter était vaste et il me faudrait plusieurs journées pour l'explorer en entier.

Le troisième jour, je découvris l'endroit fatal, et sus que jamais plus je ne reverrais Rima dans la chair, que mon dernier espoir avait été bien vain. Impossible de s'y tromper ; c'était bien la clairière que m'avait décrite l'Indien, plantée d'arbres géants et isolés les uns des autres ; et un arbre se dressait, tué et noirci par le feu, entouré d'un énorme tas d'un diamètre de soixante à soixante-dix mètres, de troncs calcinés et abattus, et de cendres. Ici et là, de minces plantes avaient poussé à travers les cendres, et les omniprésentes plantes grimpantes à petites feuilles commençaient à jeter leur broderie vert-pâle sur les troncs carbonisés. Je contemplai longtemps le vaste arbre funéraire qui, avec ses contreforts, avait une circonférence de seize mètres au moins et se dressait droit comme le mât d'un navire, à une cinquantaine de mètres au-dessus de la terre. Quelle distance à franchir en tombant à travers les feuilles ardentes et la fumée, comme un oiseau blanc frappé à mort par un dard empoisonné, vite et droit dans la mer de flammes qui se déroulait dessous ! Combien cruelle l'imagina-

tion de transformer une fois encore ce sinistre monceau de cendres, malgré le feuillage plumeux et la broderie des plantes grimpantes, en un bûcher de rugissantes flammes, de ramener ces sauvages morts, hommes, femmes et enfants — même les tout petits avec qui j'avais joué — pour les faire tourner autour de moi, hurlant : « Brûle ! brûle ! » Oh ! non, il ne faut pas qu'elle repose pour toujours dans cet endroit maudit ! Si le feu ne l'a pas consumée en entier, les os comme la chair tendre, la recroquevillant toute ainsi qu'une frêle phalène aux blanches ailes pour la réduire en la plus fine poussière, inséparablement confondue avec celle des tiges et des feuilles innombrables, il faut à tout prix porter ailleurs ce qui peut demeurer d'elle, pour le mêler un jour avec mes propres cendres.

Ayant résolu d'examiner minutieusement le monceau tout entier, je me mis tout de suite à la besogne. Si elle avait grimpé sur la plus haute branche centrale, elle avait dû tomber dans les flammes assez près des racines ; je commençai donc par m'ouvrir un chemin jusqu'au tronc, et quand l'obscurité me surprit, j'avais tracé un cercle autour de l'arbre, sur une largeur de trois à quatre mètres, sans découvrir aucune trace du corps. Le lendemain à midi je trouvai le squelette ou, du moins, les ossements principaux. L'intense chaleur à laquelle ils avaient été soumis les avait rendus si friables qu'ils tombèrent en morceaux entre mes doigts. Mais j'apportai le plus grand soin à sauver ces dernières reliques sacrées, tout ce qui restait de Rima, baisant chacun des blancs fragments à mesure que je les soulevais, les déposant ensuite sur mon vieux manteau effiloché que j'avais étendu pour les recevoir. Et quand je les eus retrouvés tous, même les plus

petits, j'emportai mon trésor dans ma hutte.

Un nouvel orage avait secoué mon âme, auquel avait succédé une seconde accalmie, plus complète et qui semblait devoir être plus durable que la première. Mais il ne s'agissait plus d'un calme léthargique ; mon cerveau était plus actif que jamais ; et je finis par trouver un travail pour occuper mes mains, d'une nature à me distinguer de tous les autres ermites forestiers qui, pour fuir leurs semblables, s'étaient réfugiés dans cette sauvage contrée. Les ossements calcinés que j'avais secourus, je les conservais dans une des grandes jarres de terre, grossières de forme et mal cuites, dont Nuflo se servait jadis pour conserver son grain et ses autres provisions de bouche. Elle était de la couleur des cendres végétales, et quand j'eus renoncé à trouver l'argile fine qu'il avait employée dans sa fabrication — car j'avais songé à faire moi-même une urne funéraire d'une forme plus harmonieuse — j'entrepris d'en orner l'extérieur. Je consacrai à ce labeur artistique une partie de mes journées ; et quand j'eus recouvert cette surface d'un dessin représentant des tiges épineuses et une plante grimpante aux feuilles recourbées et aux vrilles entortillées supportant des boutons et des fleurs, je les coloriai. Je ne me servis que de violet et de noir, que je tirai des jus de certaines baies ; quand une teinte ou une nuance ne me satisfaisait pas, je l'effaçais pour la refaire ; et ceci si souvent que je ne complétais jamais mon œuvre. J'aurais pu, avec l'orgueilleuse modestie des anciens sculpteurs, inscrire sur le vase ces mots : *Abel fecit*. Mon idéal, en effet, n'était-il pas aussi beau que le leur, et le mieux que je pouvais faire une imparfaite copie, une grossière esquisse ? Un serpent entourait la partie inférieure de la jarre ; il était sombre, avec un chapelet

de taches noires irrégulières sur toute la longueur de son corps : et si quelqu'un avait eu la curiosité de les examiner, il aurait découvert qu'une de ces taches sur deux était en réalité une lettre d'une forme rudimentaire et que ces lettres, en les séparant correctement, formaient les mots suivants :

Sin vos y sin dios y mi (1).

Mots qui à certains pourraient paraître fantastiques, déments même dans leur extravagance et chantés par on ne sait quel vieux poète oublié ; ou peut-être encore la devise d'un chevalier errant malade d'amour, dont la passion s'était consumée en cendres bien des siècles plus tôt. Mais ni fantastiques ni déments pour moi, qui demeurais seul sur une vaste plaine pierreuse dans un crépuscule éternel, où il n'y avait ni mouvement ni bruit, mais où toute chose, jusqu'aux arbres, aux fougères et aux herbes, était de pierre.

Les jours passèrent, se groupant avec d'autres pour former des semaines et des mois ; pour moi ce n'étaient que des jours, non pas samedi, dimanche, lundi, mais des jours innommés. Ils étaient si nombreux et leur total était si grand, que toute ma vie antérieure, toutes les années que j'avais vécues avant d'adopter cette vie solitaire, me faisaient l'effet d'une petite île placée à une distance incommensurable, à peine visible, au milieu de ce morne désert sans limites formé de jours sans nom.

Mon stock de provisions s'était épuisé depuis si longtemps que j'avais oublié le goût du maïs, du potiron et des patates pourpres et sucrées. Car le lopin de terre cultivé par Nuflo, les sauvages l'avaient ravagé,

(1) Sans vous, et sans Dieu, et sans moi.

ils n'avaient pas laissé une tige, pas une racine : et moi, comme l'homme en deuil qui ne songe qu'à sa douleur, comme l'artiste qui ne songe qu'à son art, j'avais été imprévoyant et j'avais consommé la graine sans en mettre une partie dans le sol. Je n'avais que des aliments sauvages, en quantité insuffisante d'ailleurs, que je trouvais à grand'peine et m'appropriais au prix de nombreuses meurtrissures. Les oiseaux me poursuivaient de leurs cris et de leurs semonces ; les branches me lacéraient, les épines m'égratignaient ; pires encore étaient les nuées de guêpes irritées, pas plus grandes que des mouches. Bzz ! Bzz ! Et de me piquer. La dent d'un serpent n'a pas réussi à me tuer ; que m'importent vos gouttelettes de poison enflammé pourvu que je parvienne à saisir mon butin — vers ou miel ! Mon pain blanc et mon vin pourpre ! Jadis mon âme était affamée de connaissance ; je me délectais de belles pensées bellement exprimées ; je les recherchais avec soin dans des livres imprimés ; aujourd'hui, plus rien que cette abjecte faim du ventre, cette âpre quête de vers et de miel, et cette ignoble guerre contre de petites choses !

Je me révélai mauvais chasseur quand il s'agit de proies de forte taille. Oiseaux et mammifères se riaient des pièges qu'il me fallait tant d'heures de veille, la nuit, pour inventer, tant d'heures de jour pour fabriquer. Une fois, voyant une bande de singes, très haut dans les grands arbres, je les suivis et les guettaï longtemps, songeant au festin royal que je ferais si l'un d'entre eux, par suite de quelque accident improbable, venait à choir, désemparé, sur le sol et se trouvait à ma merci. Mais l'impossible ne se produisit pas et je n'eus pas de viande. Quelle viande me procurai-je jamais, sauf, de temps à autre, un oiselet tué dans

son nid, ou un lézard ou une petite grenouille d'arbre aperçue, malgré sa couleur verte, dans le feuillage? Je faisais rôtir le petit ménestrel vert sur les chardons. Et pourquoi pas? Pourquoi aurait-il continué de faire résonner sa mandoline et tinter ses aériennes cymbales puisqu'il n'y avait aucune oreille pour l'écouter en connaisseur? Une fois je mangeai une viande d'une autre espèce, bizarre, mais un estomac affamé ignore le dégoût. J'avais trouvé un serpent enroulé sur ma route et, m'armant d'un long bâton, je l'avais tiré de sa sieste pour le tuer sans pitié. Rima n'était pas là pour m'arracher la rage du cœur et sauver sa vie malfaisante. Ce n'était point cette fois un serpent corail au corps mince et pointu du bout, annelé comme une guêpe de brillantes couleurs; celui-ci était épais et court, recouvert d'écailles sombres et éclaboussées de noir; avec, lui aussi, une tête large, plate, meurtrière, aux yeux pierreux et glacés, d'un blanc bleuâtre, assez froids pour geler dans ses veines le sang d'une victime et l'immobiliser, telle une créature aux yeux fous sculptée dans la pierre, pour attendre le coup brusque et inévitable, si rapide et pourtant si lent à venir. « O abominable tête plate, aux yeux de glace, aux yeux humains et diaboliques, je vais te couper et te jeter bien loin de moi! » Et loin de moi je la jetai, assez loin en toute conscience; pourtant je rentrai chez moi tout troublé par l'idée que quelque part, quelque part sur le sol noir et humide où elle était tombée, dans cet enchevêtrement dense et épineux, derrière l'écran de ces millions de feuilles, les yeux blancs et sans paupières, les yeux vivants me suivaient sans cesse dans toutes mes marches et mes contremarches au sein de la forêt. Et quoi de surprenant à cela? N'étions-nous pas seuls tous deux dans

cette effrayante solitude, moi et le serpent, mangeurs de poussière, choisis et maudis par-dessus tout bétail? *Lui*, il ne m'aurait pas mordu, et moi — cannibale sans foi, — je l'avais assassiné. Cette maudite imagination continuerait de vivre, se glissant dans le moindre interstice de ma cervelle; la tête coupée irait en grandissant la nuit jusqu'à devenir monstrueuse, les infernaux yeux blancs et sans paupières deviendraient deux pleines lunes. « Assassin! assassin! » diraient-ils; « d'abord assassin de tes semblables, ce crime était petit; mais Dieu, notre ennemi, les avait faits à Son image, et Il t'a maudit; et nous deux nous étions ensemble, seuls et séparés, toi et moi, assassin! toi et moi, assassin! »

J'essayai d'échapper à cette imagination tyrannique en pensant à autre chose, en me moquant d'elle. « Le cerveau qui a faim, le cerveau anémié, » me dis-je, « a d'étranges pensées. » Je me mis à étudier le corps sombre, épais, émoussé des deux bouts, que je tenais dans mes mains; je remarquai que la surface livide, grossièrement tachetée et écailleuse, montrait, dans un certain jour, un jeu ravissant de couleurs prismatiques. Et, devenant fort poétique, je m'écriai: « Quand l'impétueux vent d'ouest brisa l'arc-en-ciel sur le gris nuage qui fuyait et l'éparpilla sur la terre, un fragment est tombé sans doute sur ce reptile pour lui donner cette tendre teinte céleste. Car la nature chérit tous ses enfants et à chacun elle donne de la beauté, peu ou prou; à moi seul, haïssable marâtre, elle ne donne ni grâce ni beauté. Mais que dis-je? Ne la calomnié-je pas? Rima, belle par-dessus toutes choses, ne m'a-t-elle pas aimé, ne disait-elle pas que j'étais beau? »

— « Ah! oui, c'était il y a longtemps, » dit la voix

qui s'était déjà moquée de moi près de la mare quand je peignais mes cheveux emmêlés. « Il y a longtemps, quand l'âme qui regardait par tes yeux n'était pas devenue la chose maudite qu'elle est aujourd'hui. *Aujourd'hui*, Rima tressaillerait en les voyant ; *aujourd'hui* elle fuirait avec terreur devant leur expression démente. »

— « O voix méchante, faut-il que tu me gâtes jusqu'au désir que j'ai de cet aliment tacheté à la langue fourchue ? Toi le jour et Rima la nuit — que faire ? — que faire ? »

Car les choses en étaient venues au point que la fin de chaque journée ne m'apportait ni sommeil ni rêves, mais des visions que je subissais tout éveillé. Nuit après nuit, de mon lit d'herbes sèches je voyais Nuflo tout replié dans la posture qu'il affectionnait, ses grands pieds bruns à côté des cendres blanches, assis, silencieux et triste. J'avais pitié de lui ; je lui devais l'hospitalité ; mais il semblait intolérable qu'il fût là. Il valait mieux fermer les yeux ; car alors j'aurais autour du cou les bras de Rima ; le soyeux brouillard de sa chevelure contre ma face, son haleine de fleur mêlée à la mienne. Quel lumineux visage que le sien ! Même les yeux fermés je le voyais distinctement, sa translucide peau montrant la couleur rose qu'elle recouvrait, ses yeux lustrés, spirituels et passionnés, sombres comme un vin pourpre dessous leurs sombres cils. Alors mes yeux s'ouvraient tout grands. Pas de Rima dans mes bras ! Mais là-bas, derrière le feu, au delà de l'endroit où le vieux Nuflo était assis, nourrissant ses tristes pensées, quelques instants plus tôt, Rima était debout, immobile et pâle, indiciblement triste. Pourquoi sort-elle des ténèbres de dehors pour me parler, sans lever une seule fois ses yeux doulou-

reux jusqu'aux miens? « Ne le crois pas, Abel ; non, ce n'était là qu'un fantôme de ton cerveau, le ce-que-j'étais dont tu te souviens si bien. Car ne vois-tu pas que, lorsque j'arrive, elle s'évanouit et n'est plus rien? Pas cela, ne me demande pas cela. Je sais qu'une fois je refusai de regarder dans tes yeux, et après, dans la caverne, à Riolama, j'y regardai longtemps et fus heureuse, indiciblement heureuse ! Mais à présent — oh ! tu ne sais pas ce que tu me demandes — tu ignores quel chagrin est entré dans les miens ; si tu le voyais une seule fois de douleur tu mourrais. Or, il faut que tu vives. Mais j'attendrai patiemment, et nous serons réunis à la fin, et nous nous verrons sans déguisement. Rien ne nous séparera plus. Seulement ne souhaite pas que ce soit bientôt ; ne t' imagine pas que la mort soulagerait ta douleur, et ne la cherche pas. Des avertissements ? Des bonnes œuvres ? Des prières ? Personne ne les voit ; personne ne les entend, elles sont moins que rien, et il n'y a pas d'intercessions. Je ne le savais pas alors, mais toi, tu le savais. Ta vie était à toi ; tu n'es ni sauvé ni jugé ! Acquitte-toi toi-même — défais ce que tu as fait, car le Ciel ne saurait le défaire — et le Ciel ne dira pas un mot, et moi non plus. Tu ne peux pas, Abel, tu ne peux pas. Ce que tu as fait est fait, et tiens doivent être le châtement et le regret, tiens et miens, tiens et miens, tiens et miens. »

Cela aussi c'était un fantôme, une Rima de l'esprit, une des formes que prenaient les noires vapeurs, changeantes sans cesse, du remords et de la folie ; et toutes ces phrases lugubres étaient tissées par mon propre cerveau. Je n'étais pas suffisamment fou pour ne pas le savoir ; un fantôme, c'est tout, une illusion, plus réelle pourtant que la réalité, réelle comme mon

crime, comme mon vain remords et la mort à venir. C'était, en vérité, Rima revenue pour me dire que moi qui l'aimais avais été plus cruel pour elle que ses plus cruels ennemis ; car eux, ils n'avaient torturé et anéanti par le feu que son corps, et moi j'avais jeté cette ombre sur son âme, ce chagrin qui dépassait tous les chagrins, chagrin plus sombre que la mort, sans atténuation possible, éternel.

Si seulement j'avais pu dépérir par degrés, sans souffrance, le corps plus faible, les sens plus obscurcis de jour en jour, pour m'abîmer enfin dans le sommeil ! Mais cela ne pouvait être. Toujours cette fièvre en mon cerveau, la voix moqueuse le jour, les fantômes la nuit. J'en vins à me convaincre que si je ne quittais pas la forêt avant peu, la mort viendrait me prendre sous une forme terrible. Mais dans l'état d'affaiblissement où je me trouvais, et sans provisions, il m'était impossible d'échapper des environs de Parahuari, puisqu'il me faudrait éviter les villages dont les habitants étaient de la même tribu que Runi et que ceux-ci reconnaîtraient en moi l'homme blanc qui avait jadis été son hôte et, plus tard, son ennemi implacable. Il fallait attendre, et, en dépit d'un corps affaibli et d'un cerveau malade, lutter encore pour arracher une maigre subsistance à la sauvage nature.

Un jour je découvris un vieil arbre abattu, enseveli sous une épaisse couche de plantes grimpantes et de fougères et dont le bois était presque ou tout à fait pourri, comme je le constatai en plongeant dedans mon couteau jusqu'au manche. Pas de doute qu'il ne contînt des vers, ces énormes et blancs perceurs de bois qui tenaient une place importante dans mon alimentation. Le lendemain je revins avec un couperet et des coins pour fendre le tronc. Mais à peine

avais-je commencé le travail, qu'une bête, effrayée par les coups, s'élança, ou plutôt se tortilla, hors de sa cachette, sous le bois mort, à quelques mètres de moi. C'était une robuste créature à pattes courtes et à tête ronde, à peu près de la taille d'un gros chat, revêtue d'une épaisse fourrure brun verdâtre. Le sol était recouvert de plantes grimpantes qui ligotaient ensemble fougères, buissons et vieilles branches mortes ; dans ce fouillis, l'animal bondissait et s'agrippait en déployant une grande énergie, sans faire en réalité que fort peu de progrès. Tout à coup, je compris que c'était un « paresseux », mammifère fort répandu, mais qu'on voit rarement sur le sol. Or, celui-ci n'avait auprès de lui aucun arbre où se réfugier. La joie de cette découverte produisit en moi une commotion qui suffit à m'ôter toute initiative : pendant quelques instants je demeurai tremblant, ne respirant qu'à peine. Me dominant enfin, je me lançai à sa poursuite, et, assénant un coup de couperet sur sa tête ronde, j'étourdis l'animal.

« Pauvre paresseux ! » monologuai-je debout près du cadavre. « Pauvre vieux nonchalant ! Rima t'a-t-elle jamais trouvé profondément endormi sur un arbre, étreignant une branche comme si tu l'aimais, et de sa petite main a-t-elle caressé ta tête ronde, ta tête humaine ; et a-t-elle ri d'un rire moqueur de la stupéfaction peinte en tes yeux alourdis qui s'éveillaient, t'a-t-elle tendrement reproché de porter tes ongles si longs et d'être si laid ? Fainéant, ta mort est vengée ! Oh ! être loin de ces bois — loin de ce site consacré ! — ailleurs, n'importe, où tuer ne soit point assassiner ! »

Je me rendis compte enfin que je possédais maintenant un stock de nourriture qui me permettait de m'éloigner du bois.

Je consacrai une partie de la nuit et de la matinée à sécher la viande sur un feu fumeux de bois vert et à fabriquer un sac grossier pour l'emporter, car j'avais résolu d'entreprendre le voyage. Le transport des cendres sacrées de Rima fut l'objet de beaucoup de méditations et d'anxiété. Le vase d'argile sur lequel j'avais dépensé un si long labeur plein de tristesse et d'amour, devait être abandonné, car, trop grand et trop lourd, je n'aurais pu le porter ; je finis par placer les fragments dans un sac léger ; et pour dépis-ter les soupçons des gens que je rencontrerais en route, j'étendis sur les cendres une couche de racines et de bulbes. Je dirais que celles-ci possédaient des propriétés médicales, connues des docteurs blancs, à qui je les vendrais en arrivant au premier établissement chrétien, pour m'acheter avec cet argent des vêtements afin de recommencer ma vie.

Le lendemain je dirais un dernier adieu à cette forêt remplie de tant de souvenirs. Et je partirais vers l'est, à travers un sauvage pays de montagnes, de rivières et de forêts, où chaque douzaine de kilomètres devaient en valoir cent d'Europe ; mais ce pays était habité par des tribus qui ne montraient aucune hostilité à l'étranger. Et peut-être aurais-je la bonne fortune de rencontrer des Indiens voyageant dans la même direction, lesquels connaîtraient les chemins les plus commodes ; et de temps à autre un voyageur compatissant partagerait avec moi sa pirogue : alors je franchirais des lieues nombreuses sans fatigue, jusqu'au moment où j'atteindrais quelque grande rivière, coulant à travers la Guyane anglaise ou hollandaise ; et ainsi de suite, par étapes tantôt lentes, tantôt rapides, mangeant fort peu peut-être, peinant et souffrant sous un ardent soleil et sous l'orage, pour par-

venir enfin à l'Atlantique et aux villes qu'habitent des chrétiens.

Ce soir-là, quand j'eus terminé mes préparatifs, je soupai des abatis du paresseux qui étaient impropres à la conservation, rôtissant des morceaux de graisse sur les charbons et faisant bouillir la tête et les os pour en faire du bouillon ; et, après avoir avalé le liquide, j'écrasai les os entre mes dents et en suçai la moelle, me nourrissant comme un animal carnivore et affamé.

En voyant les fragments disséminés sur le sol, je me rappelai le vieux Nuflo et comment je l'avais surpris en train de se régaler dans sa retraite du malodorant coatimundi. « Nuflo, mon vieux voisin, comme tu restes tranquille sous ta couverture verte, étoilée de fleurs jaunes ! Ton sommeil n'est point feint, vieillard, je le sais bien. Si un soupçon de ces agissements curieux, de ces agapes carnivores dans un site naguère sacré pouvait, en voltigeant comme une phalène, pénétrer dans ton crâne moisi et creux, tu sortirais bien vite ton vieux nez pour renifler une fois de plus l'arome de la graisse bouillante. »

A ce moment, j'avais envie de rire ; je n'en fis rien, mais n'en restai pas moins étrangement affecté, comme d'un mouvement que je n'aurais pas éprouvé depuis l'enfance, familier et nouveau pourtant. Après avoir souhaité une bonne nuit à mon voisin, je me laissai tomber dans ma paille, et dormis profondément, comme une bête. Pas d'illusion, pas de fantôme, cette nuit-là : les yeux sans paupières, blancs et implacables, du serpent décapité étaient enfin tombés en poussière : aucune flambée de songe n'illumina soudain le visage ridé et mort de la vieille Cla-Cla et ses blancs cheveux souillés de sang : le vieux Nuflo resta sous sa

couverture verte ; et ma dolente épouse-esprit ne vint point affaiblir mon cœur par des rêves d'immortalité.

Mais quand l'aube naquit, qu'il fut pénible de m'éloigner pour toujours d'un lieu où j'avais si souvent causé avec Rima, la vraie comme l'imaginaire ! Le ciel était sans nuages et la forêt humide comme s'il avait plu ; ce n'était qu'une forte rosée qui faisait paraître la forêt pâle et chenue dans la jeune lumière. La lumière s'accrut, un vent se leva en chuchotant comme je traversais le bois ; et l'humidité prompte à s'évaporer semblait une floraison sur les rameaux plumeux, sur l'herbe folle ; mais plus haut, sur le feuillage, elle était une buée iridescente, une splendeur à la cime des arbres. L'éternelle beauté, la fraîcheur de la nature se répandaient de nouveau sur toutes choses, comme je l'avais vu si souvent avec joie et adoration avant que la douleur et de terribles passions eussent obscurci ma vue. Et comme je cheminais en murmurant un dernier adieu, mes yeux se troublèrent encore, car des larmes s'y amassaient.

FIN

A LA MÊME LIBRAIRIE

- Un Jardin sur l'Oronte**, par Maurice BARRÈS, de l'Académie française. Roman. In-16..... 12 fr.
- Yamilé sous les cèdres**, par Henry BORDEAUX, de l'Académie française. Roman. In-16..... 12 fr.
- La Randonnée de Samba Diouf**, par Jérôme et Jean THARAUD. Roman. In-16..... 12 fr.
- Un Royaume de Dieu**, par Jérôme et Jean THARAUD. Roman. In-16..... 12 fr.
- Vaseo**, par Marc CHADOURNE. Roman. In-16..... 12 fr.
- Ialina**. Idylle malgache, par Albert GARENNE. In-16... 12 fr.
- La Forêt tragique**, par Albert GARENNE. Roman. In-16. 12 fr.
- La Captive nue**, par Albert GARENNE. Roman. In-16.. 12 fr.
- Cristalline Boisnoir ou les dangers du bal Loulou**, par Thérèse HERPIN. Roman. In-16..... 12 fr.
- Gaou-Tieng**. Idylle d'Asie, par Richard BOURDET. Roman. In-16..... 12 fr.
- L'Aile de feu**, par Jeanne LEUBA. Roman. In-16..... 12 fr.
- Madame Samory**, par Gilbert d'ALEM. Roman. In-16 avec une carte..... 12 fr.
- Route des Indes**, par E. M. FORSTER. Roman traduit de l'anglais par C. MAURON. In-8° écu..... 15 fr.
- Les Broussards*. **Dans le golfe de Siam**, par Pierre REY. In-16. Prix..... 12 fr.
- Les Broussards*. **Jacques Tissier, marsouin**, par Pierre REY. In-16..... 12 fr.
- Sous la Croix du Sud**. Contes australiens, par Paul WENZ. In-16..... 12 fr.
- Yuki-San**, par Ellen FOREST. Roman. In-16..... 12 fr.
- Les Nuits de fer**, par Yvonne SCHÜLTZ. Roman. In-16. 12 fr.
- * **Dimarche**, par Ester STAHLBERG. Roman traduit du suédois par E. DE COPPET. In-16..... 12 fr.